



R. LAFRAMBOISE.



Universitas

BIBLIOTHECA

Ottavionsis



M. Lafrenhoise

LETTERS

DE MADAME

DE MAINTENON,

A DIVERSES PERSONNES.

A M. D'AUBIGNE', SON FRERE.

ET A MONSIEUR ET A MADAME

DE VILLETTE.

TOME PREMIER.



Madame de Maintenon

A AMSTERDAM,

Chez PIERRE ERIALD, Imp. Libr.

M. DCC. LVII.

Universitas

BIBLIOTHECA

Ottaviana

P

DE

130

.M2A3

1757

V.1

Coll? spec



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

A DIFFERENTES PERSONNES.

LETTRE I.

DE M^{LLE}. D'AUBIGNÉ.

A M^{LLE}. DE ST. HERMANT.

De Niort.

1650.



ADEMOISELLE: vous m'éc-
rivés des choses trop flâteuses :
& vous me traités , peu s'en
faut , comme si j'étois d'un sexe
différent du vôtre. Je suis bien plus flâtée
de vos louanges que de celles de M. de
M *** *. Il m'en donne avec plus de

* Vraisemblablement le chevalier de Méré.

Tom. I.

A

passion , mais pas avec autant de tendresse. Aussi me méfierois - je bien d'un amant , qui sauroit entrer dans mon cœur avec la même adresse que vous y entrés. Je ne regretterois point Paris , si vous n'y étiez pas. Vous effacés tout ce qui m'y a plu. Je n'oublierai jamais les larmes que vous avés versées avec moi : & toutes les fois que j'y pense , j'en verse encore. Je m'affieds avec un plaisir toujours nouveau sur cette chaise , que vous avés travaillée de vos mains : & quand je veux écrire , je ne suis contente ni de mes expressions ni de mes pensées , si je ne me fers pas de vos plumes & de votre papier. Je vous prie , Mademoiselle , de me dispenser de vous l'envoier tout écrit. Je n'ai ni assez de courage ni assez d'esprit pour cela : je vous en promets la moitié : & vous aurés le reste , quand j'aurai autant d'esprit que M. Scaron. J'aime bien Mademoiselle de Neuillan ; je vous prie de le lui dire , & de la remercier du service qu'elle m'a rendu , en me donnant en vous une amie qui me consoleroit de ma mere , si quelque chose pouvoit m'en consoler.

L E T T R E II.

DE M. SCARON A MELB. D'AUBIGNÉ.

M A D E M O I S E L L E , Je m'étois toujours bien douté, que cette petite fille, que je vis entrer il y a six mois dans ma chambre avec une robe trop courte, & qui se mit à pleurer, je ne fai pas bien pourquoi, étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avés écrite à Mademoiselle de Saint-Hermant est si pleine d'esprit, que je suis mécontent du mien de ne m'avoir pas fait connoître assez tôt tout le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'aurois jamais crû, que dans les isles de l'Amérique, ou chez les religieuses de Niort on apprit à faire de belles lettres : & je ne puis bien m'imaginer pour quelle raison vous avés apporté autant de soin à cacher votre esprit, que chacun en a de montrer le sien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devés point faire difficulté de m'écrire aussi bien qu'à Mademoiselle de St-Hermant. Je ferai tout ce que je pourrai, pour faire une aussi bonne lettre que la vôtre : & vous aurés le plaisir de voir qu'il s'en faut

beaucoup que j'aie autant d'esprit que vous. Tel que je suis, je serai toute ma vie, &c.

L E T T R E I I I.

D U M E M E A L A M E M E.

VOUS êtes donc devenue malade de la fièvre tierce. Si elle se tourne en quarte, nous en aurons pour tout notre hiver. Car vous ne devés pas douter qu'elle ne me fasse autant de mal qu'à vous. Faites moi savoir, je vous prie, combien d'accès nous en avons déjà eus, & ce que les médecins en disent, puisque vous les verrés la première. Et en vérité, cela est assez extraordinaire que vous sachiez de mes nouvelles quatre ou cinq jours avant moi-même. Je me fie bien en mes forces, accablé comme je suis de tant de maux, de prendre tant de part aux vôtres. Je ne sai si je n'aurois pas mieux fait de me défier de vous la première fois que je vous vis. Je le devois faire à en juger par l'événement. Mais aussi quelle apparence y avoit-il, qu'une jeune fille dût troubler l'esprit d'un vieux garçon ? Et qui l'eut jamais soupçonnée de me faire assez

de mal pour me faire regretter de n'être plus en état de me revancher ? Douceurs à part , je sai que vous êtes malade , & ne sai si l'on a de vous tout le soin qu'on en doit avoir. Cette inquiétude-là augmente fort le déplaisir que j'ai de vous voir aussi malheureuse que je vous suis inutile.

*Tandis que la cuisse étendue ,
 Dans un lit toute nue ,
 Vous reposés votre corps blanc & gras
 Entre deux sales draps ,
 Moi malheureux pauvre homme ,
 Sans pouvoir faire un somme ,
 Entre mes draps qui sont sales aussi ,
 Je veille en grand souci.*

Et tout cela pour vous aimer plus que je ne pensois. Que je vous aime ! Et que c'est une sotise que d'aimer tant ! Comment ! à tout moment il me prend envie d'aller en Poitou , & par le froid qu'il fait : n'est-ce pas une forcenerie ? Ah ! revenez , revenez , puisque je suis assez fou pour regretter des beautés absentes. Je me devois mieux connoître , & considérer , que j'en ai plus qu'il ne m'en faut d'être estropié depuis les piés jusqu'à la tête , sans avoir encore ce mal qu'on appelle l'im-

patience de vous voir. C'est une maudite maladie. Ne vois-je pas bien comme il en prend au pauvre M. . . de ce qu'il ne vous voit pas aussi souvent qu'il voudroit , encore qu'il vous voie tous les jours ? Il nous en écrit en desespéré ; & je vous le garantis ame damnée , à l'heure que je vous parle , non pas à cause qu'il est hérétique , mais parce qu'il vous aime , & c'est tout dire. Vous devriés pourtant vous en tenir à vos conquêtes , laisser enfin le genre humain en paix ,

*Et commander à vos œuillades
De faire un peu moins de malades.*

Vous êtes bien heureuse de n'avoir pas à faire à moi : je vous menerois d'importance. Vous vous moqués peut-être de mes menaces. Mais sachez , beauté fière , qu'on ne manque point d'hommes forts dans une affaire où le public est intéressé. Il n'y auroit donc qu'à faire mourir les gens ! Et dites moi : ma mignonne ! êtes-vous chrétienne ? vous êtes turque , sur mon honneur : je m'y connois bien : & vous êtes turque des plus méchantes. Encore les turcs de bien & d'honneur sont-ils grands aumôniers. Mais de l'humeur dont je vous connois vous ne feriez pas de bien pour un

empire , même à ceux qui vous aiment. Vous ne valés donc rien , quoique vous soiés faite de quantité de belles & bonnes choses : vous autorisés plus que personne le proverbe qui dit : *tout ce qui reluit n'est pas or* : & enfin vous êtes aussi diableffe que vous êtes blanche. Avec tout cela , voiez ce que c'est que d'être belle ; je suis plus que personne du monde , &c.

L E T T R E I V.

D U M E M E A L A M E M E.

QUE vous êtes querelleuse ! Et si vous n'aviés beaucoup d'autres bonnes qualités , que j'aurois à souffrir en cultivant l'amitié que j'ai grande envie de faire avec vous ! Hé bien ! quand je vous aurois manqué une fois de parole , vous seriez bien gâtée. Je vous en manquerai plus de cent fois : & si , je ne vous en aimerai pas moins. Voiez-vous , Mademoiselle , j'aime si fort mes amis , que j'en suis honteux. Mais j'avoue qu'il y a quelques petites incommodités à souffrir avec moi. Je suis paresseux en diable : & pour vous montrer que je dis vrai , c'est que , de pure paresse , je ne puis me re-

foudre à vous choisir des vers dans ma cassette , quoique j'en aie plus grande envie que vous : & c'est tout ce que je pourrai faire tantôt , quand vous me direz des injures. Vous verrez avec quelle patience je les souffrirai : & vous jugerez par-là , qu'au moins je suis bon à être grondé , si d'ailleurs je ne suis bon à rien. On n'a que faire de nous vouloir brouiller : nous nous brouillerons bien tout seuls sans que personne s'en mêle : mais aussi nous nous raccommoderons bien vite : & ce sera à recommencer de plus belle. Adieu. Je suis votre très humble & très obéissant serviteur , ou le diable m'emporte.

L E T T R E V.

DU MEME A LA MEME.

O H ! pour le coup : voici les vers. Vous y verrez , petite tigresse , que j'avois bien raison de me défier de vous.

*Je voïois tous les jours l'incomparable
Iris :*

*J'admirois son esprit : je la trouvois fore
belle :*

*Imprudent que j'étois ! je m'aimois auprès
d'elle .*

A S

Sans connoître que j'étois pris.
Mais ne la voiant plus , ô bons Dieux !
 quelle flamme
S'est découverte dans mon ame !
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas en-
 duré ,
Quand j'ai pensé depuis à ses aimables
 charmes !
Que j'ai poussé de cris ! que j'ai versé de
 larmes !
Et que j'ai souvent soupiré !
Mais je ne la vois plus : & cependant
 mon ame
Voit croître tous les jours sa flamme.
Je la sens dans mon cœur augmenter cha-
 que jour ,
Mais aussi chaque jour mon esprit diminue.
O dangereuse Iris ! pourquoi vous ai-je vue ,
Si j'en devois mourir d'amour ?
Et si je ne saurois , tant vous êtes sévère ,
Vous le dire sans vous déplaire ?
L'amour que j'ai pour vous me tourmente
 si fort ,
Que j'en pourrois fléchir l'ame la plus
 barbare :
Je vous offenserai , si je vous le déclare ,
Si je le cache , je suis mort :
Mais redoutant la mort moins que votre
 colere ,
J'aime mieux mourir & me taire.

M. de Miossens a la goutte : on voit bien qu'il vous aime. Aimez moi , & je ferai guéri de tous mes maux.

L E T T R E V I.

D U M E M E A L A M E M E.

MADEMOISELLE, je vous envoie ma confession. Quoique je sois devant tout le monde en posture de pénitent , il n'y a personne en qui j'aie plus de confiance qu'en vous : pour vous mon cœur est percé à jour.

*Si je n'aime de tout ce cœur
Iris dont le bel œil , s'est rendu mon vain-
queur*

*Par une seule œuillade ,
Si d'adorer d'autres appas
jamais l'amour me persuade ,
Je veux que sa beauté qui m'a rendu ma-
lade.*

Ne me guérisse pas.

C'est jurer par les ondes du Stix : mais puis-je , ma toute charmante , ma toute précieuse , m'attacher à vous par un serment trop fort ?

Oui , si je n'aime constamment ,

*Et si jamais mépris ou mauvais traitement
Me rendent infidelle ,
O grands Dieux ! à qui je promets
De l'aimer & douce & cruelle ,
Je veux bien que le feu dont je brule
pour elle
Ne me brule jamais.*

Que diable allois-je faire dans cette gal-
lere ? Pourquoi vous aimer , vous qui ne
m'aimerez jamais ? Vous me dirés toujours
avec cette gaïeté qui me désespere , vous
m'aimés parce que je suis jolie : je ne vous
aime point parce que vous êtes à faire peur.

*Ma raison par de vains discours
A beau me faire voir le péril que je cours ,
Quoiqu'elle me conseille ,
Grands yeux qui paroissés si doux !
Tein frais & vif ! bouche vermeille
Beaux cheveux ! belle Iris ! adorable
merveille !
Je veux mourir pour vous.*

LET TRE VII.

DE M. DE MÉRÉ

A MLL^{le}. D'AUBIGNÉ.

JEn'ose vous écrire, Mademoiselle ,
quoique vous m'aïés fait la grace de
me le permettre & que ce ne soit pas la

premiere fois que je me le fois permis. J'étois bien plus hardi , avant d'avoir l'honneur de vous connoître : & je trouve que plus je vous ai vuë , plus vous m'avés inspiré de respect. Je crois que si vous n'étiés que la plus belle & la plus agréable personne du monde , je vous dirois librement tout ce qui me viendrait dans la fantaisie. Mais vous avés tant d'autres qualités de plus haut prix , que lorsque l'on vous écrit ou que l'on vous parle il est bien mal aisé de ne vous pas craindre : & je remarque en vous un mérite si pur & si rare , que j'aurois de la peine à me persuader , que le plus honnête homme qui parut jamais fut digne de vous. Depuis que je vous ai quittée , je n'ai rien vu de tout ce que j'aime , rien de noble , rien de galant , ni de bon air. Même , quand il m'arrive de tourner ma pensée à ces dames , chez qui j'allois quelquefois , lorsque je ne pouvois être auprès de vous , cette idée ne me donne pas de sentimens bien vifs : & je ne songe aux plus accomplies que pour vous mettre au dessus d'elles. Encore que vous les effaciés & que vous soiés l'admiration de Paris & des mieux faites de la cour , il est pourtant vrai , Mademoiselle , que c'est dans mon esprit que vous conservés tous ces avantages. De la sorte que

je les regarde , & qu'ils me sont chers , il me semble que les plus grands princes ne fauroient être heureux sans vous , & que plus ils ont de fortune & de grandeur , plus ils sont à plaindre de ne vous avoir pas. Aussi , Mademoiselle , si je m'étois apperçu , que les matieres brillantes vous plussent , je vous pourrois assurer qu'Alexandre & César vous eussent préférée à toutes leurs conquêtes. Mais est-il possible qu'avec tant de raisons que vous avés d'aimer le monde & la vie , il arrive pourtant que vous ne laissés pas quelquefois d'être bien sombre & d'avoir de tristes pensées ? Je vous ai pourtant vuë en cet état : & vous me fîtes souvenir de ces tems bas , qu'on aime quelquefois mieux que les plus brillans jours de l'été. Mais ce qui me plaisoit tant ne me tourmentoit pas moins. Et puisque votre présence qui m'est si chère ne m'empêchoit pas de souffrir , parce que vous étiez mélancolique , imaginez vous si je suis à plaindre à cette heure que je ne vous vois plus , quand votre tristesse me revient dans l'esprit. Croïez moi , vous devés mieux gouter ce que vous valés. Je vous le conseille sincèrement & vous en conjure de tout mon cœur. Voici votre leçon , & ce qu'un ancien Grec écrivoit à son ami.

Sitôt que je vous perds de vue , je suis toujours bien aise d'apprendre de vos nouvelles : & tout ce que vous me mandés dans votre dernière lettre me rejouit & me paroît de bon sens , si ce n'est je ne sai quoi de triste qui fait voir assez , que vous n'êtes pas bien content de notre condition. Nous en parlerons , quand vous serés de retour : & j'espere que vous prendrés d'autres pensées. Cependant il ne sera pas mal à propos de vous écrire ce qui me vient dans l'esprit sur le sujet de vos plaintes. Vous semble-t'il donc , mon cher ami , que les Dieux n'ont rien fait pour nous ? Et ne songez-vous point qu'ils nous ont donné un corps bien sain , bien formé , bien vigoureux , capable de supporter la faim , la soif , la fatigue , & capable de goûter tant d'innocens plaisirs que la nature nous présente ? Ne tenons-nous pas aussi de leurs libéralités une bonne conscience qui nous exempte de crainte & de remords , un esprit docile , pénétrant , soumis à la raison universelle , épuré par de profondes réflexions , comme au dessus de tout par la philosophie ? Enfin ne nous ont-ils pas donnés l'un à l'autre ? & nous pouvoient-ils faire un meilleur présent ? Que si nous ne sommes pas dans l'abondance , vous imaginez-vous que ce

soit un grand mal ? Peut-être que nous en sommes plus heureux , car nous n'avons besoin que de peu de choses : & ce qui se présente en foule & qu'on ne souhaite point laisse aisément. Mais ce qui nous vient de notre fond , ou de notre industrie , ou même de quelques petites faveurs de la fortune , nous cause toujours un plaisir pur & durable. Considérez , d'ailleurs , que c'est pour nous que la nature agit , qu'elle étale de si beaux spectacles , qu'elle distingue les saisons , que le soleil se leve & se couche , & que tant d'astres rendent la nuit agréable. C'est principalement pour nous que toutes ces choses se font , parce que nous en savons mieux profiter que le reste du monde. En effet , connoissez-vous quelqu'un qui se plaise comme nous aux divers chants des oiseaux , ni qui soit si sensible à la douceur d'une belle nuit ? Souvenez-vous , de plus , que ces plaisirs sont accompagnés de tant d'excellentes choses que nous disons dans nos promenades. Remercions en les Dieux : & désormais gardons-nous bien de nous plaindre. Ce seroit une extrême ingratitude. Car , en vérité , nous sommes plus riches que les Rois de Perse , ou du moins nous sommes plus heureux.

L E T T R E V I I I. *

D E M F. S C A R O N.

A M L L E. D E L' E N C L O S. **

MA DEMOISELLE, Voici des vers que M. Scaron a fait pour vous, après avoir très inutilement tenté d'en faire contre vous. Je n'ai pas voulu lui permettre de vous les envoyer : & voiez combien je compte sur vous, je lui ai dit, que vous les recevriez de ma main avec plus de plaisir que de la fienne. Tous vos amis soupirent après votre retour. Depuis votre absence, ma cour en est grosse : mais c'est un foible dédommagement pour eux : ils causent, ils jouent, ils boivent, ils bâillent. Le Marquis a l'air tout aussi ennuyé que les premiers jours de votre départ : il ne s'y fait point : c'est une constance héroïque. Revenez, ma très aimable : tout Paris vous en prie. Si M. de Villarceaux savoit tous les bruits que Mme. de Fiesque sème contre lui, il auroit honte de vous retenir plus long tems. Saint - Evremond

* Cette lettre est vraisemblablement de l'année 1633.

* * Ninon de l'Enclos, née à Paris le 15. mai 1616. morte le 17 octobre 1706.

veut vous envoyer Châtillon, Mioffens,
& du Rincy, en qualité de chevaliers er-
rans pour vous enlever dans votre vieux
château. Revenez, belle Ninon, & nous
ramenés les graces & les plaisirs. Ce sont
mes vœux : voici ceux de M. Scaron.

*O belle & charmante Ninon ,
A laquelle jamais on ne répondra , non ,
Pour quoique ce soit qu'elle ordonne :*

*Tant est grande l'autorité
Que s'aquiert en tous lieux une jeune per-
sonne ,*

Quand avec de l'esprit elle a de la beauté !

*Le premier jour de l'an nouveau ,
Je n'ai rien d'assez bon , je n'ai rien d'assez
beau*

Dequoi vous donner une étrenne.

Contentez vous de mes souhaits :

*Je consens de bon cœur d'avoir grosse mi-
graine ,*

Si de bon cœur je ne les fais.

Je souhaite donc à Ninon

*Un mari peu hargneux , mais qui soit bel
& bon ,*

Force gibier tout le carême ,

Bon vin d'Espagne , gros marron ,

*Force argent sans lequel tout homme est
triste & blême ,*

*Et qu'un chacun l'estime autant que fait
Scaron.*

L E T T R E I X.

DE M. DE MÉRÉ A ME. SCARON.

C'Est être bien constante , Madame , je vous l'avouë , que de me garder toujours quelque place en votre souvenir , & de me faire la grace de me l'écrire ! Pensez-vous néanmoins que de la manière que vous êtes constante & même opiniâtre , je vous en doive être obligé , & que ce ne soit pas plutôt un sujet de plainte que de remerciement. Du moment que j'eus l'honneur de vous voir , vous me plûtes bien fort. Et si j'ose me flatter d'une si douce pensée , il me semble aussi que vous me fîtes paroître un peu d'inclination. Tout cela me promettoit un succès agréable. Mais ensuite , après beaucoup d'entretiens & de billets , qui vous ont assez témoigné que je vous aimois éperdument & qui me devoient mettre bien avant dans votre cœur , vous en êtes demeurée obstinément dans un degré d'amitié , qui ne s'élève guère au dessus de l'indifférence. Comme je me plains de votre constance , vous me reprochés que je suis inégal. Et je ne veux pas nier , que je ne le sois pour vous , Madame , & peut-être encore plus que vous ne pensés. Mais vous m'en devés savoir bon gré. Car de la

forte que je le suis, il n'y a rien de plus obligeant, puisqu'il ne se passe point de jour que je n'ajoute de l'estime & de la tendresse aux sentimens que vous m'avez inspirés. Et je vous souhaite encore aujourd'hui plus vivement que je ne fesois hier. Il est vrai que les agrémens & les délicatesses de votre lettre y peuvent contribuer. Peut-être que vous n'en demandés pas tant, & que vous en seriez embarrassée. Je vous assure pourtant que les affections médiocres donnent beaucoup de peine & fort peu de plaisir, & que jamais on n'est heureux de s'aimer qu'on ne vienne à ne se pouvoir passer l'un de l'autre. J'ai eu des affaires qui ne m'ont pas permis d'être auprès de vous. A cette heure que je fais ce que je veux, j'espere de m'en aprocher en peu de tems. Et si vous me trouvés sombre & mélancolique à notre premiere vuë, n'en soiez pas surprise : car il seroit bien mal aisé, que deux heures de votre conversation, toute charmante qu'elle est, me pussent guérir de la tristesse que deux mois de votre absence m'ont causé.

L E T T R E X.

D E M E. S C A R O N.

A M E. D E F O N T E N A Y.

1653.

Paris, 14. fev.

.....
..... Il ne vous le pardonnera jamais, me dit-il d'un ton & d'un air que je ne lui ai jamais vû. Vous l'avez blessé dans l'endroit le plus sensible : vous avez trompé sa confiance : enfin c'est un déchaînement, une obstination, dont je ne l'aurois pas cru capable. Ecrivez lui, dites lui vos mécontentemens, dites tout avec fermeté : j'épierai le moment. Il seroit bien triste pour moi d'être privée du commerce de la personne que j'aime le plus. Ne vous rebutez pas : ne fléchissez point : dans deux jours, je tiens votre paix faite. Dans le fonds, vous n'êtes coupable que d'une imprudence : & son cœur est porté à vous justifier. Mon mari est surpris d'une si prompte rupture : il prétend qu'au lieu de vous en allarmer vous devés en bénir le ciel.

L E T T R E X I .

A M E . D E P A L A I S E A U . *

Paris.

1654.

J' A I dit à M. de Souvré tout ce que vous lui auriés dit vous même. Je doute qu'il réussisse : soïez pourtant sûre qu'il fera l'impossible : il me l'a promis. Il convient qu'il y a de la lâcheté dans le procédé de son ami : mais il soutient , que vos hauteurs diminuent sa faute. La chose est sans remède ; il tâchera seulement de l'engager à doubler la somme. Avec cela , vous seriez heureuse , si vous saviés l'être , & si la réputation pouvoit se renouveler. Donnez vous à Dieu ; suïez du moins le monde pour un tems ; vous pourrés y reparoitre ensuite , comme si cet accident n'avoit fait aucun éclat. Vous avés toujours aimé la vertu : quand le public en sera persuadé , & vous le persuaderés par votre retraite , il oubliera vos foiblesses. Monsieur Scaron , qui juge très-sainement des choses quand il veut bien les considérer sérieusement , est de mon avis. Adressez vous à quelque hom-

* Céleste de Palaiseau , Prieure d'Argenteuil. Scaron l'avoit beaucoup aimée dans sa jeunesse.

me de bien qui vous conduise dans les voies du Seigneur. Tout est vanité, tout est affliction d'esprit : l'expérience doit vous l'apprendre. Jetez vous dans les bras de Dieu. Il n'y a que lui dont on ne se lasse point, & qui ne se lasse jamais de ceux qui l'aiment.

L E T T R E X I I.

A M E. D E P O M M E R E U I L.

1658.

Paris, 10 Juillet.

M A D A M E, Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une aussi belle passion que celle que M. Scaron a conçue pour vous, depuis qu'il a eu l'honneur de vous voir au chevet de son lit. Il ne trouve rien de si beau que vous, pas même Madame de Longueville : il vous donne le prix de la beauté, le prix de l'esprit, le prix de la vertu. Vous êtes, Madame, la seule personne, dont il prononce le nom avec respect. A votre considération, il a oublié la belle inconnue, & pardonné à Maillaan. Madame de Brienne est jalouse de vous : Madame de Fiesque l'est aussi : jugez combien je dois l'être. Je ne vous remercierai point de cette belle & magnifique chasuble : c'est le présent d'une ri-

vale trop redoutable. Si j'en croiois mes amis, je vous priverois des prieres de la chapelle que vous embeliffes, & ie defendrois au prêtre de M. Deslandes Payen de se ressouvenir de sa bienfaitrice. Mme. de Bonneau sort d'ici : elle vous est si attachée, & elle le dit avec tant de plaisir & de zèle, qu'on a honte de ne pas vous aimer autant qu'elle vous aime.

L E T T R E X I.

A M^E. F O U Q U E T.

Paris, 25 mai. 1655.

MADAME, je ne vous importunerai plus de l'affaire des déchargeurs : elle est heureusement terminée par la protection de ce héros auquel nous devons tout, & que vous avés le plaisir d'aimer, Le Prevôt des marchands a entendu raison, dès qu'il a entendu le grand nom de M. Fouquet. Je vous supplie, Madame, de trouver bon que j'aille vous en remercier à Vaux. Me. de Vassé m'a assurée que vous me continuez vos bontés, & que vous ne me trouveries pas de trop dans ces allées, où l'on pense avec tant de raison, où l'on badine avec tant de grace.

L E T T R E X I I .

A L A M E M E .

1659.*Paris, 4 Septembre.*

MADAME : La perte que vous venés de faire est une perte publique par la part que la cour & la ville y prennent. Si quelque chose pouvoit en adoucir l'amertume , ce seroit sans doute la preuve que ce triste événement vous donne de l'estime , que toute la France a pour vous & pour Monseigneur le Sur-intendant. La mort du duc d'Anjou n'auroit pas plus été pleurée. Pour moi , Madame , qui suis votre redevable par tant de titres , j'ai bien plus besoin de consolation que je ne suis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendresses infinies : j'avois souvent lû dans ses yeux une félicité & une gloire , à laquelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvint. Que son saint nom soit béni ! Le ciel vous l'a ravi , Madame : il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

L E T T R E X I I I .

A L A M E M E .

1660.*Paris, 18 janvier.*

MADAME : Les obligations que je vous ai ne m'ont pas permis d'hésiter sur la proposition que Mme. Bonneau m'a faite

te

te de votre part : elle m'est si glorieuse , je suis si dégoutée de ma situation présente , j'ai tant de vénération pour votre personne , que je n'aurois pas balancé un instant , quand même la reconnoissance que je vous dois ne m'auroit point parlé. Mais , Madame , M. Scaron , quoique votre redevable & votre très humble serviteur , ne peut y consentir. Mes instances ne l'ont point fléchi : mes raisons ne l'ont pas persuadé. Il vous conjure de m'aimer moins , ou de m'en donner des marques qui content moins à l'amitié qu'il a pour moi. Lisez sa requête , Madame : & pardonnez en la vivacité à un mari , qui n'a d'autre ressource contre l'ennui , d'autre consolation dans tous ses maux , qu'une femme qu'il aime. J'ai dit à Mme. Bonneau , que si vous vouliez abréger le terme , j'aurois peut-être son consentement : mais je vois bien qu'il est inutile de m'en flâter , & que j'avois trop présumé de mon pouvoir. Je vous prie , Madame , de me continuer votre protection ; personne ne vous est plus attaché que moi : & ma reconnoissance ne finira qu'avec ma vie.

L E T T R E X I V .

A M E . D E V I L L A R C E A U X . *

1660.

Paris, 27 août.

J En'entreprendrai point de vous faire la rélation de l'entrée du Roi. Je vous dirai seulement que ni moi , ni personne ne saurions vous en faire comprendre toute la magnificence. Je ne crois pas , qu'il se puisse rien imaginer de si beau ; & la Reine dût se coucher hier au soir assez contente du mari qu'elle a choisi. S'il y a des relations imprimées , dès aujourd'hui je vous en enverrai ; sinon , j'attendrai. Mais je ne puis vous rien dire en ordre. Et tout ce que je vis hier fort distinctement est à présent confus dans ma tête. Je fus toute yeux pendant dix ou douze heures de suite. La maison de M. le cardinal Mazarin ne fut pas ce qu'il y eut de plus laid ; elle commença par 72 mulets de bagage ; les 24 premiers avoient des couvertures assez simples ; les autres en avoient de plus belles , plus fines , plus éclatantes que les plus belles tapisseries que vous aïés jamais vuës. Et les derniers en avoient de velours rou-

* Femme de Louis de Mornay , marquis de Villarceaux , mort à Villarceaux en 1691.

ge en broderie d'or & d'argent avec des mords d'argent & des sonnettes ; tout cela d'une magnificence sur laquelle on se récria beaucoup. * Ensuite vingt quatre pages passèrent , & tous les gentilshommes & officiers de sa maison. Après cela , douze carrosses à six chevaux , & ses gardes. Enfin sa maison fut plus d'une heure à passer , & à être admirée. Celle de Monsieur vint ensuite. J'oubliois dans celle de M. le cardinal vingt quatre chevaux de main , couverts de housses si belles , & si beaux eux-mêmes , que je n'en pouvois ôter les yeux. La maison de Monsieur parut donc très pitoïable ; & il y avoit , dit-on , du dessein ; c'étoit pour montrer l'excessive opulence du cardinal. Le comte d'Estrées appelloit pourtant cela une fastueuse simplicité. La maison du Roi fut véritablement roïale. Vous savés , Madame , mieux que moi ce qui la compose. Mais ce que vous n'imaginerez seulement pas , c'est la beauté des chevaux que montoient les pages de la grande & de la petite écurie , qui les manioient très adroitement. Les différentes brigades des mousquetaires avoient différentes plumes : la première en avoit

* Dans les œuvres de la Fontaine , on trouve une lettre adressée à Fouquet sur cette entrée. Il y est souvent parlé des mulets de son éminence.

de blanches : la seconde de jaunes, noires & blanches : la troisieme de bleuës , blanches & noires : & la quatrieme de vertes & blanches. Les pages de la chambre étoient vêtus de casques de velours couleur de feu , chamarrées d'or. M. de Navailles paroissoit à la tête des chevaux- légers , tout cela magnifique : Vardes à la tête des Cent Suisses : il étoit avec du verd sur de l'or , & de fort bonne mine. Ensuite non Les gens de qualité suivoient les chevaux-légers : on en vit un très grand nombre , tous si bien qu'on n'en pouvoit préférer un à un autre. J'y cherchai mes amis : Beuvron passa un des premiers avec M. de St. Luc : il me cherchoit aussi , mais non où j'étois. Tous les autres marchoient assez en desordre. Je cherchai M. de Villarceaux : mais il avoit un cheval si fougueux qu'il étoit à vingt pas de moi , lors que je le reconnus. Il me parut des mieux : il étoit des moins magnifiques , mais le plus galamment. Il avoit un beau cheval qu'il manioit bien : sa tête brune paroissoit de loin : & l'on se récria sur lui quand il passa. Tous ces Messieurs allerent faire de grandes révérences au balcon de l'abbé d'Aumont. Je vous ai mandé qui y étoit. * Le comte de Guiche marchoit

* Peut-être la princesse d'Angleterre , depuis mariée à Monsieur.

feul, fort paré de pierreries qui éclatoient au soleil admirablement, entouré de force belles livrées, & suivi de quelques officiers des gardes : il alla sous le balcon, comme vous pouvés penser : je crois qu'il plut assez : car il étoit en plein de verd & de blanc qui reussit fort bien. Les maréchaux de France précédoient le Roi, devant lequel on portoit un dais de brocard.... (*Il y a ici une lacune de quatre pages.*) Le Roi saluoit tout le monde avec une grace & une majesté surprenantes. Ensuite parut M. le chancelier, en robe & manteau de brocard, d'or, environné de laquais & de pages vêtus de satin violet, chamarrés d'argent, & couverts de plumes : enfin, Madame, rien de plus pompeux. Des seigneurs, on ne sauroit dire, quel étoit le mieux. Et si j'avois à donner le prix à quelqu'un, ce seroit au cheval qui portoit les sçeaux. La Feuillade avoit affecté une singularité qui ne reussit pas : il n'avoit sur de la broderie que du ruban noir & des plumes noires. Le chevalier de Grammont, Rouville, Bellefonds, & quelques autres courtisans suivoient la maison de M. le cardinal : ce qui surprit tout le monde : on dit que c'étoit par flatterie : & je m'en informerai. Le chevalier étoit tout couvert de couleur de feu, & fort brillant. Rou-

ville étoit en houlle d'emprunt. Pour moi, j'aurois pris le parti de n'y pas être ; car le Roi fait bien qu'il n'est pas en état de faire ces dépenses-là. Voilà , Madame , tout ce que je puis vous dire aujourd'hui. J'ai même la main si lasse , que je ne vous remercierai point de toutes les bontés que vous me témoignés. Me. de Préaux m'envoia encore hier au soir une de vos lettres , dont je vous rends mille graces. Je n'envverrai celle-ci à la poste que le plus tard que je pourrai , afin d'attendre des relations , s'il y en a d'imprimées.

Dans les premières harangues que l'on a faites , je n'ai point ouï parler de celle du président Amelot. On ne peut encore savoir ce qu'ils auront fait , ni celui qui aura le mieux réuffi : je m'en informerai. On dit que les plus courtes ont été les moins mauvaises. Les présidens à mortier étoient assez ridicules avec leurs mortiers sur la tête , qui de loin paroissoient de ces boëtes plates de confitures. On chante aujourd'hui le *Te Deum*. Dimanche , il y aura un feu sur l'eau devant le louvre. On ne parle que de plaisirs. Je vous prie de croire que je n'en ai point de plus grand , que de vous donner des marques de ma gratitude & de mon respect.

signé , D'AUBIGNY.

P. S. Je viens d'apprendre que le Roi donna les clefs de la ville, que l'on lui apporta, à M. de Trêmes, qui les envoïa sur l'heure à Mme. de Navailles. Les relations ne sont pas encore imprimées ; je vous envoïe ce qu'il y a. Trouvez bon, que je fasse ici mes complimens à M. de Villarceaux & à Monsieur & à Mlle. de la Garanne.

L E T T R E X V.

A LA MARÉCHALE D'ALBRET.

Des Ursulines de la rue St. Jaques.

1664.

MADAME, je suis pénétrée du service que vous m'avés rendu ; & ce qui me charme dans votre procédé, c'est que vous m'aiés accordé votre protection sans me l'avoir promise. Par la noblesse de votre action jugez, Madame, de ma reconnoissance & de mon respect. Je pourrai donc enfin désormais travailler tranquillement à mon salut ; j'ai bien promis à Dieu de donner aux pauvres le quart de ma pension. Ces cinq cens livres de plus que n'avoit M. Scaron leur sont dus en bonne morale ; ne fut-ce que pour réparer le mensonge officieux de votre ami.

L E T T R E X V I .

A M. D'HERMILLI.

1664.

De St. Germain , le 18. Septembre.

NOUS avons fait vœu , mon cher cousin , de passer ici une partie de l'automne , vous ferés donc sans nous la vendage ; croïez qu'il n'y a qu'une résolution aussi forte que celle que nous avons prise , qui puisse nous faire refuser vos offres. Nous menons ici une vie fort uniforme , très agréable pourtant. Mme. de Fiesque , Beuvron , Mademoiselle de Prâlin , & Coulanges nous donnent tous les soirs un petit concert. L'abbé fait des vers , ou nous lit ceux qui nous viennent de Paris. Nous avons la matinée à nous ; & le reste de la journée nous le donnons au jeu , à la conversation , à la musique. A Saint-Germain , tout est plaisir ; à Paris tout ennuye , tout endort.

Les jours sont plus sereins : les zéphirs sont plus doux :

C'est dans ces lieux charmans que regne l'innocence :

Un amant malheureux y dit tout ce qu'il pense.

Que vos courtisans soient jaloux !

Du bonheur ils ont l'apparence :

*Nous en avons la jouissance.
D'un favori superbe ils craignent le cour-
roux :
D'amour seul nous craignons les coups.
L'art semble fait pour eux , & pour nous
la nature.
Les fruits font nos repas , les fleurs notre
parure.
Nul autre miroir , parmi nous ,
Que le cristal d'une onde pure.
Adieu , mon cher cousin , & bonnes
vendanges.*

LETTRE XVII.

A M^E. LA D. DE RICHELIEU.

Le 20 fevrier. 1666.

JE vous remercie , Madame : de tout mon cœur de la retraite que vous m'offrés ; mais je suis bien éloignée aujourd'hui de penser à quitter la rue St. Jaques ; il n'y a qu'une vie retirée qui puisse me convenir dans la situation où me réduit la mort de la Reine. J'aurai l'honneur , Madame , de vous porter moi-même le voile , & tel que vous l'avés commandé. Mon deuil est bien différent de celui de la cour ; j'ai à pleurer ma bienfaitrice , & mon repos , & mon bonheur. Avez-vous lû , Madame ,

B §

le sonnet que l'abbé a fait sur cette mort ? c'est la plus belle chose du monde. Il faut que l'abbé aime la vertu , puisqu'il la loue si bien.

L E T T R E XVIII.

A LA MEME.

1666.

Le 3 mars.

MADAME , Je le jure en présence de Dieu ; quand même j'aurois prévu la mort de la Reine , je n'aurois point accepté ce parti ; j'aurois encore mieux aimé ma liberté , j'aurois respecté mon indigence. Mes amis sont bien cruels , Madame ; ils me blament d'avoir rejeté les propositions d'un homme , riche , & de condition , à la vérité , mais sans esprit & sans mœurs. J'ai dit à ce sujet à Madame la maréchale tout ce que j'ai pu trouver de plus fort & de plus sensé ; elle me condamne ; elle m'impute mes malheurs. A la vérité , je n'aurois pas aujourd'hui à regretter la perte de la pension qui me faisoit subsister ; mais Dieu y pourvoira ; & j'aurois à présent à regretter ma solitude , ma liberté , mon repos , biens que Dieu ne pourroit me rendre sans miracle. Si le refus étoit à faire , je le ferois encore , malgré la profon-

de misère dont il plait au ciel de m'éprouver : je me suis bien consultée : j'ai tout considéré , tout pesé , tout vu. Je ne suis donc pas coupable , Madame : je ne suis que malheureuse : & c'est bien assez.

L E T T R E X I X .

A M L L E . D E L' E N C L O S

Le 8 mars.

1666.

VOTRE approbation me console de la cruauté de mes amis : dans l'état où je suis , je ne saurois me dire trop souvent , que vous approuvés le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la place roïale on me blame , à Saint Germain on me loue ; & nulle part on ne songe à me plaindre ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scaron ? ô Dieu ! quelle différence ! Sans fortune , sans plaisirs , il attiroit chez moi la bonne compagnie : celui-ci l'auroit haïe & éloignée. M. Scaron avoit cet enjouement que tout le monde fait , & cette bonté d'esprit que presque personne ne lui a connu : celui-ci ne l'a ni brillant ni badin , ni solide : s'il parle , il est ridicule. Mon mari avoit le fonds excellent : je l'avois corrigé de ses licences : il n'étoit ni

fou ni vicieux par le cœur : d'une probité reconnue , d'un desintéressement sans exemple : C * * n'aime que ses plaisirs , & n'est estimé que d'une jeunesse perdue : livré aux femmes , dupe de ses amis , haut , emporté , avare , & prodigue : au moins m'a-t'il paru tout cela. Je vous fais bon gré de ne l'avoir pas reçu , malgré les recommandations de la Châtre : il n'auroit pas senti que la première fois devoit être la dernière. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement , que mon cœur est parfaitement libre , veut toujours l'être , & le sera toujours : je l'ai trop éprouvé , que le mariage ne sauroit être délicieux : & je trouve que la liberté l'est. Faites , je vous prie , mes complimens à M. de la Rochefoucault : & dites lui , que le livre de Job & le livre des Maximes sont mes seules lectures. Vous ne serez pas remerciée , puisque vous ne voulés pas l'être : mais la reconnoissance ne perd rien au silence que vous m'imposés. Que je vous dois de choses , ma très aimable !

L E T T R E XX.

A MADAME DECHANTELOU.

Passy, 28 avril.

ME voilà , Madame , bien éloignée de la grandeur prédite ! Je me sou-mets à la providence : & que gagnerois-je à murmurer contre Dieu ? Mes amis m'ont conseillé de m'adresser à M.*** , comme s'ils avoient oublié les raisons que j'ai de n'en rien espérer : irai-je le regagner par mes soumissions , & briguer l'honneur d'être à ses gages ? On m'a envoyée à M. Colbert , mais sans fruit. J'ai fait présenter deux placets au Roi , où l'abbé Têtu a mis toute son éloquence : ils n'ont pas seulement été lus. Oh ! si j'étois dans la faveur , que je traiterois différemment les malheureux ! Qu'on doit peu compter sur les hommes ! quand je n'avois besoin de rien , j'aurois obtenu un évêché : quand j'ai besoin de tout , tout m'est refusé. Madame de Chalais * m'a offert sa protection , mais du bout des lèvres : Mme. de Lyonne m'a dit , *je verrai , je parlerai* , du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ses services , & personne

* Depuis , princesse des Ursins.

ne m'en a rendu. Le duc est sans crédit , le maréchal occupé à demander pour lui-même : enfin, Madame , il est très sûr , que ma pension ne sera point retablie. Je crois , que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves : il appelle ses enfans par les adversités : qu'il m'appelle ! je le suivrai dans la règle la plus austère : je suis aussi lasse du monde , que les gens de la cour le sont de moi. Je vous remercie, Madame , des consolations chrétiennes que vous m'offrés , & des bontés que mon frere m'écrit que vous daignés lui témoigner.

L E T T R E X X I .

A M L L E . D'ARTIGNI.

Paris , 30 juin.

SI TOUT ce que Madame l'ambassadrice me dit de dona Camerera est vrai , je n'aurai lieu de regretter ni Paris ni le Poitou. Notre princesse est riche & bonne : elle a été élevée ici : & elle aimera tout ce qui en est. Je ne serai pas mal à la cour : ce n'est qu'un enfant , mais aimable & d'un bon naturel. Les Portugais sont polis à l'excès , pleins d'esprit , & magnifiques , à en juger par ceux-ci. A Lisbonne , il y a plus de société qu'on ne dit : & les

chaleurs n'y sont pas excessives. Enfin, on m'y promet toutes sortes d'agrémens. Et que quitte-je ici ? des amis à qui je suis à charge, des gens qui ne savent pas servir l'infortune. Le maréchal d'Albret est le seul qui me reste : mais les choses sont bien changées : autrefois mon ami, il est aujourd'hui mon protecteur. Il a bien voulu s'intéresser pour moi auprès de Mme. de Montespan : ménagez moi, je vous prie, l'honneur de lui être présentée, lorsque j'irai vous faire mes remercimens & mes adieux. Que je n'aie point à me reprocher d'avoir quitté la France, sans en avoir revu la merveille !

LETTRE XXII.

A MADAME DE CHANTELOU.

Paris, 11 Juillet.

1666.

JE N'IRAI point en Portugal, Madame : c'est une chose décidée. Ces jours passés, Mme. de Thiange me présenta à sa sœur, lui disant que je devois partir incessamment pour Lisbonne. Pour Lisbonne, dit-elle ! mais cela est bien loin : il faut rester ici : Albret m'a parlé de vous, & je connois tout votre mérite : j'aimerois bien mieux disois-je en moi-

même , qu'elle connut toute ma misère. Je la lui peignis , mais sans me ravalier : elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fut à sa toilette. Je lui dis , que ma pension étoit supprimée : que j'avois sollicité envain M. Colbert : que mes amis avoient inutilement présenté des placets au Roi : que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une subsistance honnête : que la longueur du voïage ne m'effréioit point , puisque j'avois fait dès mon enfance celui de l'Amérique. Enfin , Mme. de la Fayette auroit été contente du vrai * de mes expressions & de la briéveté de mon récit. Mme. de Montespan en parut touchée , & m'en demanda le détail dans un mémoire qu'elle se chargea de présenter au Roi : je la remerciai très affectueusement : j'écrivis à la hâte mon placet , & j'en fus aussi contente que si notre abbé y avoit mis tout son esprit. Je le lui fis remettre par la bonne dame. Le Roi l'a , dit-on , reçu avec bonté : peut-être la main qui l'a offert l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'est joint à elle : c'est presque le seul homme de ma connoissance que je n'avois pas prié de me servir , & le seul qui m'ait servi. Enfin ma pension est rétablie sur le même pié que la feue Reine me l'avoit accordée.

* Mot favori de Mme. de la Fayette.

Deux mille livres , c'est plus qu'il n'en faut pour ma solitude & pour mon salut. A mon lever , j'ai trouvé un billet de M. d'Albret qui m'annonce cette nouvelle , & me l'annonce par ordre exprès. Je crois que vous en faire part est la meilleure réponse à votre lettre d'adieu. J'irai demain remercier Mme. de Montespan & M. d'Alincour.

L E T T R E XXIII.

A M L L E. D E L' E N C L O S.

*Paris , 18 juillet.*1666.

LE maréchal d'Albret est mon ami de tous les tems ; je ne sache pas , qu'il ait été mon amant ; quand on vous a servi, belle Ninon , on devient d'une délicatesse extrême. Je le vois tous les jours ; & vous savés bien qu'on peut le voir sans danger. Vous vous plaignés de son absence ; je suis trop fidèle à l'amitié , pour que vous puissés vous en prendre à moi ; venez souper chez moi ce soir , & préparez votre vengeance. Mme. de Fiesque & Madame de Coulanges ont fait partie de mettre le maréchal de belle humeur. Je vous attends , à moins que le marquis n'y mette obstacle : menez le , si vous ne portés pas votre

luth ; mais songez bien qu'il nous faut ou le luth ou le marquis.

L E T T R E XXIV.

A M. L' A B B É T E S T U.

Paris, 15 novembre.

NE vous allarmez pas de ma dévotion, mon pauvre abbé. Rassurez l'hôtel de Richelieu ; on n'oublie pas dans la solitude des amis , à qui l'on en doit tous les agrémens. Ma vie , dites-vous , n'a pas besoin de réforme ; le pere Bourdaloue ne me parleroit pas sur ce ton ; vous êtes aujourd'hui mondain , vous ne le serez pas toujours ; viendra un tems , où vous préférerez le ciel à la terre ; vous êtes fait pour Dieu. Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit , sans doute ne me connoissent pas ; ai-je jamais donné lieu à des pareils soupçons ? Elle est le fruit de réflexions sérieuses ; je fuis le monde , parce que je l'ai trop aimé , parce que je l'aime trop. Vous me dites qu'on y peut faire son salut ; vous devés sentir vous-même combien cela est difficile. J'aime bien cette maxime du pere Joseph ; pour être vertueux à Paris , il ne suffit pas de le vouloir. Je ne veux pourtant pas en sortir encore ; trop de chaî-

nes m'y attachent ; & à ma foiblesse , je sens que je ferois des efforts inutiles. On vous a dit vrai , si l'on vous a dépeint mon directeur * comme un homme rigide ; mais vous ne devriés pas vous le figurer ridicule. Il ne défend point les plaisirs innocens ; mais il ne permet pas de traiter d'innocens ceux qui sont criminels. Sa pieté est douce , gaïe , point fastueuse ; il n'exige pas une vie toujours mortifiée ; mais il veut une vie chrétienne & active ; c'est un homme admirable ; je vous l'enverrai , si vous souhaitez , à vous & à Guébriant. Il commence par s'emparer des passions ; il s'en rend maître ; & il y substitue des mouvemens contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuyeuse en compagnie , pour mortifier la passion qu'il a apperçue en moi de plaire par mon esprit ; j'obéis , mais voyant que je bâille , & que je fais bâiller les autres , je suis quelquefois prête à renoncer à la devotion.

* Monsieur l'abbé Gobelin , docteur de Sorbonne.

L E T T R E XXV.

A M E. D' H U D I C O U R.

1669.

Paris, le 24 mars.

M DE Vivonne m'a déjà parlé ; je suis fort sensible à l'honneur qu'on veut me faire ; mais je vous avoue que je ne m'y crois nullement propre. Je vis tranquille ; me convient-il de sacrifier mon repos & ma liberté ? D'ailleurs, ce mystère, ce profond secret qu'on exige de moi, sans m'en donner positivement la clé, peuvent faire penser à mes amis qu'on me tend un piège. Cependant : si les enfans sont au Roi, je le veux bien ; je ne me chargerois pas sans scrupule de ceux de Mme. de Montespan : ainsi il faut que le Roi me l'ordonne. Voilà mon dernier mot. J'ai écrit à peu près la même chose à Mme. de Thianges ; & c'est une précaution que m'inspire la prudence. Il y a trois ans que je n'aurois pas eu cette délicatesse ; mais depuis j'ai appris bien des choses qui me la prescrivent comme un devoir. Et vous, me blamerez-vous aussi ?

L E T T R E X X V I .

A L A M E M E .

*Paris , 24 decembre.*1672.

LA Petite se porte mieux ; Puthau vous a donné une fausse alarme ; je n'ai pas craint un seul instant ; & vous sâvés qu'il n'en faut pas beaucoup pour me faire trembler ; les douleurs ont été assez vives , mais sans convulsions ; soïez donc tranquille , ma chere Madame. Les enfans furent avant-hier à St. Germain ; la nourrice entra ; & je restai dans l'anti-chambre. A qui sont ces enfans ? lui dit le Roi ; ils sont surement , répondit-elle , à la dame qui demeure avec nous ; j'en juge par les agitations où je la vois , au moindre mal qu'ils ont. Et qui croïez-vous , reprit le Roi , qui en soit le pere ? Je n'en fais rien , repartit la nourrice , mais je m'imagîne que c'est quelque duc ou quelque président du parlement. La belle dame est enchantée de cette réponse ; & le Roi en a ri aux larmes.

L E T T R E XXVII.

DE M. DE MERÉ A ME. SCARON.

JE ne crois pas avoir été de ma vie si ébloui que je le fus hier, Madame, en me promenant dans votre jardin, lorsque vous me fîtes signe de monter dans votre chambre. Et si de loin vous me parûtes belle & brillante, je fus encore plus surpris de votre abord & de vos façons, quoique je ne le dusse pas être. Car qui fait mieux que moi, & qui l'a plus profondément senti, qu'en tout ce qui peut plaire, vous ne le cédés en rien aux plus aimables de la cour ! Mais, sans mentir, Madame, vous aviez dans ces momens des graces bien particulières, qui m'étoient encore inconnues. Comme vous n'êtes visible que pour fort peu de gens, je pensois que vous seriez seule. C'est seule qu'on vous souhaite le plus. Je fus néanmoins bien aise de m'être trompé. La bonne mine de Monsieur.... qui vous tenoit compagnie, les excellentes choses qu'il disoit, & sa manière de s'expliquer me donnerent de l'admiration, & me firent connoître que le bonheur ne se peut limiter. En effet, Madame, je m'étois cru parfaitement heureux du seul pla

ir de vous regarder & de vous écouter. Je vous avouë pourtant que cet homme ne s'en fut pas plutot allé, que je le trouvai beaucoup à dire. Ce n'est donc pas une chose bien étrange, si vous l'avez quelquefois auprès de vous, malgré votre humeur solitaire: & je ne m'étonne pas non plus, s'il quitte si souvent la cour pour venir goûter les charmes de votre conversation. Aussi, Madame, je suis persuadé qu'il auroit moins de plaisir à prendre la conduite d'un si beau royaume sous le plus grand prince du monde qu'à gouverner une si belle dame. Ces deux charges méritent bien d'être brigüées: & celui qui discouroit avec vous me semble assez habile homme pour espérer l'une, & même assez honnête homme pour aspirer à l'autre. Mais, Madame, quand ce seroit le plus honnête homme qu'on se puisse imaginer, toujours devroit-il bien craindre que votre sévérité ne l'éloignât encore plus de vos bonnes grâces, que son mérite ne l'en pourroit approcher.

L E T T R E XXVIII.

D E M E . S C A R O N

A M E . D E M O N T E S P A N .

1674.*Anvers , 18 Avril.*

MADAME , notre voïage à été fort heureux : & le prince se porte auffi bien que la marquise de Surgeres : tous deux également inconnus , tous deux très fatigués , tous deux fort surpris de ne pas trouver ici vos ordres. Nous les attendons avec impatience. Il fait le même tems que nous avons eu dans la route , c'est-à-dire le plus beau du monde. Le prince est assez gai , il a bon appétit , & dort tranquillement. Il est bien juste que je passe ici pour sa mere , moi qui en ai toute la tendresse , & qui partage avec vous tous ses maux.

L E T T R E XXIX.

A L A M E M E .

Anvers , 20 Avril.

MADAME , le medecin visita hier le prince : il parla de fort bon sens sur son incommodité : il est tel qu'on vous l'a dit , fort doux , simple , point charlatan. Cependant

Cependant je vous avoue , Madame , que j'ai de la peine à le lui confier : mais il faut obéir. Il nous donne encore cette journée pour nous remettre des fatigues du voïage : demain il commencera ses remèdes ; je souffre par avance de tout ce que le pauvre enfant souffrira. C'est bien à présent , Madame , que vous auriés à me reprocher de l'aimer avec excès. Je ne pourrai soutenir la vue de l'appareil ; il m'a promis pourtant de traiter le mal avec douceur. Il prétend que ce n'est qu'un affoiblissement ; & cela me rassure. Le prince lui a dit ; au moins , Monsieur , je ne suis pas né comme cela : voïez maman ; & papa n'est pas boiteux ; il a dit cela avec beaucoup de grace & de vivacité. Nous sommes ici parfaitement inconnus ; & nous y vivrons d'une manière fort retirée , heureux si nous pouvons en rapporter la santé ; je le demande à Dieu à toutes les heures du jour ; & je ferai dire cent messes à cette intention. Le petit mignon baise très humblement les mains à la belle Madame.

L E T T R E X X X .

D E M E . M A I N T E N O N

A L A M E M E .

1675.

Barege , 10 juin.

LE mignon se porte bien ; nous arrivons dans le moment. Ce voïage n'en est pas un ; c'est une agréable promenade. La Guienne à fait des merveilles ; & j'ai bien promis à Messieurs d'Albret & de Saint-Simon de vous l'écrire. Le Roi n'auroit pas été mieux reçu ; par tout des honneurs & des acclamations infinies. Vous auriés été enchantée , Madame ; & vous n'imaginerez point jusqu'où va l'amour de ce peuple pour le Roi & pour tout ce qui lui appartient. Le mignon a répondu à la harangue des Jurats de Bourdeaux. M. le Ragois s'est chargé de vous mander ces particularités. Dans quatre ou cinq jours , nous commencerons les bains. On en raconte ici des prodiges. Mais il faut de la patience. Il y a ici beaucoup de monde. Nous y serons pourtant aussi libres , que si nous étions seuls , quoique nous nous soions déjà aperçus que nous sommes trop respectés pour n'être pas un peu contrains ; voilà un barbouillage du mignon.

DU DUC DU MAINE

A SA MERE.

Je m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis pour te divertir, mon cher petit cœur; & j'écrirai bien mieux quand je penserai que c'est pour vous, Madame. Mme. de Maintenon passe tous les jours à filer; & si l'on la laissoit faire, elle y passeroit les nuits, ou à écrire. Elle travaille tous les jours pour mon esprit; elle espere bien d'en venir à bout, & le mignon aussi, qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au Roi & à vous. J'ai lu, en venant, l'histoire de César; je lis à présent celle d'Alexandre; & je commencerai bientôt celle de Pompée. La tartufferie de l'aumônier continue. Elle vous divertira bien. Lutain est fort paresseux. J'ai donné mon amitié à Anse, parce qu'il a l'honneur d'avoir la vôtre. Henaut est complaisant pour toutes les bagatelles que je veux. La Couture n'aime pas à me prêter les jupes de Mme. de Maintenon, quand je veux me déguiser en fille. J'ai reçu la lettre que vous écrivés au cher petit mignon. J'en ai été ravi. Je ferai ce que vous me dites, quand ce ne seroit que pour vous plaire; car je vous aime au superlatif. Je fus char-

mé, & je le suis encore du petit signe de tête que le Roi me fit quand je partis, mais fort mal content de ce que tu ne me paroissais pas affligée : tu étois belle comme un ange.

L E T T R E XXXI.

A M^{ME}. DE COULANGES.

JE vous fais mille remerciemens, Madame, de tout ce que votre lettre contient de gracieux pour moi. Les deux mille écus sont au dessus de mon mérite : mais rien n'est au dessus de mes soins : je consume le plus beau de ma vie au service d'autrui : je suis toujours dans des inquiétudes mortelles : & vous ne sauriez croire combien les desagrémens nécessaires de mon état ajoutent à la vivacité de mon tempérament. J'aurois besoin de repos, & je vis dans une action continuelle : pas un moment à donner à mes amis. Les bontés du Roi ne sauroient me dédommager de toutes ces pertes. Je remercie M^{ME}. de Sévigné. Dites lui combien je mérite qu'elle m'aime toujours. La belle Victoire sort d'ici, fort piquée, je pense, de n'avoir pu me persuader de souper ce soir chez sa mere. Je ne serois jamais à moi, si je ne

refuſois pas toujours. Ma ſervitude finira. Mais hélas ! peut-être finira-t'elle par une autre ſervitude. Le mignon a fort bien retenu les vers de M. de Coulanges : il les a récités avec grace : on en a demandé l'auteur : je l'ai nommé : on a ſouri : dans ce péis-ci , rien ne ſe perd.

L E T T R E X X X I I .

A M E. D'H U D I C O U R .

LE mariage dont on vous a parlé n'a été propoſé que d'une manière fort vague : & c'eſt bien aſſez. Cet homme n'étoit pas fait pour moi : il n'a ni biens ni mérite : & il ne m'a pas fallu un grand effort pour refuſer un duc. J'ai remercié Mme. de Montespan , & rejeté la cauſe de mon refus ſur ma tendreſſe pour les princes. Je l'en ai ſi bien perſuadée , que je ſuis ſûre , qu'elle ſe repent à préſent d'avoir recouru à ce moïen pour m'éloigner. Elle ne ſe doute pas que je l'aïe pénétrée , & elle m'en aime davantage. Ce matin , elle a exigé que je lui donnaſſe ma parole de ne la point quitter : je lui ai tout promis : j'ai tout oublié : nous nous ſommes embraſſées : deſormais nous vivrons en paix. Elle m'a offert d'en ſigner le traité.

On est malheureux de vivre dans un péis , où la bonne-foi des traités dépend des sermens. Il faut s'accoutumer à tout : j'ai déjà renoncé à mes goûts , à ma santé , à mes plaisirs. Mais ne craignez pas que je renonce jamais aux sentimens qui m'attachent à vous.

L E T T R E X X X I I I .

A M E . D E C O U L A N G E S

1675.

5. fevrier.

J'Ai plus d'impatience de vous dire des nouvelles de Maintenon , que vous n'en avés d'en apprendre. J'y ai été deux jours qui m'ont paru un moment : mon cœur y est attaché. N'admirez-vous pas qu'à mon âge je m'attache à ces choses-là comme un enfant ? C'est un assez belle maison : un peu trop grande pour le train que j'y destine. Elle a de fort beaux dehors , des bois où Mme. de Sévigné rêveroit à Mme. de Grignan fort à son aise. Je voudrois pouvoir y demeurer : mais le tems n'est pas encore venu. Il est vrai que le Roi m'a nommée Mme. de Maintenon , que j'ai eu l'imbecilité d'en rougir : & tout aussi vrai , que j'aurois de plus grandes complaisances pour lui que celle de porter

le nom d'une terre qu'il m'a donnée. Je dirai bien à Mme. de Montespan, qu'il y a de faux freres, & que du soir au lendemain la ville est fort exactement informée de tout ce qui se fait ici. Les amis de mon mari ont tort de m'accuser d'avoir concerté avec le Roi ce changement de nom : ce ne sont pas ses amis qui le disent ; ce sont ou mes ennemis ou mes envieux ; peu de bonheur en attire beaucoup. Le voïage de Barege n'est pas encore fixé ; au retour, je serai plus libre ; & j'aurai le plaisir de vous écrire moins souvent. M. de Coulanges est ici ; on s'en apperçoit bien ; on s'ennuïoit.

L E T T R E XXXIV. *

A M E. D E M O N T E S P A N.

MADAME, voici le plus jeune des 1677.
auteurs qui vient vous demander
votre protection pour ses ouvrages. Il au-
roit bien voulu, pour les mettre au jour,
attendre qu'il eut huit ans accomplis ; mais

* Cette lettre fut imprimée l'année suivante, à la tête d'un livre intitulé : OEUVRÉS DIVERSES D'UN AUTEUR DE SEPT ANS. Cette épître dédicatoire est tournée, dit Bayle, de la manière la plus délicate : il semble qu'on n'y touche pas, ou qu'on ne veuille qu'effleurer, cependant on loue jusqu'au vif : & on va bien loin en peu de paroles.

il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude, s'il eut été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnoissance. En effet, Madame, il vous doit une bonne partie de tout ce qu'il est. Quoiqu'il ait eu une naissance assez heureuse, & qu'il y ait peu d'auteurs que le ciel ait regardés aussi favorablement que lui, il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne ce que la nature avoit commencé. S'il pense avec quelque justesse, s'il s'exprime avec quelque grace, & s'il fait faire déjà un assez juste discernement des hommes, ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi, Madame, qui connois ses plus secrètes pensées, je sai avec quelle admiration il vous écoute; & je puis vous assurer avec vérité qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ses livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente quelques traits assez beaux de l'histoire ancienne; mais il craint que dans la foule des événemens merveilleux qui sont arrivés de nos jours, vous ne soïés guère touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés; il craint cela avec d'autant plus de raison qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quel-

quefois étrange que les hommes se soient faits une nécessité d'apprendre par cœur des auteurs qui nous disent des merveilles si fort au dessous de celles que nous voïons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs & des Romains , & de tout ce que Florus & Justin lui racontent ? ses nourrices dès le berceau ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses. On lui parle comme d'un prodige d'une ville que les Grecs prirent en dix ans ; il n'a que sept ans ; & il a déjà vu chanter en France des *Te Deum* pour la prise de plus de cent villes. Tout cela , Madame , le dégoûte un peu de l'antiquité. Il est fier naturellement ; je vois bien qu'il se croit de bonne maison ; & avec quelques éloges qu'on lui parle d'Alexandre & de César , je ne sais s'il voudroit faire quelque comparaison avec les enfans de ces grands hommes. Je m'assure que vous ne desapprouverés pas en lui cette petite fierté , & que vous conviendrés qu'il ne se connoit pas mal en héros. Mais vous avouerez aussi que je ne me connois pas mal à faire des présens , & que dans le dessein que j'avois de vous dédier un livre , je ne pouvois choisir un auteur à qui vous prissiez plus d'intérêt qu'à celui-ci. Je suis , Madame , votre très humble & très obéissante servante.

L E T T R E XXXV. *

DE M^E. DE MONTESPAN AU ROI.

VOUS me demandâtes, mon cher, si votre couronne n'étoit pas le charme de votre amour; & lorsque je vous répondis que je n'aimois en vous que vous-même, vous me dîtes que je me pouvois faire illusion. Je vous aurois bien mieux répondu, si j'avois pu vous faire voir combien votre doute m'allarma. J'ai depuis interrogé mon cœur en secret. Ah! qu'il m'a bien montré que l'ambition n'agissoit pas comme l'amour! Ces deux passions sont aisées à discerner. Que faites-vous de votre pénétration, puisque vous ne les démêlés pas? Moi ambitieuse! moi qui crois voir dans les yeux de toutes les femmes le même amour qui est dans mon cœur pour le plus aimable des hommes!

Faut-il vous rappeler cette querelle que je vous fis sur votre froideur, il y a quelques jours? je ne me souviens pas de

* C'est cette fameuse lettre, qu'on dit que Me. de Maintenon dicta à la marquise de Montespan, & à laquelle on attribue communément la fortune de Mme. de Maintenon, par une suite du goût que Louis XIV. prit pour celle qui l'avoit écrite. Je la place ici pour ne rien omettre. Il est vraisemblable que Gayot de Pitaval l'a forgée.

ce que que je vous dis alors : mais je sais bien que l'ambition ne parla jamais de même. Que ne me dites-vous pas pour me rassurer ? si je n'avois aimé que le Roi, ne me serois-je pas peîée de vos excuses ? auriez-vous eutant de peine à me persuader, à m'appaiser ? Quand je vois la tendresse qui parle dans vos yeux, ne voiez-vous pas la même passion vous répondre dans les miens ? l'ambition pourroit-elle se déguiser de la sorte ? Quand mon cœur se livre aux plus doux transports & qu'il y succombe, dites moi, mon cher, est-ce l'ouvrage de l'ambition ? Vous aimés, & vous ne reconnoissés pas l'amour ! Je vous en dirois davantage, mais le dépit m'arrache la plume de la main.

L E T T R E X X X V I .

DE M E . D E M A I N T E N O N .

A M E . D E C O U L A N G E S

*Coignac, 16 juin.*1677.

JE n'ai que le tems de vous dire deux mots : je suis aussi charmée d'avoir reçu cette lettre, que fâchée de n'y pouvoir répondre. Je vous remercie de l'avis : j'en profiterai : je m'étois toujours bien doutée de ses sentimens : & je voudrois m'être

trompée. Mes complimens à M. de Coulanges , & puis à l'abbé , & puis à l'abbesse. Je serai toujours &c.

L E T T R E X X X V I I .

A M E . D E M O N T E S P A N .

Barege, samedi.

1677.

MADAME , je n'ai rien à ajouter au détail de M. Fagon. Le prince mérite bien que vous lui écriviez un billet : il assure que vos lettres sont aussi belles que vos yeux. Que je vous conte une réponse qui m'a fait plaisir , parce qu'elle m'a paru au dessus de son âge : je le reprenois hier de quelques manières hautes : & je lui dis que le Roi avoit plus de politesse que lui : cela lui est bien aisé , me répondit-il : il est si sûr de son rang ! & moi j'ignore quel est le mien. Voilà comme il parle quand il parle de lui-même. Mme. du Fresnoy m'écrit les choses les plus gracieuses. Jevous en remercie très humblement , Madame : & l'on ne peut être avec plus respect &c.

L E T T R E XXXVIII.

A L'ABBÉ TESTU.

ET voilà comme les curieux sont toujours les plus mal informés ! Mon éloignement de la cour est si peu décidé que j'y tiens par des liens plus fort que jamais. Je n'ai aucun sujet de mecontentement : & l'on vous a sans doute mal instruit à dessein. L'idée d'entrer en religion ne m'est jamais venue dans l'esprit. Rassurez donc Mme. de la Fayette. Nous avons beaucoup ri du soupçon dont vous m'honorés de m'être mis en tête d'accréditer les vapeurs : il est vrai qu'elles sont ici beaucoup plus communes qu'autrefois : mais vous savés bien qu'il faut monter plus haut pour trouver la source de cette mode. Tout le monde est ici entre la crainte & l'espérance : on nous promet de grands événemens : vous verrés à la manière dont j'y prendrai part que je ne pense guère à quitter ce péis : non , je ne le quitterai que quand vous serés digne d'avoir une abbéie. Le Roi a dit expressément, qu'il ne vouloit désormais que de pieux ecclésiastiques. Que d'abbéies vaqueront , allez-vous dire ? Adieu , mon pauvre abbé : ne m'écrivez

point quand vous aurés votre accès : vous voïés , vous peignés tout si noir , que si j'aimois la solitude , vous me la feriés hair.

L E T T R E X X X I X .

A M E . D E M O N T E S P A N

1678.

Maintenon , 13 mars.

MADAME , vous ne pouviés m'annoncer une plus agréable nouvelle que la reddition de Gand : il y a apparence qu'à l'heure qu'il est la citadelle aura capitulé. Le Roi va revenir à vous , Madame , comblé de gloire. Je prends une part infinie à votre joïe. Ma belle-sœur & mon frere arriverent ici hier , pénétrés de vos bontés : le prince se porte bien. Je vais joindre ici une copie d'une lettre qu'il a écrite au Roi.

D U D U C D U M A I N E A U R O I .

SIRE , si Votre Majesté continue à prendre des villes , cela est décidé , il faut que je sois un ignorant : car M. le Ragois ne manque jamais de me faire quitter mes livres , quand la nouvelle en arrive : & je ne quitte la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire que pour aller faire un feu de joïe.

DE M^E. DE MAINTENON.

Vous trouverés , Madame , Maintenon bien changé. Mignard s'est sur-passé : & ce portrait efface tous ceux des plus belles figures d'Italie. Je vous laisse , Madame , rêver à loisir à votre conquérant. Si jamais passion fut pardonnable , c'est celle-là sans doute : mais , je le dirai toujours , il n'en est point de pardonnable devant Dieu , ni même devant les hommes.

L E T T R E X L.

DE LA COMTESSE DE BREGY.

A M^E. DE MAINTENON.

EN vérité , Madame , l'on rachete si bien par l'ennui de votre absence le plaisir de vous avoir vue , que je ne puis vous être obligée de la visite que vous m'avez faite ici par la peine qu'elle me laisse. Et le monde se montre en vous d'un si beau côté , que j'ai pensé quitter ma solitude pour m'y en retourner , si je ne m'étois souvenue que de tous ceux qui le composent , il n'en est presque point qui vous ressemble. Cela m'a fait rentrer de bon cœur dans mon hermitage , avec dessein de me servir de la liberté de la solitude , pour

penſer ſouvent à vous , mais ſans prétendre d'en être récompensée par la même choſe , la cour aiant trop de perſonnes préſentes , pour que les abſens ſ'attendent à quelque place. Mais ſ'il m'arrivoit d'en avoir quelquefois dans votre ſouvenir , que ce ne ſoit jamais , Madame , ſans penſer à moi , comme à la perſonne qui eſt le plus à vous.

L E T T R E X L I.

D E M^r. D E M A I N T E N O NA M^{lle}. D E L' E N C L O S.

1679.

Versailles 12 novembre.

CONTINUEZ, Mademoiſelle , à donner de bons conſeils à M. d'Aubigné. Il a bien beſoin des leçons de Léontium. Les avis d'une amie aimable perſuadent toujours plus que ceux d'une ſœur ſévère. Madame de Coulanges m'a donné des aſſurances de votre amitié qui m'ont bien flattée. Ce que vous entendés dire de ma faveur n'eſt qu'un vain bruit : je ſuis étrangere dans ce péïs , ſans autre appui que des perſonnes qui ne m'aiment pas , ſans autres amis que des amis intéreſſés & que le ſouffle le plus léger de la fortune tournera contre moi , ſans autres parens que des gens

qui demandent sans cesse & qui ne méritent pas toujours. Vous jouissés d'une liberté entière : je vis dans un esclavage continuel. Croïez moi , ma belle Mademoiselle , (car vous ne cesserez jamais de l'être) les intrigues de la cour sont bien moins agréables que le commerce de l'esprit. Mes complimens à nos anciens amis : Mme. de Coulanges & moi nous célébrâmes hier votre santé à Maintenon : & nous n'oubliâmes pas la chambre des élus. Continuez , je vous prie , vos bontés à Monsieur d'Aubigné.

L E T T R E X L I I .

A M E . D E F R O N T E N A C . *

1680.

M. DE Louvois a menagé à Mme. de Montespan un tête-à-tête avec le Roi. On le soupçonnoit depuis quelque tems de ce dessein : on étudioit ses démarches ; on se précautionnoit contre les occasions ; on vouloit rompre ses mesures ; mais elles étoient si bien prises qu'on a enfin donné dans le piège. Dans ce moment, ils en sont aux éclaircissemens ; & l'amour seul tiendra conseil aujourd'hui.

* On n'a pu recouvrer que des fragmens des Lettres à Me. de Frontenac.

Le Roi est ferme ; mais Mme. de Montespan est bien aimable dans les larmes. Madame la Dauphine est en prières ; sa piété a fait faire au Roi des réflexions sérieuses ; mais il ne faut à la chair qu'un moment pour détruire l'ouvrage de la grace. Cette princesse s'est fait un point de conscience de travailler à la conversion du Roi ; je crains qu'elle ne l'importune & ne lui fasse hair la dévotion ; je la conjure de modérer son zèle ; elle m'admet quelquefois à ses exercices de piété ; je vous assure qu'il n'est point de cœur plus à Dieu. Mme. de la Valliere est un exemple bien frappant du pouvoir de la grace ; le Roi en parle volontiers ; & je ne puis me persuader que Louvois & Mme. de Montespan effacent de son esprit ces saintes impressions. Mais encore un coup , l'esprit est prompt , & la chair est foible.

L E T T R E X L I I I.

A L A M E M E.

1680.

23. août.

CET éclaircissement a raffermi le Roi ; je l'ai félicité de ce qu'il avoit vaincu une ennemie si redoutable ; il avoue , que M. de Louvois est un homme plus dangereux que le prince d'Orange ; mais

c'est un homme nécessaire. Mme. de Montespan a d'abord pleuré, ensuite fait des reproches, enfin a parlé avec hauteur. Elle s'est déchaînée contre moi selon sa coutume. Cependant elle lui a promis de bien vivre avec moi. Pour son honneur, elle devoit du moins sauver les apparences. La Feuillade s'est brouillé avec Colbert, & réconcilié avec Louvois. Le prince de Marillac trompe toute la cour. La duchesse du Lude se tient au grand nombre. Mme. de Rochefort est entrée dans les pieuses intentions de Madame la Dauphine. Mme. du Fresnoy veut me persuader que le Roi me trompe; & quel intérêt auroit-il à me tromper? Mes amis ne me laissent pas le tems de respirer; je suis plus contente de la discrétion de mes parens. Je vous attends après demain à Maintenon.

L E T T R E XLIV.

A LA MEME.

JE suis dévorée de chagrins; je m'étois flâtée que Mme. de Montespan cesseroit de me persécuter, & que je pourrois enfin faire paisiblement mon salut auprès d'une princesse, qui donne à toute la cour

un exemple bien admiré & bien peu suivi... Elle s'est raccommodée avec le Roi; Louvois a fait cela. Elle n'a rien oublié pour me nuire; elle a fait de moi le portrait le plus affreux. Mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! Elle vint hier chez moi, & m'accabla de reproches & d'injures ; le Roi nous surprit au milieu d'une conversation qui a mieux fini qu'elle n'a commencé. Il nous ordonna de nous embrasser & de nous aimer ; vous savés que ce dernier article ne se commande pas. Il ajouta en riant, qu'il lui étoit plus aisé de donner la paix à l'Europe que de la donner à deux femmes, & que nous prenions feu pour des bagatelles.

L E T T R E X L V.

A L A M E M E.

JE ne puis vous voir. J'irai à Maintenon ; le Roi veut m'y surprendre un jour ; & ce jour sera peut-être demain ou après demain. Je n'ai pas un moment de repos ; Madame la Dauphine est en retraite. Je ne serois plus ici, si sa dévotion ne m'y avoit retenue. Priez Dieu pour moi ; je ne fus jamais si agitée ni si combattue.

L E T T R E XLVI.

A L A M E M E.

10 octobre.

1680.

JE reçois tous les jours de nouvelles graces du Roi. Mais ma santé qui s'affoiblit tous les jours ne me permettra pas d'en jouir long tems. Tout ce que j'aquiers en crédit, je le perds en tranquillité; cette vie m'est insupportable. Le Roi se défie de moi & me craint; il me comble de biens pour me fermer la bouche; il aime la vérité, & ne veut pas l'entendre. Il vit dans une habitude de péché mortel qui me fait trembler. Je ne puis plus voir toutes ces choses; si cela continue, je me retirerai; il est sûr, que c'est offenser Dieu que de vivre avec des gens qui ne font que l'offenser. La pieté contracte une certaine tiédeur, sans qu'on s'en apperçoive. Je serois déjà hors de ce péis, si je ne craignois que le dépit ne contribuât plus à m'en éloigner que le desir de mon salut. Je sacrifie à Dieu tout ce qui pourroit m'attacher ici; & je ne puis me résoudre à accomplir mon sacrifice. La pieté de Madame la Dauphine me confirme dans mes bons sentimens, & en même tems détruit tous mes projets.

L E T T R E X L V I I .

A L A M E M E .

JE n'ai jamais mieux reconnu combien je me fesois illusion ; je suis encore bien loin du détachement où j'aspire. Mes chaînes ne furent jamais ni si pesantes ni si fortes. Je ne sai que dire à l'abbé Gobelin ; je crains de lui ouvrir mon cœur , parce que je crains de me rendre coupable d'une obstination qui offenseroit Dieu ; je suis une malade qui cache son mal par la crainte des remèdes.

L E T T R E X L V I I .

A L A M E M E .

SEs discours m'affligeroient bien plus vivement , si je ne savois par qui ils lui sont inspirés. Je n'eus jamais tant de plaisirs éclatans d'un coté , ni tant de chagrins de l'autre. Je n'ai point de plan fixe , parce que mes mesures sont tous les jours dérangées. Je suis si malheureuse , je l'ai tant été jusqu'ici , qu'il y a espérance que la prospérité ne me gâtera pas.

L E T T R E XLVIII.

A LA MEME.

JOBTIENS tout ; mais l'envie me le vend bien cher. Mon cœur est déchiré ; & le bien n'est pas en meilleur état. A quarante-cinq ans , il n'est plus tems de plaire ; mais la vertu est de tout âge. Tout le bien que vous dites de mon esprit , on l'a dit autrefois de mon visage ; ces louanges ne me réduisoient point ; jugez si je ne résisterai pas aux vôtres.

L E T T R E XLIX.

A LA MEME.

RUVIGNI est intraitable. Il a dit au Roi , que j'étois née calviniste , & que je l'avois été jusqu'à mon entrée à la cour. Ceci m'engage à approuver des choses fort opposées à mes sentimens. Il y a long tems que je n'en ai plus à moi. Que je serois heureuse , si c'étoit à Dieu que j'en eusse fait le sacrifice ?

L E T T R E L.

A L A M E M E.

IL n'y a que Dieu qui sache la vérité.... Il me donne les plus belles espérances. Mais je suis trop vieille pour y compter. Si Me. de Montespan étoit..... Il y a long tems , que , dit-elle , elle ne s'est pas laissé aller à cette foiblesse ; ce n'est pourtant point ici qu'on peut se faire une ame forte.... Je le renvoie toujours affligé & jamais desespéré.

L E T T R E L I.

D U C H E V A L I E R D E M É R É

A M E . D E M A I N T E N O N .

J'AI une extrême envie d'avoir l'honneur de vous voir , Madame. Et quand je vous rencontre , il me semble que vous ne me fuïés pas. Je fus tout hier à Saint Cloud avec Mme. la maréchale de Clerembaud. Nous y parlâmes de vous , à peu près comme vous l'eussiez pu desirer. Je vous louois sans flâterie ; & de tems en tems je vous blamois sans médisance. Madame la maréchale enchérissoit volontier
su

sur les louanges que je vous donnois ; & quand je trouvois quelque chose à redire en vous , elle tâchoit de l'excuser ou de l'adoucir. Enfin elle me chargea d'aller vous prier de sa part de venir dîner demain chez elle.

Je m'étois levé fort agréablement pour m'acquitter de ma commission : & voilà que Mme. la maréchale me mande que Mademoiselle , qui devoit aller ce matin voir la Reine , a remis ce voïage à la semaine qui vient. Ce changement ne m'empêcheroit pas d'aller à St. Germain , s'il ne me venoit dans l'esprit , que vous êtes quelquefois d'un abord assez difficile , & que si je vous demandois inutilement , cela pourroit vous faire tort & me nuire aussi. Car il est vrai , Madame , que tout ce qu'on censure le plus dans votre procédé , c'est qu'on s'imagine que vous négligés vos anciennes connoissances. Et pour ce qui me regarde , je tiendrois à fort grand deshonneur , qu'une personne si sage & de si bon gout donnât à penser , qu'elle m'eut oublié après une si longue amitié. D'ailleurs , j'ai tant soit peu de cette humeur de fée dont on vous accuse ; & je cherche ordinairement la solitude au milieu même de Paris. Ainsi , quelque estime , quelque inclination que nous aïons l'un pour l'autre.

tre , je ne crois pas qu'on nous rencontre souvent ensemble ; & j'en ai beaucoup de regret. Je crois pourtant qu'il ne tiendra qu'à vous d'en tirer un avantage , qui n'est pas à mépriser. Car nous pouvons par là nous aquérir la gloire d'une extrême constance , si nous continuons toujours à nous aimer , sans nous voir ; ni sans nous écrire. Pour moi , je vous estime tant , Madame , que je ne cesserai de témoigner par tout que je suis avec une extrême passion le plus respectueux de vos serviteurs &c.

L E T T R E LII.*

D U M E M E A L A M E M E .

EN vérité , Madame , il seroit bien mal aisé d'avoir tant d'amis d'importance au milieu de la cour , & d'estimer constamment ceux qui n'y font rien , quand ce seroient les plus honnêtes gens qu'on ait jamais vus. Il ne faut attendre que d'une vertu bien rare une faveur si extraordinaire. Mais dès le tems que j'avois l'honneur de vous aprocher , je m'apercevois , que

* Il est vraisemblable que cette lettre singulière est de l'année 1683. Le chev. de Méré & Louis XIV fesoient dans le même tems les mêmes propositions à la même femme.

vous saviés toujours distinguer le vrai mérite parmi de certaines choses brillantes qui ne dépendent que de la fortune. Et cela me fait espérer que vous ne desapprouverés pas la liberté que je prends de vous écrire.

Je pense avoir été le premier , qui vous ai donné de bonnes leçons : & je puis dire sans vous flâter , que jamais enfance ne m'a paru plus aimable que la vôtre , tant pour les charmes de votre personne , que pour avoir le meilleur cœur du monde & l'esprit le plus éclairé. Je me souviens que je vous instruisois à vous rendre aimable , & que dès-lors vous ne l'étiés déjà que trop pour moi. De sorte que si l'on ne vous regardoit aujourd'hui comme une personne parfaitement accomplie , il ne s'en faudroit prendre qu'à moi , si ce n'étoit peut-être que la cour vous eut gâtée. Aussi, Madame , en quelque lieu que je sois , je ne fais rien avec tant de plaisir que de parler de vous : & je ne sai , si c'est par estime , ou par inclination , ou même par intérêt , que je vous mets au dessus de toutes les autres. Si cela vous paroît fort peu vraisemblable , à cause que vous m'avez extrêmement négligé , je vous apprends , qu'entre vos merveilleuses qualités qui font tant de bruit , vous en avez une que

je regarde comme un enchantement : c'est que les gens de bon gout qui vous ont bien connue ne vous sauroient quitter , de quelque adresse que vous usiés pour vous en défaire : & j'en suis un fidèle témoin. Ceci me remet dans l'esprit un sentiment où je vous ai vue , & dont vous devriés bien vous defabufer. Car il n'est pas vrai qu'on se lasse de tout à continuer : & la défiance que vous avés de pouvoir conserver celui qui vous auroit plu pour le mariage est très mal fondée. Qu'elle ne vous en détourne point sur ma parole. Oui : je vous jure que de tant de belles personnes que j'ai pratiquées , vous êtes celle qui le devés le moins craindre : & je vous conseille d'en prendre le hazard. Car encore que votre abord gagne aisément ceux qui vous voient , vos attraits les plus piquans ne se montrent pas si vite : & plus on aura goûté de vos bonnes graces , & plus on sera charmé. Ne diroit-on pas que je vous veux disposer à recevoir les services d'un galant homme ? Mais je n'en fache point de si digne de vous que moi : & je sens bien que si la fantaisie de me prendre vous étoit venue ou vous venoit , je me laisserois vaincre , & je vous aimerois toujours. Il me semble , Madame , que si vous étiés un peu plus enjouée , & qu'on put espérer de

vous plaire en badinant , vous en feriez plus saine & plus heureuse. Aussi bien le monde est si peu de chose , que c'est être bien foû que d'être si sage. Mais sérieusement , puisque vous êtes si sérieuse , celui que vous auriez choisi ne seroit-il pas au plus haut point de bonheur qu'on puisse désirer , de passer sa vie , auprès de la plus agréable personne du monde , auprès de vous , Madame , qui donnés tant d'admiration , qu'il faudroit votre génie & vos délicatesses pour vous louer d'aussi bon air que vous le mérités ? Il est pourtant vrai , qu'on trouve en votre procédé quelque chose à redire : & je ne crains pas de vous en avertir , parce que vous aimés la franchise & la sincérité. On s'imagine donc que vos anciens amis ne tiennent pas en votre bienveillance une place fort assurée. Cependant vous témoignés assez que vous êtes bonne & bienfesante : tout le monde en demeure d'accord. Mais les critiques de la cour observent , que vous ne favorisés que des gens qui ne sauroient vous en être obligés , parce qu'il sont déjà si élevés que tout ce que vous ajoutés à leur fortune est presque insensible , encore que ce soit quelque chose de bien grand. Je souhaiterois pour le comble de votre gloire que vos bontés se répandissent sur quelques personnes

dont le mérite est moins en vue. Outre que vous en paroîtriez plus généreuse , vous vous en feriez des créatures , qui n'auroient rien de plus cher que de reconnoître vos bienfaits. On m'a dit , que M. de Villette , qui n'a rien de fou ni d'étourdi que d'être toujours fort huguenot , vous avoit parlé d'un très honnête homme qu'on appelle M. de Vieux-Fourneaux. Vous jugés bien , Madame , que pour quoique ce put être , je ne voudrois perdre si peu d'estime qui me reste auprès de vous. Mais si vous avés encore quelque créance en moi , je vous jure qu'il seroit difficile d'exprimer tout ce qu'il a de bon. Je suis persuadé qu'on ne lui sauroit rien commettre de noble ni d'exquis , dont il ne soit capable , ou du moins qu'il ne le puisse devenir du jour au lendemain. Comme je le vois souvent , je lui ai dit tout ce que je savois. Et plut à Dieu , Madame , avoir aussi bien réussi à vous instruire ! car toujours m'en reviendrait-il cet avantage , que vous seriez bien aise que je fusse éperdûment comme je suis , &c.



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

A M. D' AUBIGNE'.

LETTRE I.

Paris, 3 janvier.

1664.

JE suis bien fâchée, mon cher frere de n'avoir cette année que des vœux à vous offrir. Je n'ai pas encore péié toutes mes dettes : & vous sentés bien que c'est là le premier usage que je dois faire de ma pension. Et vous haïriés des étrennes données aux dépens de mes créanciers. Avec un peu d'économie, vous pourriés vivre à votre aise : votre dissipation me perce le cœur : séparez vous des plaisirs : ils coutent toujours cent fois plus que les besoins. Soïez délicat sur le choix de vos amis : votre fortune & votre salut dépend également des premiers pas que vous

ferés dans le monde. Je vous parle en amie. Appliquez vous à votre devoir. Aimez Dieu. Soïez honnête homme. Prenez patience : & rien ne vous manquera. Mme. de Neuillant m'a souvent répété ces conseils : & je m'en suis jusqu'ici bien trouvée. Adieu , mon cher frere : je ne serai heureuse qu'autant que vous le serés : & vous ne le serés qu'autant que vous serés sage.

L E T T R E II.

Ce samedi , à minuit.

1666.

JE vous remercie , mon cher frere , du soin que vous avés de moi. Mais pourquoi donner tant de peine à Dandelot ? Il vous est nécessaire & il me sera inutile. Il est vrai que Mlle. de Pons se marie , & que j'ai la joïe d'y avoir contribué. J'irai la conduire à Hudicourt. Nous passerons par Pontoise. Vous croiés bien que ce ne sera pas sans vous voir. Je lui ferai demain vos complimens. Je vous assure par avance qu'ils seront bien reçus. Je me trouve un peu mal , non par les fatigues de la nôce, mais par l'extrême inquiétude que j'ai eue du succès de cette affaire. Je ferai parler à la Valliere , avant que d'aller à

Pontoise. Mais je crois que vous n'attendrés pas long tems. On ne parle ici que de guerre. Je la fouhaite pour vous. Et voilà comme mon amitié pour mon frere me rend cruelle pour le genre humain ! Bon soir. Nous n'aimons ni vous ni moi les longues lettres. Je ne sai présentement aucunes nouvelles. Je ne vois personne. Depuis quinze jours , je n'ai songé qu'au mariage de mon amie. * Son bonheur me dédommagera bien de mes peines.

L E T T R E III.

Ce 18 Septembre. **

SOIT que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas , vous devés être également persuadé de mon amitié , & des soins que je prendrai toujours pour votre repos & votre fortune. Je vous aime tendrement : & je suis persuadée que vous êtes pour moi ce que je suis pour vous. Ainsi, mon cher frere , nos fortunes sont communes : & elles ne seront pas si mal-

* Bonne de Pons , mariée à M. d'Hudicourt. Dans le premier recueil des Lettres de Mme. de Maintenon , édit. de Nancy , p. 46 , on en trouve une sur ce mariage , qui contredit trop celle-ci pour n'être pas apocryphe. De plus , voiez les *Entretiens* de Me. de Maintenon.

** L'adresse : à M. d'Aubigny , capitaine d'infanterie & cavalerie , au Quesnoy.

heureuses qu'elles l'ont paru d'abord. Je n'ai point encore demandé en quel régiment je vous voulois , parce qu'on m'a promis qu'on me donneroit à choisir : je vais recevoir votre argent , péier nos dettes , & garder le reste. Votre compagnie d'infanterie sera vendue , avant qu'on délivre aucune commission des augmentations que l'on fait dans le régiment. Adieu, mon enfant : conservez votre santé, & faites mille amitiés pour moi à votre gouverneur. Je me porte très bien.

L E T T R E I V .

*Le 27 décembre.**

JE suis très fâchée de ce que votre valet vous a volé , & encore plus , de ce que M. de Barillon me mande que vous lui paroissés triste , par vos lettres. Vous savés qu'il ne faut que cela pour nous brouiller : réjouissez , vous donc , je vous en supplie. Dépensez vos vingt mille francs cette année : & faites une compagnie merveilleuse. Choisissez de vieux cavaliers , bien faits , bien montés : & ne vous piquez pas d'avoir plus de rubans que les autres.

* *L'adresse* : à M. d'Aubigné , capitaine de cavalerie dans le régiment du Roi , à St. Quentin.

Montrez qui vous êtes , s'il s'en presente quelque occasion. Appliquez vous à votre metier. Connoissez tous vos cavaliers , & tous vos chevaux : faites votre cour aux bons ouvriers. Liez vous avec M. de Fournille : faites vous aimer des officiers. Ne vous moquez de personne. Réjouissez vous toujours. Et laissez moi faire le reste. Je demandai à M. de Louvois quelque gratification. Il me promit de donner ses ordres là dessus à M. de St. Pouanges : ils sont partis l'un & l'autre. Mais vous n'en êtes point à cela près. Vous ne manqués pas d'argent. Et j'en ai encore à vous. Je vous le dis sans chagrin , je serai contente pourvu que votre compagnie soit belle. Je vous fais faire un lit à très bon marché. Soiez le mieux monté & le plus mal couché des capitaines du régiment. M. Charpentier m'a dit qu'il avoit envoié votre rente , & votre quartier d'assemblée à M. de Barillon. Adieu , mon cher frere : je n'aime rien tant au monde que vous : faites votre devoir : & soiez gai : voilà tout ce que je demande.

L E T T R E V .

A Paris , 2 septembre .

1672.

JE suis bien surprise de n'entendre pas parler de vous , depuis que le Roi vous a fait l'honneur de vous nommer pour commander dans Amersfort. J'ai reçu une lettre de vous au bout du mois , jour pour jour , que vous me l'avés écrite : cependant je sai que l'on en peut recevoir de plus fraîches d'Utrecht. Je ne vous répondrai point sur ce que vous me mandés que vous croiés être mal avec moi : vous savés assez que cela ne peut jamais arriver : & que soit que je vous fasse des amitiés ou que je vous querelle , je vous aime toujours également , & plus que tout ce qui est au monde. Mais revenons à vos affaires. J'ai une grande impatience de savoir comment vous êtes sur ce que le Roi vient de faire pour vous : je ne sai point le détail de ces choses là : mais il me semble que dix mille francs d'appointemens sont considérables. Il est vrai que ce ne peut être un établissement solide : mais on n'ôte point d'un lieu un homme à qui l'on fait du bien par inclination , sans le remettre dans un autre. Aquittez vous à merveille de votre emploi.

J'espère que M. de Luxembourg ne vous nuira point. Au nom de Dieu , mon très cher frere , n'oubliez rien pour mériter un coup d'œil du Roi. Il a commencé à vous faire du bien : il achevera. Mr. de Louvois ne s'y opposera point : & pour peu que vous vous aidiez vous trouverés de grandes facilités. M. Bosteau vous doit 200. pistoles : donnez les à ce marchand qui a habillé votre compagnie. Vous ne pouvés ni en honneur ni en conscience retarder le paiement de cet homme. D'Andelot meurt d'envie de retourner avec vous , & m'a prié de vous en écrire. Instruisez moi à fonds de tout ce qui vous regarde : & réjouissez vous : car tout ira bien.

L E T T R E VI.

*Le 19. septembre. **

1672.

JE ne comprends pas pourquoi vous ne recevés point mes lettres : & encore moins pourquoi les vôtres ne me sont rendues qu'un mois après que vous les avés écrites. On peut avoir un commerce plus fréquent de Paris à Utrecht : & vous m'obligerés d'y donner ordre. J'aime encore à

* *L'adresse : pour M. d'Aubigné gouverneur à Amersford.*

recevoir de vos nouvelles , quelque brouillés que nous soïons. Vous êtes admirable de croire que je ne vous aime plus , parce que je vous ai grondé. C'est précisément la marque la plus sûre de ma tendresse. Et je suis très piquée que vous vous conoissiez si mal en amitié. J'ai bien de la joie de ce que vous me paroissiez content de ce que le Roi a fait pour vous. Le gouvernement d'Amersfort est un chemin à autre chose : faites y donc de votre mieux pour le service d'un Roi , qui comme homme le mérite. Je vous crois encore plus charmé de lui que je ne le suis , parce que vous avés vu de plus près ce qu'il a fait cette campagne. Il doit y avoir du plaisir à servir un héros & un bienfaiteur ! Marquez moi le nom de ceux qui vous aiment ou qui vous protègent. Ils ne s'en repentiront pas. Dites à M. de Luxembourg que s'il veut que je vous fasse recommander à lui , je-le ferai : mais , qu'en attendant , j'ai beaucoup de reconnoissance de ce qu'il a fait de lui-même. Faites des merveilles , mon cher frere : justifiez le choix de Sa Majesté. Soiez appliqué , vigilant , exact. Songez , que , dès qu'on n'est pas assez dévot pour être capucin , il n'est rien de plus beau que de se faire tuer. Ecrivez moi souvent , je vous en prie.

L E T T R E V I I .

*Paris, 27 septembre. **1672.

JE sens encore mieux la joie de votre établissement , depuis que j'ai reçu votre lettre du 12 de ce mois. Je suis ravie de vous voir content. Et bien loin de me reposer là dessus je vais être plus vive que jamais sur votre fortune. Ne pensez donc qu'à faire votre devoir à Amersfort : & laissez moi ici le soin de vos affaires. J'ai parlé à M. de Louvois sur votre compagnie : il m'a dit qu'il la falloit garder encore quelque tems , & qu'ensuite on verroit : j'ai remercié tous ceux dont vous vous loués. J'ai une grande impatience de voir M. de St. Pouanges pour savoir de vos nouvelles particulieres. Je suis ravie de vous savoir tenant table. Le prie-dieu me ravit : vous avés raison de croire que j'aurois du plaisir de vous y voir , & d'être témoin de votre gravité : réjouissez vous , mon cher frere , mais songez à votre salut. Il y faut venir. Et les soldats doivent y penser par un motif plus noble que celui de la peur. Je vous recommande les catholiques : & je vous prie de n'être pas inhu-

* Même adresse.

main aux huguenots. Il faut attirer les gens par la douceur : c'est l'exemple que J. C. nous a donné. Je parlerai à Dandelot. Mais vous êtes bien éloignés pour vous rejoindre. Je me porte assez bien. Que je sache de vos nouvelles, le plus souvent que vous pourrés. Et de longues lettres. Je reçois tous les jours des complimens pour vous, & de mes amis, & de nos parens. J'y réponds comme si j'ignorois ce qu'ils veulent me dire par cette joie si nouvelle & si empressée. Adieu, mon cher frere, je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E V I I I.

I octobre.

ON m'a porté sur votre compte des plaintes qui ne vous font pas honneur : vous maltraitez les huguenots : vous en cherchés les moïens : vous en faites naître les occasions : cela n'est pas d'un homme de qualité. Aïez pitié de gens plus malheureux que coupables : ils sont dans des erreurs, où nous avons été nous-mêmes, & d'où la violence ne nous auroit jamais tirés. Henri IV a professé la même religion, & plusieurs grands princes. Ne les inquiétez donc point ; il faut attirer les hommes

par la douceur & la charité ; Jesus-Christ nous en a donné l'exemple ; & telle est l'intention du Roi. C'est à vous à contenir tout le monde dans l'obéissance ; c'est aux évêques & aux curés à faire des conversions par la doctrine & par l'exemple. Ni Dieu ni le Roi ne vous ont donné charge d'âmes. Sanctifiez la vôtre , & soïez sévère pour vous seul. J'aurai bien du plaisir de vous voir ici ; mais cela viendra avec le tems. J'ai de bonnes espérances. M. de Louvois nous sert bien. Nous lui avons de grandes obligations. Je vous le répète, mon cher frere ; que M. de Ruvigny ne se plaigne plus de vous !

L E T T R E IX.

Paris, le 16 octobre.

1672.

M On sieur de Louvois m'a écrit aujourd'hui , qu'il vous avoit envoïé vos expéditions telles que vous les pouvés desirer , & que le Roi avoit décidé en votre faveur. Plus de difficultés ; plus de murmures. Vous savés à quel point je suis sensible à ce qu'on fait pour vous ; aussi les nouvelles d'aujourd'hui troublent-elles un peu ma joie ; j'apprends que les Hollandois assiegent des places. Je fais que la

vôtre n'est point fortifiée. Vous avés la guerre tous les jours , & je tremble également , soit que vous eussies à périr dans Amersfort ou à vous rendre. Vous connoissés mon cœur , & ce qu'il est capable de faire & par honneur & par reconnoissance. Mais vous ne connoissés point la tendresse que j'ai pour vous ; je ne puis vous parler d'autre chose aujourd'hui. Ne me laissez point dans ces inquiétudes. Voilà des lettres de M. de Villette ; faites mille amitiés pour moi à M. de Caumont , si vous le voies , & dites lui que je ne me laisserai jamais de l'obliger en tout ce qui me sera possible. Adieu , mon cher frere , je me porte très-bien ; n'aiez aucune sollicitude sur mon compte ; tout ira bien ; c'est moi qui vous le dis , oui , moi qui espère si difficilement.

L E T T R E X. *

1673.*à Tournay, le 16 juin.*

IL y a long tems que M. de Louvois m'a dit que l'on abandonnoit Amersfort , & que vous auriés un autre gouvernement ;

* *L'adresse est : A M. de St. Quentin commandant à Campen pour faire tenir à M. d'Aubigny Gouverneur d'Elbourg , à Elbourg à Campen.*

je suis bien fâchée , que l'ennemi soit si avancé ; & je serois dans un étrange état si l'on vous assiégeoit. J'espère que la paix finira bientôt toutes mes craintes. Vous avés raison d'être persuadé de mon amitié ; je le suis de la vôtre ; je voudrois en jouir plus souvent. Cela viendra. Je ne vous oublierai pas. Quoiqu'il arrive , j'ai de bonnes paroles pour vous. M. de Louvois fait merveille en cette occasion ; & nous lui sommes très obligés ; je vous avoue que j'aurois un grand plaisir de vous voir à Paris. N'en espérez pas sur le recit de ce voïage ni sur la citadelle de Tournai. Je suis trop ennuiée pour pouvoir faire une relation agréable. Je trouverois en mon chemin des choses à vous dire , qui ne vous amuseroient pas. Je me porte fort bien ; je suis très contente , car je suis disgraciée. Je ne puis vous trouver l'homme que vous me demandés pour votre maison ; je m'en informe pourtant , autant que je le puis ; adieu , mon cher frere , je suis toute à vous.

F. D'AUBIGNY.

L E T T R E X I.

Le 31 decembre.

1673.

JE reçois les lettres que vous m'écrivés. Mais il ne me paroît point que vous receviés les miennes. Quoiqu'elles ne soient pas bien importantes, je voudrois qu'elles allassent jusqu'à vous. Celle-ci y ira. Je m'étendrai donc sur toutes les choses que j'ai à traiter avec vous. M. de Louvois m'affure que vous n'avés rien à craindre où vous êtes. Le Roi vous a donné un gouvernement en Alsace où vous serés très bien. Vous attendrés les ordres là dessus : & vous vous taires sur ce nouvel honneur, tant que vous ne le saurés que par moi. Je vous verrai quand vous changerés de lieu, & je vous avoue que je m'y prépare comme. *Le reste manque.*

L E T T R E X I I . *

Paris, le 2 mai.

1674.

JE mourois d'envie de vous écrire : je remettois de jour en jour par la quan-

* *L'adresse : P. M. d'Aubigné, gouverneur de Besfort.*

tité de bagatelles qui m'occupent. Je ne doutois pas que des Rolines ne prit soin de vous mander de mes nouvelles : je me porte très bien , & je me trouve toujours de la santé, dès que mon corps & mon esprit sont en quelque repos : & si M. le duc du Maine marchoit , je serois fort contente de la mere & du Roi. Voilà tout ce que je puis vous dire. Pourquoi ne m'instruisez vous pas de la manière dont vous vous trouvez à Betfort ? Je suis bien aise que vous aïés reçu des marques de considération de la part de M. de Turenne. Il en va recevoir des remercimens qui l'obligeront à continuer. Je ne vois pas souvent les gens dont vous me parlés , hormis M. de Montchevreuil ; je m'enferme plus que jamais , & je mene une vie très douce. Je songe fort à votre établissement. Il y a deux ou trois affaires sur le tapis : elles ne sont pas assez avancées pour vous en parler. Adieu , mon cher frere : j'ai aussi plusieurs terres auxquelles je pense : quand il y aura quelque chose de décidé , vous le saurés : j'ai parlé à M. & à Me. Colbert en faveur de Mr. Arnaud.

L E T T R E X I I I . *

1674.

à Versailles, le 15 juillet.

IL y a long tems que je veux vous écrire : & je n'ai pas pû y parvenir ; la vie que l'on mene ici est fort dissipée comme vous savés ; & les jours y passent fort vite ; tous mes petits princes y sont établis , & je crois , pour toujours cela , comme toute autre chose , a son bon & mauvais côté ; je suis assez contente. Je me porte bien. Je songe très serieusement à vous marier ; je travaille à une affaire qui seroit bonne. N'en parlez point. Comptez que tout revient , & qu'on ne peut trop veiller sur ses paroles , quand on a les moindres relations dans ce péïs-ci. Je ne puis trouver de terre comme je la voudrois ; je ne me rebute point que je n'en aïe une. Adieu , mon cher frere : soïez bien persuadé que je n'oublierai rien pour vous mettre en état de vous passer de moi & de tout le monde ; je ferai peindre votre carrosse , & j'ai donné ordre pour des armes. Notre petit duc vient de me dire de son chef qu'il vous baise les mains ; & qu'il voudroit bien que vous fussiés ici. Je ne sai ce qu'il vous revient

* Même adresse.

de ce que j'ai fait pour M. Arnaud. Mais si j'aimois l'argent ; j'aurois pu vendre bien cher ma protection : & j'ai été surprise & indignée de tout ce que l'on m'a offert à dessus : je ne lui en demande que quelques petits emplois. Marquez lui que s'il veut m'obliger, il secoure des misérables. C'est tout ce que je veux de sa reconnoissance. Mais je ne vous défends point d'en profiter, autant que l'honneur & la conscience le peuvent permettre : car il faut que tout cède à notre devoir. Adieu , mon cher frere : je vous aime bien tendrement.

L E T T R E X I V .

*Paris , le 7. septembre.*1674.

JE suis venue à Paris pour me guérir de la fièvre tierce dont j'ai eu cinq accès : j'en suis quitte , & je pars pour Versailles. Je n'ai pas voulu vous l'écrire , pour ménager votre sensibilité : voilà une confiance à laquelle je ne suis pas fort sujette. je crois la devoir à votre amitié. Je vous prie d'épargner quelque somme considérable pour les frais de vos nêces. Je traite pour vous un mariage qui va assez bien. Mais vous ne prendrés pas un sou du bien de votre future épouse. Car il faut

songer à vous établir, & non à la ruiner. Le petit duc est malade depuis six semaines. Mais il est mieux à présent. Les autres sont en bonne santé : & la princesse est belle comme un ange. Tous nos amis me voient ici avec beaucoup de soin : j'y suis seule & par conséquent très libre : j'ai recommandé les intérêts de M. Arnaud à M. Fremont : enfin je fais tout ce qu'il desirait de moi : profitez en, puisque je n'en profite pas. Adieu, mon cher Mata est mort sans confession : Villandry a été trouvé mort dans son cabinet un moment après y être monté. Voilà ce qui arrive aux libertins : songez à dieu, tandis que vous le pouvez & ne remettez pas votre conversion à la mort. Car que pouvons-nous faire alors ? pardonnez ce petit sermon à la solidité de mon amitié.

L E T T R E X V. *

A Versailles le 16 octobre.

1674.

ON m'a écrit de Paris aujourd'hui, que votre mariage va assez bien : il ne faut pourtant s'assurer de rien qu'il ne soit fait. Mais à tout hazard, amassez de l'argent pour les frais des nœces : je compte sur cet

* Pr. M. d'Aubigné, à Beaufort.

cette occasion sur Mr. Arnaud : il seroit pourtant honteux que son affaire meublât votre maison. La demoiselle est jolie , à ce qu'on dit : je me porte à merveilles : le duc du Maine a la fièvre quarte , la princesse la tierce. J'y fais de mon mieux , & je me console des événemens. Je suis en marché d'une terre dont j'offre deux cens quarante mille livres : n'en dites encore rien. Rien ne porte plus malheur que l'indiscrétion. Et les vanteries les plus petites sont de grands ridicules. Adieu , mon cher frere : je crois que nous passerons une assez jolie vieillesse , s'il peut y en avoir de jolie.

LETTRE XVI.

à St. Germain , 10 novembre.

1674.

JE ne sai si des Rollines , qui est très bien informé de tout ce que je fais , vous aura mandé que j'achete une terre. Mais il ne fait peut-être pas encore , que c'est Maintenon , & que le marché en est fait à deux cens cinquante mille francs. Elle est à quatorze lieues de Paris , à dix de Versailles , à quatre de Chartres : elle est belle , noble , & vaut dix à onze mille livres de rente. Voilà une retraite qui sera

vosre pis aller. Vos affaires ne vont pas si bien que les miennes. Votre future épouse est très opiniâtre, & ne se rend ni à la persuasion de nos amis, ni à l'autorité de ses parens : je ne me suis point encore rebutée, & peut-être en viendrons-nous à bout. M. de Louvois est toujours malade. Mais le Roi a entendu parler de ce que vous demandés pour votre compagnie de cavalerie : je crois qu'il en disposera, & qu'on ne vous refusera point ce qu'on pourra vous accorder. Adieu : j'ai bien envie de savoir votre guerre finie pour tenter de demander un congé pour vous. J'espère que l'hiver ne se passera pas sans vous voir. Je me porte fort bien. Mes princes sont toujours malades. Le petit duc parle souvent de vous.

L E T T R E X V I I . *

le jeudi matin.

Votre lettre a bien plus de l'air d'un homme qui rend compte d'une galanterie que d'un mariage. Voiez ce qui en arrivera : instruisez m'en afin que je prenne mes mesures là dessus. Je meurs d'envie

* Ce billet sans date dans l'original est vraisemblablement de l'année 1675.

de me retirer à Maintenon. Mais je ne veux pourtant pas m'éloigner tant que j'espérerai quelque chose : pressez votre maîtresse le plus que vous pourrés , puisque le tems vous presse. Ne vous inquiétez point de l'idée qu'on a ici de votre long séjour à Paris. Vous ne sauriés faire à Versailles ce que vous faites à Paris. On fait que vous y êtes , & ce qui vous y retient.

LETTRE XVIII.

Le 6 fevrier.

1675.

JE reçois votre dernière lettre qui m'afflige , en me montrant , que vous ne vous portés pas bien ; conservez vous autant que vous le pourrés dans le vilain séjour que vous me dépeignés. Et attendez tranquillement une heureuse vieillesse. Je fais tout mon possible pour vous marier. Et peut être y réussirai-je. Bon prétexte pour un congé : je songe toujours à vous. Vos intérêts me sont plus chers que les miens. J'ai été à Maintenon dont je suis très contente. C'est un gros château au bout d'un grand bourg. Une situation , selon mon gout , & à peu près comme Murcai : des prairies tout autour : la rivière qui passe par les fossés ; dix mille livres de

E 2



rente actuellement , & douze dans deux ans. J'y ai mené notre fidèle ami M. de Montchevreuil. Nos princes sont en bonne santé ; je crois que j'irai cet été mener l'aîné à Barege. La princesse n'a eu que vingt grains de petite verole. Mme. de Bourg veut vous épouser. Mandez moi à tout hazard si vous pourriés vous accommoder de sa personne. Je m'informerais du reste. Adieu , mon cher frere nous , ferons grande chère à Maintenon , si Dieu vous conserve ; songez à votre salut ; il est de bien mauvais sens de ne se pas mettre dans l'état ou l'on voudra être à l'heure de la mort. Vivez sobrement , & prenez le matin du lait de vache bouilli un moment , & écrémé.

L E T T R E X I X.

1675.

Le 15 avril.

ME. de Montespan , qui n'est pas de mauvais sens , & à qui j'ai lu votre lettre , prétend que vous devés passer outre , & que ce mariage vous sera très utile ; j'en entretiendrai encore aujourd'hui M. Barillon. Consultez vous vous-même & tachez de lui ôter de l'esprit que je dois lui assurer un douaire pendant ma vie. Après ma mort , oui. Mais ne m'en faites pas de remerciement. L'effort n'est pa

bien grand. J'aimerois mieux donner une somme à votre premier enfant. Mais si votre future s'opiniâtre au douaire, il en faudra passer par là. Pressez votre affaire à tout hazard. Vous en serés toujours le maître. Si elle doit se faire, ce ne sauroit être trop tôt.

L E T T R E X X.

Ce lundi.

JE vais demain à Paris, j'y arriverai à dix heures, je vous prie d'envoier votre carrosse à la porte St. Honoré; si vous voulés me donner à dîner, vous me ferés plaisir. Nous verrons la veuve, si vous le jugés à propos. Il faudroit aussi voir M. Barillon; enfin je serai à vous & à vous seul, six heures de suite, que vous me veuilliés, ou que vous ne me veuilliés pas.

L E T T R E X X I.

JE suis arrivée en même tems que vous. Mais, quelqu'envie que j'aie de vous voir, il faut remettre à demain. Vous ne trouverez personne chez moi. Vous irés ensuite songer à votre bonne mine. Il faut vous montrer au plutot à cette femme. Elle meurt d'impatience. Il faut profiter de ces momens de ferveur. Je ne fais encore rien.

E 3

d'elle. J'en attends des nouvelles. Je ne pars point d'ici , que l'affaire ne soit faite ou rompue. Une décision est de conséquence pour vous & pour moi. Bon soir. Faites vous beau. Il faut donner de l'amour à cette vieille qui me paroît assez facile à en prendre.

L E T T R E XXII.

à St. Germain , le dimanche gras.

Comme je ne fais si je vous verrai bientôt après que vous serés arrivé , je vous écris avant que vous puissiez l'être , afin de vous apprendre l'état de vos affaires. Votre mariage est conclu avec Mlle. Cavellier ; & M. de Louvois en doit voir les articles au premier jour. Elle a , je crois , cent mille écus. Avec cela , il est superflu d'être jolie ; & elle l'est. Je ne vous dirai rien de l'obligation que nous avons à M. de Louvois. Si j'entrois en matière , je ne pourrois vous parler que de lui ; & il s'agit de vous. Portez vous bien. Aïez de l'argent ; & plaisez à la demoiselle. J'espère que l'air de Paris aura fait le premier , & que notre protégé * fera le second , soit pour un prompt paiement , si vous avés

* M. Arnaud.

quelque convention avec lui , soit pour un prêt , si vous n'en avés pas. Quant au troisieme , brodez vous bien ; moins de cheveux à vos perruques ; de la gaïté ; & tout ira bien. Je vous avoue que je suis ravie si cette affaire-là se conclut à votre satisfaction , & que mon mariage ne me fera pas plus de plaisir que le vôtre. Ne faites rien en ceci que par mes conseils. Ce seront ceux de M. de Louvois. Voïez le , & témoignez lui que vous n'êtes pas ingrat.

L E T T R E XXIII. *

à St. Germain , ce 16 juin.

Vous m'avés écrit en partant. Je ne me souviens plus si je vous ai fait réponse. Je n'ai pas entendu parler de vous depuis que vous êtes à Betfort. Ne vous réglez pas sur moi. Je ne suis pas maitresse de mon tems. Vous avés vu quelques échantillons de ma servitude ; & vous n'avés rien vu. Il y a deux mois que je demande d'aller à Maintenon pour un jour , & je ne l'ai pu obtenir. J'en suis dans une colère épouvantable. J'y fais travailler , sans qu'il me soit permis d'y donner aucun ordre. C'est une passion que j'ai pour ce lieu-là , & une passion nouvelle ;

* *L'adresse à M. d'Aubigné , gouverneur de Betfort.*

jugez de ce que je souffre de la voir contredite. M. Boiteau m'a écrit ; & m'a envoié une lettre qu'il a reçue de vous , où vous lui depeignés fort bien le tort que vous a fait l'empressement de nos amis. Il me mande que Mme. Boudon a voulu le voir , & croit , que cette affaire dépendra de vous. Je lui ai écrit que cette femme-là me plaisoit fort , pourvu qu'elle vous assurât du bien , que je croïois que vous en aimeriez mieux une plus jeune dans la fantaisie d'avoir des enfans , mais que l'on ne pouvoit pas trouver tout ensemble , que je le priois d'y penser & de travailler sourdement à votre mariage , soit pour celle-là , soit pour une autre , que je lui en aurai une extrême obligation , & que je suis hors d'état de ménager ces occasions là , étant aussi séquestrée du monde que je le suis. Voilà le sens de ma lettre ; l'âge de Mme. Boudon me fait peine à cause des enfans. Mais son habileté à conduire votre maison , & cette terre à quatre lieues de Paris me font envie. J'ai été bien fâchée de la mort du maréchal de Rochefort. Madame sa femme ne se console point. Mme. de Montespan est présentement à Fontevraut , & en reviendra à la fin de ce mois. Son absence me donne un peu de repos ; & je m'en porte mieux. Les princes & les prin-

cesses sont en parfaite santé. Je n'écris pas un mot à M. de Louvois sans parler de vous ; je ne fais ce que mes lettres opéreront. Adieu , mon cher frere , jouissez du repos en attendant mieux ; & pour vous consoler dans votre ennui , songez que je ne me couche ni ne me leve selon ma volonté , & que je n'aspire qu'à être seule , & à n'avoir rien à faire ; songez à Dieu , qui est encore une meilleure consolation.

LETTRE XXIV.

à Basas , 28 juin.

JE crois que le fidèle des Rollines vous aura déjà mandé de mes nouvelles , & que pour vous en faire savoir , il s'en sera informé à tous ceux qui lui en peuvent apprendre. Mais après avoir écrit non au plus chéri , mais aux plus pressés , je veux vous en dire moi-même ; je ne crois pas que nous puissions recevoir de nouvelles bien fraîches ; & c'est en cette occasion qu'il faut dire , il vaut mieux tard que jamais. Venons à notre voïage. Il se passe très heureusement ; & excepté trois accès de fièvre tierce que notre prince a eus , je n'ai pas senti un mouvement de chagrin. Je me repose plus qu'en lieu du monde. Nous ayons un très beau tems , toutes nos

E s

commodités. Et s'il ne nous arrive rien de nouveaux, ce voïage-ci ne me paroîtra pas si fatigant, que d'aller de Paris à Versailles. On nous reçoit par tout comme le Roi. Mais il faut avouer que la Guienne se distingue, & que l'on ne peut rien ajouter aux démonstrations de joie qu'elle nous donne. Mme. la maréchale d'Albret me parut fort aise de nous voir; on nous avoit pensé étouffer à Poitiers à force de caresses; M. le duc de St. Simon nous traita magnifiquement à Blaye. Et les jurats de Bourdeaux nous y vinrent amener un bateau magnifique. Il en pérît un de notre train dans le moment que nous nous embarquâmes. Et l'aumônier trouva une grande imprudence de ne pas profiter de cet exemple. Nous vogâmes très heureusement avec quarante rameurs, & à la vue de la ville, il se détacha des vaisseaux pour nous venir saluer, les uns pleins de violons, & les autres de trompettes; mais quand nous fûmes plus près, rien effectivement ne peut être plus beau que tout le canon du Château-Trompette, celui des vaisseaux qui étoient au port, mêlé avec les timbales, & les violons qui nous suivoient, & les cris de *vive le Roi* d'une infinité de peuple qui étoit sur le bord de l'eau. Mr. le maréchal d'Albret, qui étoit

venu au devant de nous jusques à Pons , conduisoit notre prince qui fut reçu par M. de Montégu , & par tous les jurats qui le haranguerent. Nous montâmes ensuite en carrosse avec une centaine d'autres qui nous suivoient : nous fumes plus d'une heure à aller du port à la maison. *Le reste manque.*

L E T T R E XXV.

A Barege , le 8 juillet.

JE vous ai écrit une grande lettre sur la route de Bourdeaux ici. Et je ne doute point que vous ne l'aïés reçue. Car je l'ai adressée à M. Viette que je tiens infailible , comme le Pape. Nous sommes ici depuis le 30 juin ; & nous n'y fessons pas grand chose ; le petit duc a la fièvre quarte , peu considérable à la vérité ; mais c'est toujours un trouble dans ses bains qui nous embarrasse. Nous n'en voïons encore aucun fruit ; il faut prendre patience , vous , sur votre roche , & moi dans les pirenées. Nous nous rejoindrons encore , s'il plaît à Dieu. Songez à lui afin d'être toujours prêt à mourir ; & du reste tenons nous gais. Je n'écris point à M. de Louvois sans le faire souvenir de vous ; & il me répond qu'il

fera ce que je demande. Il faut vous marier cet hiver ; notre pis aller est Maintenant où nous ne mourrons pas de faim. Vous voïés que je prends courage dans un lieu plus affreux que je ne puis vous le dire. Pour comble de misère , nous y gelons ; la compagnie y est mauvaise ; on nous respecte , & on nous ennuie ; & avec tout cela , je m'y porte fort bien , parce que j'y ai moins de peine , & moins de chagrin qu'ailleurs ; vous ne sauriés faire trop de liaisons avec Vauban. L'estime de cet homme-là est plus glorieuse que celle de tous les courtisans. Toutes nos femmes sont toujours malades. Ce sont des badaudes de Paris qui ont trouvé le monde bien grand , dès qu'elles ont été à Etampes. Adieu , mon cher frere. Vous savés si je vous aime.

L E T T R E XXVI. *

*A Brion entre la Ville-Dieu-Donné & St. Leger de Meffe ,
ce 16. octobre.*

JE crois que la datte de ma lettre vous sera connue. On y parle fort poitevin. Et ce seul merite-là me fait trouver tout ce que je vois de fort bonne compagnie :

* *L'adresse : à M. d'Aubigné , gouverneur de Betfort ,
à Betfort.*

la joie où je suis depuis quelque tems y peut contribuer. M. le duc du Maine marche : & quoique ce ne soit pas bien vigoureuſement , il y a lieu d'eſpérer qu'il marchera comme nous. Vous ne ſçavés pas toute la tendreſſe que j'ai pour lui. Mais vous en connoiſſés aſſez pour ne pas douter que cet heureux ſuccés de mon voïage ne me faſſe un grand plaisir. Les nouvelles de la cour me font eſpérer que j'y paſſerai mon tems agréablement ; & qu'on trouvera bon que je m'y conſerve plus que je n'ai fait par le paſſé. J'y ſuis fort reſolue. Je me ſervirai de tout mon crédit pour vous tirer d'où vous êtes. Je me prépare auſſi à m'occuper de Maintenon , qui eſt , je crois , à moi préſentement , ſans qu'on puiſſe me l'ôter : le décret doit être fait ce mois-ci. Adieu , mon cher frere. Il ne me reſte plus qu'a vous marier : il faut y travailler cet hiver : je vous aime avec une extrême tendreſſe. Rejouiſſez vous : penſez à votre ſalut. Il n'eſt rien de plus doux que le plaisir & la pieté. Madame de Montespan m'écrit des lettres fort cordiales.

LETTRE XXVII.

A Richelieu , ce 28 octobre

IL y a bien long tems que je ne vous ai écrit. A Paris, je serai plus exacte. J'ai reçu la lettre que vous avés adressée pour moi à M. le maréchal d'Albret, par laquelle vous me faites une proposition qui me paroît très raisonnable, & qu'il a jugée telle : il me mande qu'il y faudra travailler dès que je serai de retour. Je vous promets tout mon crédit. Nous partons d'ici le lendemain de la St. Martin : & nous arriverons la 18 ou le 20 de novembre. Vous aurés de mes nouvelles: j'en ai beaucoup à vous dire de Poitou où j'ai été quinze jours : j'ai logé aux Ursulines de Niort. Mais je n'ai pu me dispenser de coucher souvent chez M. de Villette dont je suis fort contente : sa femme est la plus raisonnable de mes parentes. Il n'y a sorte de considération ni d'amitié que je n'aie reçu d'eux : j'ai fait beaucoup de jaloux : & Monsieur, & Madame de Fontmort en sont très mécontents. J'ai été trois jours à Murçay : j'ai été dîner à Surineau, où l'on m'a régalée & où je n'aurois pas été si M. de Sensac n'eut été absent. M. de Launé a

très bien vécu avec moi. Milles. de Sensac ne m'ont pas quittée. Mais par une conformité de gout j'ai pris en amitié votre favorite Artemise. Elle est très changée , & si malade de sa grosseur qu'à peine peut-elle se soutenir. Cependant au travers de cette langueur & d'une très grande tristesse , on démêle une grande beauté & un caractère charmant. Elle m'a plu , & par sa personne & par un procédé plein de douceur & de franchise , dont je m'accommodois admirablement. Elle passoit les journées avec moi ; malheureusement ce n'étoit pas tête à tête. J'ai été accablée de visites à n'avoir pas un moment à moi. A Niort on m'a comblée d'honneurs. M. l'intendant me régala en passant par Poitiers Me. & Mlle. de la Laigne me sont venues voir. J'ai apporté l'histoire de mon grand-pere , c'est-à-dire sa vie , & plusieurs papiers qui prouveront notre noblesse , si jamais on nous la dispute. Parmi ces papiers , quelques uns m'ont fait voir nos prétentions sur Surineaux. Je pourrai bien faire quelques pas contre les usurpateurs ; mais je vous assure , que si je prends ce parti-là , je commencerai par des propositions très douces & très raisonnables , non à cause du pere , mais à cause des filles que je ne voudrois point ruiner ; je vous

avertirai de tout. Conduisez vous par tout comme si vous deviez y passer votre vie.

L E T T R E XXVIII.

à Versailles, ce 9 aoust.

L'Etat de votre santé m'afflige. Des Rollines vous enverra l'avis des médecins; en essayant leurs remèdes, soyez sage & sobre; c'est le meilleur; point d'excès, nul chagrin. Il y a du bon & du mauvais par tout; je sollicite toujours M. de Louvois, souvent nous nous trouvons mal des changemens. Ce n'est pas que je ne sache très bien que vous êtes fort tristement établi. Adieu, je m'en vais me baigner à Maintenon. Plût à Dieu que vous y fussiez! Nous y serons quelque jours; songez à Dieu; c'est tout ce qu'il y a de nécessaire.

L E T T R E XXIX.

à Versailles, le 10 aoust.

VOtre favori des Rollines m'apporte une lettre de vous qui me donne de la joie, parce qu'il me paroît que vous en avés un peu; au moins vôtre stile est assez gai.

Je me porte mieux que ma place ne me le permet ; car je veille beaucoup. Les fatigues semblent me donner des forces. Le pauvre petit duc aura de la peine à vivre ; il est abandonné aux médecins ; pour moi, je le remets tous les jours entre les mains de Dieu. Comptez que tout ceci est sujet à de grands changemens , & que la disgrâce & la faveur se tiennent par la main. Je fais mon possible pour vous marier ; mais nous traitons avec des gens qui sont fort loin : ainsi notre négociation va lentement.

L E T T R E X X X .

à Versailles , ce 7 septembre.

JE ne devrois point vous écrire en l'humeur où je suis. Vous avés assez de chagrins ; & vous prenés assez de part aux miens , pour que je ne desiré pas de vous les montrer. Cependant à qui me plaindrois-je plus à propos qu'à vous dans la perte commune que nous venons de faire ? M. le maréchal d'Albret est mort & m'a écrit , une heure avant d'expirer , d'un stile , qui marque l'estime & l'amitié qu'il avoit pour moi. C'est une perte irréparable , & qui me donne une tristesse mortelle ; il est mort comme un saint. Mais que savons

nous , s'il a eu assez de tems pour réparer tout le mal qu'il avoit fait ? J'écarte cette idée : je n'aime point à douter du salut de mes amis. Songeons à nous mon cher frere : nous avançons en âge : nous devenons mal sains : applannissons nous par une bonne vie le passage de la mort : ce moment est terrible pour ceux qui ont mal vécu : l'état de votre santé me fait trembler : & la paresse que je me trouve pour le service de Dieu me fait craindre que vous ne me ressembliés en cela , comme en autre chose. Je presse M. de Louvois. On me promet toujours. Nous ne ferons que trop bien ici-bas : il faut penser à l'avenir. J'ai été trois semaines à Maintenon. Vous ne le reconnoîtrés pas. J'y avois M. Barillon , Mlle. de Mongeron , M. de Montchevreuil , & Mlle. de la Harteloire. Mme. de Guise m'y vint voir : le Roi m'y envoya M. le Nautre. Mme. de Montespan m'y fesoit tous les jours quelques présens. Je m'y suis baignée. Je m'en trouve très bien. Ecrivez moi quelquefois. Et prenez patience. Vous mourés de langueur pour venir dans le monde : & moi je n'aspire qu'à en sortir. Voilà comme Dieu a semé des peines dans tous les états ! Il faut les lui offrir , & le prier de nous conduire. Il fait mieux que nous ce qui nous est bon.

Adieu , mon cher frere. J'espère que vous passerez l'hiver avec nous , & qu'un peu de plaisir vous remettra mieux que les remèdes que l'on vous ordonne.

L E T T R E X X X I .

à Versailles , 8 novembre.

ON ne m'a pas conseillé de demander votre congé , que l'armée des ennemis ne fut séparée. On m'assure que ce retardement n'ira qu'à sept ou huit jours : je prierai seulement M. de Louvois de ne pas accorder le congé à M. de la Pottrie , au cas qu'il le demandât. J'arrivai il y a deux jours de Maintenon , où j'ai été trois semaines toujours au lit. Je suis dans une langueur éternelle. J'ai des maux dont je ne guérirai point. Il faut prendre patience , mon cher frere. Tout est mêlé ici bas pour nous porter à desirer ce qui seul sera bon : pensez y : vous en serez plus consolé. Dites ou faites savoir à M. de Caumont qu'il n'a qu'à demander son congé à M. de Monclars. J'ai entretenu M. de St. Pouanges sur ses intérêts : il m'a dit que l'on ne songeoit pas présentement à faire des régi-mens. Bon soir , mon cher frere. Je suis plus touchée de vos chagrins que des miens.

quoique j'en aïe peut-être ici autant que vous en avés à Betfort.

L E T T R E X X X I I .

ON n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, & ma réponse à vos lamentations. Songez , mon cher frere , au voïage d'Amérique , aux malheurs de votre pere , aux malheurs de notre enfance , à ceux de notre jeunesse : & vous benirés la providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un & l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étoient si peu de chose , que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus ; & nos souhaits ne seroient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantés si fort. Soïons contens. Si les biens nous viennent , recevons les de la main de Dieu : mais n'aïons pas de vues trop vastes. Nous avons le nécessaire & le commode ; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces desirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont péiées ; vous pouvés vivre délicieusement sans en faire de nouvelles. Que de-

irez-vous de plus ? Faut il que de projets de richesse & d'ambition vous content la perte de votre repos & de votre santé ? Lisez la vie de saint Louis ; vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au dessous des desirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète ; vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé , que vous devriez conserver , quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur ; si vous pouvés la rendre moins bilieuse & moins sombre , ce fera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules ; il y faut de l'exercice , de la dissipation , une vie unie & réglée. Vous ne penserez pas bien , tant que vous vous porterez mal ; dès que le corps est dans l'abattement , l'ame est sans vigueur. Adieu. Ecrivez moi plus souvent , & sur un ton moins lugubre.

LETTRE XXXIII.

à St. Germain , 12 decembre.

QUand je demandai votre congé à M. de Louvois , il me dît qu'il n'y avoit aucun commandant où vous étiez , & qu'auf-

si-tôt que le lieutenant de Roi seroit de retour, vous n'aviés qu'à l'écrire. J'ai passé huit jours à Maintenon avec bien du plaisir; on y a fait des réparations qui l'ont fort embelli, mais qui me content beaucoup; j'y avois mené M. & Me. de Montchevreuil avec le bon homme Viette; j'y retournerai au mois de mars; & peut-être ferez-vous de ce voïage-là. Je fais mes efforts pour vous tirer du lieu où vous êtes. M. de Louvois me le promit encore hier au soir. Mme. de Montespan en parla aussi au Roi; je leur dis ce que vous me mandés, que vous ne prétendés point au grand, que vous desirés seulement une condition fûre dans un lieu moins desagréable. M. de Louvois me dit qu'il n'y auroit rien à faire pour ces maladreries que dans deux ans. Il faut prendre patience, mon cher frere, & penser que, tandis que vous vous plaignés, il y a des gens au monde qui n'ont pas un moment de repos, qui sont dans une servitude sans relâche, & font toute leur vie la volonté des autres. Que cette peinture ne vous afflige point!

L E T T R E X X X I V .

DE M. D'AUBIGNÉ.

A M^E. DE MAINTENON.

IL m'est impossible , ma très chere sœur , de cesser de vous aimer , comme il vous l'est de cesser de me gronder. Je ne répondrai point à vos reproches , en faisant valoir ce triste droit d'aînesse que je ne dois qu'au hazard ; mais je me conformerai à vos conseils qui sont le fruit d'une sagesse que vous devés à vos réflexions. Je ne verrai plus le comte de ** , parce que quoique je puisse le voir sans danger pour moi , je ne puis le voir sans inquiétude de votre part. Je serois fâché d'affliger votre ame. C'est par les mêmes considérations que je vous promets de vous sacrifier cette passion , que j'aime si fort & que vous haïssés tant , quoiqu'elle ne m'ait pas jusqu'ici dérangé autant qu'on vous l'a dit. Priez M^{me}. de Montespan & M. de Louvois de ne pas me laisser languir plus long tems. Le chagrin de voir monter de gens aux premiers emplois tandis que je reste dans les subalternes ajoute beaucoup à ma mélancolie naturelle. Je serois guéri de mes vapeurs , si mon esprit l'étoit de

ces inquiétudes. De pensée en pensée , de projet en projet ; je m'enfonce dans des rêveries qui me consomment ; c'est un poison lent. Je monte tous les jours à cheval , & je m'en porte mieux. Le petit de Circe est fort gentil ; sa mere me le recommande non comme à un parent , mais comme à un favori ; vous voyés bien qu'elle se meprend : je vous l'enverrai. La beauté flétrit vous fait mille complimens , & dit que vous rajeunissés ; il n'y a donc rien qui éloigne plus de la vieillesse que la faveur. Aimez moi , ma très chere sœur , je ne croirai plus être aimé de vous , quand vous ne me dirés plus mes vérités. Je demande tous les jours à Dieu , qu'il me fasse être à lui autant que je suis à vous. J'ai vu M. Brisacier. Ce n'est pas un homme ; c'est un ange. Rien ne m'a plus inspiré le desir d'être bon chrétien que de voir la vertu pratiquée par celui qui la prêche.

L E T T R E

L E T T R E X X X V .

DE ME. MAINTENON.

A M. D'AUBIGNÉ.

Le 17. mars.

JE reçus hier au soir deux lettres de vous , qui me donnent tant d'impatience d'y répondre , que je ne puis remettre à demain , quoique j'aie la migraine. Je me fers donc d'un secrétaire en qui je me fie , pour vous dire , que je voudrois avoir tous les défauts que je vous ai reprochés , & être capable d'en recevoir la réprimande de la manière dont vous avés reçu la mienne. Croïez , mon cher frere , que , de l'humeur dont je suis , c'est la plus grande marque de tendresse que je vous aie jamais donnée. Ne vous affligez point , je vous en prie ; & jouïssiez du présent , sans vous inquiéter de l'avenir. Vous allés dans le plus beau lieu du monde , dans votre péis. Ne songez qu'à vous y réjouir , à vous faire aimer , à vous marier , afin de n'avoir plus d'opposition à votre salut. Je vous verrai au commencement de juin. J'ai reçu une lettre d'un gentilhomme d'auprès de Cognac. Si j'avois pû lire le nom , j'y ferois réponse ; je vous l'envoïe.

Tom. I.

F

L E T T R E X X X V I.

Ce 19 avril.

JE trouve toutes vos raisons fort solides : & le mariage que cette femme vous propose seroit plus avantageux pour elle que pour vous. Elle ne veut vous assurer aucun fonds : & je lui en assurerois ! Vous auriés autant de revenu qu'elle , si vous étiez sage. Quand , même elle seroit d'une condition égale à la vôtre , ce seroit encore vous qui perdriés à ce marché : si vous vendés votre liberté ; vendez la mieux , je vous prie. Consultez M. Barillon. Il est notre ami. Mais que mon consentement ne vous gêne point. J'arrivai hier , à dix heures du soir , si lassé que je ne pus vous écrire. Mme. de Montespan est charmée de Maintenon : il est vrai qu'à présent il y fait fort joli.

Vous me viendrés dire adieu , quand il vous plaira : j'espère que vous me trouverez un peu plus tranquille , & que l'agitation de Mme. de Montespan se calmera : si elle duroit , telle qu'elle est depuis quinze jours , je n'y résisterois pas.

L E T T R E X X X V I I .

A Maintenon , ce 8 may.

1677.

JE suis bien surprise de ce que vous ne m'écrivés pas votre arrivée à Cognac , & comment vous vous trouvés de ce nouvel établissement : je vous en avois prié. J'y prends assez d'intérêt pour que je mérite d'en être instruite. Mandez moi aussi , je vous prie , ce que c'est que l'aventure de Madame de.... Je l'apprens par tant d'endroits que je ne puis presque plus en douter : & j'en attends la confirmation pour vous. Si l'on dit vrai , je suis bien trompée à cette femme-là : sa vertu ou ce qui en avoit l'air m'avoit donné beaucoup d'amitié pour elle : & vous en pouvés juger par les soins que j'en prenois. Appaisez tout : c'est toujours le parti le plus honnête , & le plus sage. Je ne veux point la voir. Je ne l'affecterois pas si je passois par Niort , de peur de scandaliser les foibles. Il ne faut pas la faire trouver à Cognac : si vous voïés Mme. de Mioffens , faites lui , je vous prie , mes complimens , & à Mlle. Martel aussi : si vous les voïés , vous avés bonne compagnie. Voilà une lettre pour votre maire. J'ai toujours ici

Mme. de Montespan , & M. du Maine : je m'en vais au premier jour querir Mlle. de Tours : & toute cette bonne compagnie y fera jusqu'à ce que nous partions pour Barege. Ce sera au commencement de juin. J'ai envoyé une lettre de cachet à M. de Marillac * pour Mme. de Montgon. Que j'en sache le succès.

L E T T R E XXXVIII. **

St. Germain, ce 11 mai.

1677.

M Adame de St. Bazile me fait une proposition pour vous qui ne me déplairoit pas , si son exposé est vrai. Je préférerois une demoiselle , avec cent mille francs , d'un bon caractère , & jolie , à une laide bourgeoise avec cent mille écus. Voiez donc si le bien de cette fille est effectif , s'il n'y a point de tache à sa conduite , si vous l'aimés. Mr. de Monchevreuil , & M. Barillon sont de bons conseils. Ne faites rien sans eux. Nul démêlé avec les gens de Me. de Guise. Voiez avec douceur s'ils se sont emparés des droits de votre gouvernement nous ferons ce qu'il faudra , pour vous soutenir avec tout le

* Intendant de Poitou.

** Pr. Monsieur d'Aubigné.

respect qu'on doit à ce nom-là. Adieu. Je suis lasse à mourir. Rien n'est plus fatigant que les petites affaires. Vivez bien avec ceux qui vous aiment. Ne vous plaignez jamais de vos ennemis : n'en parlez pas même. Ne cherchez & ne fuïez personne. Soïez affable sans bassesse. Il est inutile de vous le recommander. Vous n'êtes déjà que trop glorieux. Vous ne me parlez point assez de votre établissement. Ecrivez moi les moindres détails. Des riens : mon amitié pour vous en fera des choses. Nous partirons pour Barege le 4. ou le 5. de Juin. Nous séjournerons à Fontevrault. Je vous verrai donc le 18. ou le 20. Vous êtes dans le plus beau lieu du monde, dans un bon poste, votre maître : *J'en connois de plus misérables !* Mes chagrins me sont moins sensibles que les vôtres. Ne vous croïez point mal à la cour. Nous nous y soutiendrons. Jouissez en philosophe de ce que vous avés. Comptez pour rien tout ce que vous n'avés pas. Le Roi arrive lundi à Versailles : & nous y serons dimanche. On se croïoit défait de nous. Vous me connoissés. On ne s'en défait pas aisément.

*Et Maintenon ne fera pas
Ce que le vieux duc n'a pu faire.*

Je ne crois pas que vous deviés songer

à nous recevoir. Nous avons nos lits : Avez-vous de la place pour les mettre ? Rien n'est si pitoïable que l'avanture de M. de Courpeteau.

L E T T R E X X X I X.

Ce vendredi.

QU'IL est desagréable de négotier pour des absents ! on ne fait point leurs vrais sentimens. On craint toujours d'aller trop loin , ou bien de s'arrêter mal à propos. Vous m'avés chargée d'examiner si cette fille avoit cent mille francs : je vous réponds qu'elle n'a que vingt-cinq mille écus. Vous l'acceptés malgré ce mécompte. Je vous en crois amoureux. Et aujourd'hui vous m'en écrivés en homme qui en est dégouté. J'ai songé à votre bonheur elle est demoiselle : elle est bien faite. Je doute que vous trouviés mieux. Un peu de légéreté , il est vrai. Mais elle n'a de bourgeois que sa vanité sur sa noblesse. J'ai donné jusqu'à dimanche , pour voir si elle reviendrait. J'ai protesté que ce jour là passé je ne la recevrais plus. Voiez si vous consentés à ce plan là : je mande à M. l'Abbé Testu de vous voir. Il se mêle de cette affaire : c'est la vôtre : venez ici

quand il vous plaira , & menez mon cousin : dites à M. de Lagny que si le mariage est rompu les rieurs ne seront pas pour lui. Adieu : voilà une lettre pour M. Barrillon , & une autre pour M. de Roquelaure.

L E T T R E X L .

à Fontevrault , ce 12 juin.

1677.

NOus partirons d'ici lundi , nous irons à Poitiers , & tout droit à Cognac. Je ne me souviens plus combien il y a de journées. Comment voulez-vous nous recevoir ? Ne vous embarrassez point. Nous avons trop de domestiques difficiles à contenter : il faut que nous logions à l'hôtellerie. Vous nous donnerés seulement à dîner. Instruisez moi bien de vos intentions : je vous écrirai de tous nos gîtes , afin que vous sachiez le jour & l'heure que nous arriverons. Vous viendrés au devant du prince , à une ou deux lieues de Cognac. Il a M. Fagon avec lui , M. le Ragois son précepteur , un aumônier , six valets de chambre , toutes sortes d'officiers : & moi , j'ai trois femmes. Je vous conte ce détail pour que vous preniés vos mesures : le prince & moi nous couchons dans la même chambre. J'ai une grande envie de vous voir.

1677.

L E T T R E X L I .

à Bagnères, ce 22 août.

LE prince est en bonne santé, & moi aussi. Il a fait plus de la moitié de ses remèdes, & j'en espère du succès. Il n'a pas moins d'envie que moi de repasser à Cognac : & je vois que je me brouillerois avec lui & toute sa maison, si je préférerois Pons : je crois que je ne puis prendre une meilleure route que d'aller coucher de Blaye à Jonzac, si Me. de Mioffens veut bien nous y venir recevoir. Je suis bien aise que vous soïés content de ce que le Roi a fait sur l'affaire que vous aviés avec Me. de Guise.

Je vous ai répondu sur Mlle. de Floigny. Aïez les parentes que je vous ai demandées, Me. de Mioffens, & rien de plus : nulle cérémonie. Feignez d'être surpris.

Pour avoir des audiences de M. Colbert, il faut s'adresser à sa femme. C'est elle qui les accorde. Mais, c'est bien lui qui les donne ! Je parlerai des affaires de St. Lazare, dès que je serai à la cour.

DU DUC DU MAINE A M L L E .

DE V I L L E T T E .

Je n'oublierai jamais, Mademoiselle, la marque d'amitié que vous m'ayés don-

née en partant de Cognac. Et je vous pardonne le mal que m'ont fait votre beauté & votre modestie. Je vous enverrai mon portrait , afin que vous aïés toujours votre amant devant les yeux.

L E T T R E XLII.

de Bagners, 4 septembre.

1677.

JE vous répons par un secrétaire comme vous m'avés écrit : & quoique je croïe être bien moins malade que vous , j'ai la tête si foible que M. Fagon me défend d'écrire. Qu'importe comment M. Colbert vous peïe , pourvu que vous soïés peïé ? On n'y regarde pas de si près avec un controlleur général des finances. Je serai fort aise de trouver à Cognac toutes les personnes que je vous ai nommées : & surtout n'oubliez pas Poignette. Vous êtes plus Gascon que toute la Gascogne que nous voïons ici : vous osés nous dire que vous ne nous attendiés pas ! Je ne vous prie point de n'en pas faire davantage : car je vous en défie. Il m'est impossible d'y être plus d'un jour. Le prince meurt d'envie de vous voir. Adieu , mon très cher frere. Je suis fort en peine de votre santé : il me semble que tous les maux ne font rien , quand on n'a pas la fièvre.

F 3

Nous ferons , je crois , chez vous le 25. de ce mois : vous serés averti des changemens qu'il peuvent arriver. Il faudra que le prince mange tout seul en gras à sa petite table. Que Me. de Mioffens ne nous abandonne pas à Jousac ! Je ne pourrois vous voir à Bourdeaux. J'y serois comblée d'honneurs : & vous y mourriés d'ennui.

L E T T R E X L I I I.

à Versailles, le 18.

POINT de santé , depuis que je suis arrivée à l'inique cour. Je n'ai pu voir Mademoiselle de Floigni ; on m'en dit beaucoup de bien. Je m'informe si les cent mille francs sont effectifs. J'ai mis Mr. de Mesmes dans l'affaire ; nous verrons leurs reponses ; j'ai bien envie de faire les nôces à Maintenon, je donnerai votre mémoire à M. de Louvois ; je parlerai à M. Colbert pour que vos appointemens vous soient peïés à Cognac.

Je vous prie de dire à Me. la comtesse de Mioffens que rien n'aproche de son honnêteté : elle m'écrît sur la mort de Me. la maréchale d'Albret ; & c'étoit moi qui lui devois une lettre. Elle pouvoit attendre mon compliment ; & elle le prévient.

Il est vrai que j'ai été fort surprise , & fort touchée de cette perte.

J'écris à M. de Mesmes ; jugez par là de l'intérêt que je prens à l'affaire de M. de la Laigne ; je me sens toute la tendresse possible pour mes parens ; & si vous vous mariés , je vais m'abandonner au plaisir de la famille j'ai déjà fait porter des berceaux à Maintenon à votre intention ; Adieu mon cher frere.

LETTRE XLIV.

à Versailles , le 26 septembre.

JE suis bien aise que M. de Mesmes serve M. de la Laigne. Je lui en ai écrit. Vous ne me paroissés avoir aucun naturel pour vos parens. Je vous avoue que j'ai beaucoup de tendresse pour eux. J'ai eu souvent à m'en plaindre : aujourd'hui j'ai à m'en louer. Ils ont leurs défauts : chacun a les siens : mais ils ont de l'esprit, & de la politesse. Vous auriés donc grand tort de rompre avec eux , sans compter qu'il ne faut jamais rompre avec personne. Il est des tems , ou il est nécessaire de vivre en famille : & alors toutes les complaisances passées se retrouvent. Pour moi je m'accommoderois de tous ceux

qui nous appartiennent de plus près : & je passe pour avoir le gout assez délicat. L'affaire des ports des lettres ne vaut pas la peine de faire crier tous les commis. Je presserai M. Colbert pour vos appointemens ; & je tacherai d'obtenir que vous soies péié à l'avenir dans la province. Voilà les bagatelles expédiées. Venons à l'essentiel. Vous m'avez surprise fort agréablement en me parlant modestement de Mlle. de Floigni ; je l'ai trouvée fort belle & fort aimable. Mais je ne sais pourquoi vous traités cette négociation comme une chose à faire , quand j'apprends que vous vous aimez tous deux , que vous êtes content des conditions , qu'il n'y a plus qu'à signer le conctrat & aller à l'église : vous lui parlés de vos amours, des enfans que vous aurés d'elle, vous lui faites voir le plan de vos nôces. Elle répond à tout , *que votre volonté soit faite !* Déterminez vous donc. La voulez-vous ? parlez. Qu'en certains momens vous êtes décidé ! qu'en d'autres vous êtes indécis ! Il est constant que son bien vaut cent mille livres : & plusieurs m'ont dit quarante mille écus : sa réputation est pure , son humeur : vous la connoissés : ordonnez donc ce que vous voulés. Je vous ai offert de faire la nôce à Maintenon. Je vous l'offre encore. Elle s'en va mardi

à Floigny avec M. Quelin : ils y feront quinze jours. Mon projet vous sauveroit de la dépense. La magnificence est la passion des dupes.

L'hiver prochain nous prendrions à Paris une maison ensemble. C'est à vous à conclure ; parce que ce n'est point moi qui me marie , ni qui vous marie. Je ne la connois point : vous la savés par cœur : décidez donc. Elle a les manières bourgeoises. Mais sa personne est très aimable. Si elle a de la vertu & de la bonté , je vous trouverai fort heureux. Nous la formerons. Ou elle se croit un mauvais parti , ou elle vous aime passionnement : car elle souhaite ardemment cette union. Il vous seroit très utile de la transplanter à Cognac , & pour la dépense , & pour lui ôter le gout & l'air de l'Isle. Elle reviendra grosse à Paris , & elle aura oublié la moitié de ses connoissances. Cela me paroît bon à tout. L'affaire est publique : écrivez lui vos desseins avec sincérité. Ne vous tenez pas à votre stile laconique. Il y a loin d'ici à Cognac : il vaut mieux écrire quelque chose de superflu , que de manquer au nécessaire. Elle m'a dit que vous aviés perdu au jeu , l'hiver passé , douze ou quatorze mille francs. Vous ne jouerez plus , si vous l'épousés. Vous êtes trop honnête homme pour vous

marier dans le deſſein d'envoier une femme & des enfans à l'hôpital ? Pour moi , je ne ſerai pas d'humeur à m'incommoder pour vous aider à vivre dans la diſſipation , quand je me ſouviendrai que tandis que je m'épargnois le néceſſaire pour meubler mon château , vous jouiés mille piſtoles , & que vous dépenſiés en un mois plus que je ne feſois en un an. Reglez vous : ſongez à paſſer votre vieilleſſe tranquillement. Je vous le dis ſans autre intérêt que le vôtre. Répondez moi bien poſitivement ſur ce mariage. L'équité naturelle veut que ſi vous ne lui aſſurés pas de douaire , vous la laiſſiés maitreſſe de ſon bien. Il eſt vraiſemblable que vous ſerés ſon maître. Ainſi vous lui aurés fait une honnêteté , qui ne vous coutera guère : & la juſtice & moi nous ſerons contentes. C'eſt mon avis : ſi vous ne le ſuivés pas , nous n'en ſerons pas plus mal enſemble : je ne prétends point vous tyrannifer. Adieu : après tous ces diſcours de mere , croïez que j'en ai toute la tendreſſe.

Je compte d'avoir à vos nôces M. & Mlle. Quelin , Mlle. de Mongayac , ſi vous le voulés , Me. de St. Bazile , Mlle. Gomeau , M. & Me. de Montchevreuil , & des Rolines. Voilà de quoi remplir Maintenon ; je ſerai trop heureuſe ſi votre mariage eſt heureux.

Car je deviens si mal saine que je ne puis plus espérer d'autre plaisir. J'ai eu bien de la joie de ce que M. le Tellier est chancelier. Un compliment à M. de Louvois. Si vous vous mariés, faites une action si importante par de bons motifs.

LETTRE XLV.

à Versailles, ce 19 septembre.

JE vous ai écrit une si longue lettre sur votre mariage, que je ne crois pas avoir à vous dire rien de nouveau. Mlle. de Floigni me témoigne de fort grands empressements ; vous m'en écrivez avec une froideur, & une indifférence qui me fait craindre que vous ne fassiez à cette fille l'affront de la refuser à la vue de tout le monde. Elle me plaît ; je l'aime. Elle m'a pressée de si bonne foi de voir M. Quelin ! Mme. de Montespan veut la voir. Concluez, ou rompez. On m'assure de tous les côtés que les cent mille francs sont réels. Mme. de Montespan dit que votre froideur est affectée ; que vous me craignez si fort que vous n'osés m'avouer les pas que vous avés déjà faits avec elle ; que vous serez ravi quand vous verrez l'affaire assurée. Par où m'attirois-je cette crainte ? je ne veux que votre bonheur. Je vous desti-

ne mon bien. Et je vous laisse le maître. On n'est point terrible avec ces procédés-là. Si j'avois dans ma manche une fille de cent mille écus que vous refusassiez dans l'espoir d'être heureux avec Mlle. de Floigni, je vous aprouverois : & comment ne vous laisserois-je pas libre , moi qui ne veux que votre bonheur , & votre salut que je crois plus facile à faire avec une femme aimable qu'avec une laide qui vous réduiroit à en chercher d'autres ? Quand cette amie voudroit vous prêter dix mille francs, il seroit de mauvais sens de les accepter.

Je suis ravie que M. de St. Eugene soit de vos amis ; je l'estime au dernier point : & j'aime Me. sa femme. M. de Roquelaure m'a mandé qu'il leur avoit rendu service à ma considération ; je lui ai écrit de continuer. J'ai tant de gens à pousser dans la marine que je n'ose parler pour leurs enfans à M. de Seignelai ; mais votre M. de Mesmes peut faire ce que vous desirés.

21 novembre.

M. Quelin est allé à la campagne. Mlle. de Floigni est demeurée. Voilà le mémoire de son bien ; elle prétend qu'il vaut davantage. C'est elle qui vaut beaucoup plus. Ne me demandez point mon conseil ; car je ne vous le donnerai pas. On vous aime ; on a un procédé franc ; on n'est point riche. Pesez & jugez.

23 novembre.

Mlle. de Floigni me mande que tout est rompu, sur ce que vous voulés qu'elle vous donne tout son bien. Quelle injustice ! prenez un autre prétexte. Vous en trouverez mille chez M. Quelin. Finissez honnêtement. Cette fille peut vous déplaire. Mais voudriez-vous lui nuire ? J'en serois au desespoir.

Vous m'écrivés d'une manière si pressante sur l'affaire de Mrs. de Cognac que je n'ai cessé d'importuner M. de Louvois. Il m'a promis d'ôter cette cavalerie. Mes complimens à votre maire. Assurez les tous que je serai toujours leur solliciteuse.

LETTRE XLVI.

Le 28 fevrier.

1678.

M On amitié pour vous me fait souhaiter, que vous ne vous soïés pas marié, simplement pour avoir une femme chez vous. Faites de la vôtre * un être raisonnable. Sa jeunesse me donne des espérances. Si vous ne détruisez pas de près

* Demoiselle Genevieve Pietre, fille de Siméon Pietre, conseiller du Roi en ses conseils, procureur de sa majesté & de la ville de Paris, & de dame Marguerite le Clerc de Château du Bois, mariée à Charles d'Aubigné, le 23 fevrier, 1678.

ce que je ferai de loin , nous la formerons. C'est une fille unique , fille gâtée. Il faut que le mariage la corrige. Elle a de la piété ; qu'elle en ait encore davantage. En cela , votre intérêt est conforme à celui de Dieu ; car , quoique laide , elle trouveroit encore des amans. Qu'elle ne sorte jamais seule. Mais qu'elle ne se donne point les airs de grande dame ; ce seroit un grand ridicule pour elle. Ne l'abaissez pas trop : c'en seroit un grand pour vous. Nulle familiarité avec les hommes. Je l'en ai fort priée. Elle est très dangereuse : & les provincieaux patinent volontiers ; ils se jettent grossièrement sur le lit d'une femme. Point de ces manières-là. Laissez là souvent auprès de Me. de Mioffens , qui nous aime assez pour la supporter. Elle parle mal. Inconvenient léger. Car le François s'apprend fort vite. Elle aime fort sa petite personne. Elle est d'un âge à se couvrir de vert & d'incarnat : négligée , elle seroit très mal. Trois heures au miroir tous les matins , c'est deux de trop. Je ne sai quelle idée on lui a donnée de nous. Elle envoie tous les jours me demander quelque chose : comme s'il étoit égal de lui donner un habit , ou de lui en donner une douzaine. Donnez lui une certaine somme par année pour ses habits : c'est prévenir les querelles qui brouillent toutes le fa

nilles. Je suis fâchée qu'elle ait deux demoiselles. Deux demoiselles pour servir cette petite femme ! Quand elles seroient sur le pié de servantes , ce qui n'arrive jamais , ce seroit un grand ridicule. Mais le mal est fait. N'en parlons plus. Madame d'Aubigné me paroît modeste : laissez lui cette pudeur qui va si bien , & que tant d'insensés maris ôtent les premiers à leur femme. Elle me parut embarrassée ici de voir prendre la chemise à M. le duc du Maine. J'en fus ravie. Qu'elle ne s'habille jamais devant les hommes. Ne le souffrez point. Qu'elle fasse tous les jours la priere en public. Comptez qu'on doit cet exemple à ses domestiques. Ici , où l'on fait le mal avec tant d'effronterie & le bien avec tant de négligence , on ne manque point à ce devoir. Mme. de la Laigne n'a pas à se plaindre d'un excès d'esprit : mais c'est une très bonne femme. Et Madame d'Aubigné n'aura pas à se plaindre de son cœur. Je ne comprends pas votre aversion pour nos parens. Ne souffrez pas , je vous prie , qu'elle voie souvent Mme. de Fontmort : la tête lui tourneroit : elle ne lui parleroit que de la cour , de ce que je suis , de ce que vous serés , & la trouveroit fort malheureuse de n'être pas dame du palais. Donnez la quelquefois aux St. Eugenes.

Ils la traiteront comme leur fille. Elle est glorieuse : on la respecte par rapport à nous si on lui persuade qu'on la respecte pour elle-même , vous en ferez la plus impertinente & la plus insupportable créature du monde. Surtout ne la voyez point trop accoutumez la à se passer des plaisirs , & vous ne voulez vous en lasser bientôt qu'elle apprenne à demeurer chez elle , lire de bons livres à travailler.

Vous trouverez peut-être bizarre qu'une femme qui n'a jamais été mariée vous donne tant de leçons sur le mariage. Mais j'ose vous dire que la grande confiance qu'on a toujours eue en moi m'en a plus appris que n'auroit fait ma propre expérience. J'ai toujours vu que les grandes aversions ne naissent que de bagatelles qui revenoient souvent. Il n'y a qu'à se livrer peu dans les commencemens à l'amitié , à s'observer , à se respecter mutuellement : & tout va bien dans la suite & de lui-même , & sans effort. Je voudrois vous voir heureux : & c'est pour y contribuer que je m'enfonce dans ces détails.

Reglez votre dépense. C'est notre vanité qui étend nos besoins. La nature nous en donne que d'aisés à satisfaire. Un bon lit , une bonne table abondante , un équipage , que voulez-vous de plus. L'état où nous avons été doit nous faire

outer celui où nous sommes. Comparez ce que vous êtes né avec ce que vous êtes devenu : & je vous défie de ne pas vous trouver heureux. Vous excités déjà assez les murmures de l'envie. Mettez la dans son tort en renonçant à ces dépenses qui vous ont fait si peu d'amis , à ces airs de seigneur qui vous ont attiré tant de ridicules. Qui s'est le plus moqué de vous ? ceux à qui vous avés donné les plus magnifiques repas. Votre famille sera étrangère. Mais elle me deviendra étrangère , quand je vous verrai prendre un ton qui vous ruinera. Je ne suis pas plus avare que vous. Mais j'aurois cinquante mille livres de rente , que je n'aurois pas le train de grande dame , ni un lit galonné d'or comme M^e. de la Fayette , ni un valet de chambre comme M^me. de Coulanges. Le plaisir qu'elles en ont, vaut-il les railleries qu'elles en essuient ? M. le Chancelier son oncle est plein de modération : & le Roi l'estime.

Souvenez vous encore de ne parler jamais ni en bien ni en mal de votre femme. C'est le plus sot des personnages. Ne l'entretenez point de vos bonnes fortunes ni de votre galanterie. C'est une oison : vous n'êtes point sur vos gardes : vous vous échapés. Elle vous croit , ou elle ne vous croit pas : si elle ne vous croit pas , elle vous méprise : si elle vous croit , elle répe-

te tout. Elle ne fut l'autre jour qu'un moment avec vous : & elle nous raporta votre singuliere façon de battre les Anglois. Vous ne craignés que moi en ces occasions. Vous me faites suer. Mais vous faites rire les autres. Quand vous ne songés qu'à m'éviter , toutes vos cachoteries ne font que vous jetter en des mains affurement plus dangereuses.

Votre femme avoit besoin d'un plus long séjour ici , pour se rendre propre aux honnêtes gens. Elle paroît douce : ses défauts sont ceux de son éducation. Il y a dans ma chambre vingt personnes , trois enfans , & dix chiens. J'ai du loisir , mais point de repos. Donnez une somme par an : c'est le seul moïen de l'empêcher de mettre vingt écus pour avoir des heures couvertes de vaisselle d'argent. Je vous conseilerois mille francs , si elle n'en avoit déjà dépensé quatre mille en quatre jours. Quand je lui parlai de robes de chambre unies pour cet été , elle me répondit : quoi sans or & sans argent ! Qui n'eut cru qu'elle en avoit toujours été couverte ? Hier , elle ne savoit ce que c'étoit. Profitez de l'éloignement où elle est de sa famille. Si vous m'informés de sa conduite , je lui ferai des présens ou des reprimandes. C'est un enfant : il faut la cor

ire en enfant : je suis en train d'éducation : je fais ce qu'il en coûte : ainsi ne vous rebutez pas.

Quel est l'état de l'affaire de M. Truc ? mon crédit ne suffit pas , il est de plus grands crédits , dont je dispose assez. A l'égard du marquisat ou comté , je fais par expérience qu'on en est fort libéral à la Cour. On le donne d'abord par civilité. Mais il y a toujours quelques rebelles. On les réduit bientôt , en empêtrant de ce nom ses amis & ses valets.

Vous accusez bien légèrement votre marchand de friponerie. Vous avez une erreur fort ruineuse : vous voulez toujours le plus cher. Vos points de France sont plus beaux que ceux du Roi. Jamais les hommes ne les portent fins à cause du quelque blanchissage. Ces fins-là sont pour les femmes qui mettent un mouchoir dix fois sans le faire blanchir. Je ne puis conseiller à Mme. de la Chaulonnière de vous donner sa fille. La jeunesse de Me. d'Aulagné ne la met pas à couvert de vos infidélités. Je crois notre cousine fort sage : mais je vous le crois très peu. Je suis bien compromise , ou votre femme seroit jalouse : elle auroit raison de l'être.

Je voudrois vous voir estimé. On vous a fait des injustices ! Cela n'est pas bien sûr.

Mais faites rougir vos ennemis , si vous en avés. Si mon amitié vous importune , dites le moi franchement. Je serai contente , pourvu que vous le soïés. Mais si vous vous ruïnés , comptez que vous en souffrirés seul , & que je ne sacrifierai point mes pauvres à votre luxe.

Adieu , mon cher frere : si cette immense instruction vous déplaît , vous me saurés gré du moins de l'intention. Vous n'aurez point d'esprit pour aujourd'hui. Je le garde tout pour l'ouvrage que je vous ai promis : & ce sera quelque chose de bon

L E T T R E X L V I I .

1678.

A St. Germain , 15 mars.

JE vous envoie le bel ouvrage dont vous ai parlé , & que je vous ai tant fait attendre. * Je vous prie de le lire de ne le pas critiquer. Il est plus aisé de bien discourir que de bien écrire. Nanquin m'a dit que vous étiez fort touché de la marque d'amitié que je vous ai donnée sur cet enfant. ** Si vous aviez plus confiance en moi , vous me trouveriez même en tout. Vous me craignés trop.

J'aurai

pi * Apparemment les œuvres d'un auteur de sept ans.

** C'étoit un fils naturel de M. d'Aubigné , nommé Lot.

J'aurois des complaisances. J'aurois empêché votre favori des Rolines de vous ruiner. Que votre femme ne vous résiste point. Vous ne pouvés la trop aimer. Mais dans les choses sérieuses, prenez l'autorité que doit vous donner le rôle de mari & la disproportion d'âge. Je lui écris un mot. Ne l'accoutumez point à voir nos lettres. Nous serons plus libres. Nous sommes les plus forts. Nous en viendrons à bout. Elle me haïra peut-être. Peu m'importe, pourvu qu'elle devienne raisonnable. Je suis ravie que ma lettre ne vous ait pas déplu. Le jugement vaut de l'expérience. Et j'ai vu de près tant de ménages que je crois pouvoir parler du vôtre. M. Scaron ne me donnoit que cinq cens francs. Laissez à Mme. de Mioffens votre femme. Quand vous voudrés revenir, écrivez le moi. Je vous chercherai une maison à Paris. Tous les quartiers me sont indifférens. Lequel aimez-vous le mieux ? Il ne faut point renoncer à Cognac. On vous l'ôteroit insensiblement. M. Colbert est dans une douleur qu'il faut laisser passer. Je lui parlerai. Votre stile est trop succinct. Ce n'est point par monosyllabes qu'on répond aux gens qu'on aime. Vous passés trop légèrement sur l'article de Mme. d'Aubigny.

ce 19.

Ma lettre a été interrompue. Vous sâvez que je ne suis pas maitresse de mon tems. Je parlerai à M. de Crussol de l'affaire du lieutenant général. Car je ne crois pas être fort bien avec M. de Montauzier. Nous aurons une très belle maison à Paris pour 500 écus. Que Mme. d'Aubigny m'écrive souvent. J'aurai la complaisance de lui faire réponse. Elle apprendra à bien écrire. Je m'entends un peu en éducation. Et il paroît par mes princes que je ne suis pas sans talens. Vous n'âvez que deux choses à faire ; à vous réjouir & à vous sauver. Je connois des gens qui ne soupirent qu'après ce bonheur.

Je suis au desespoir de vous fâcher toujours. Mais qui vous parlera franchement , si ce n'est moi ? Votre marchand se plaint de vous. Et il a raison. Quand des parties sont arrêtées ; il n'y a qu'à péier. Les marchands de Paris ne craignent point les violences des gouverneurs de Cognac. Ils se font péier des plus grands seigneurs. Quand on n'a pas la somme entière , on entre au moins en péiement. Quand ils voient de la bonne foi , ils ne sont que trop faciles. Rien ne nuit plus à la réputation que les mauvais procédés où il s'agit d'argent. Je suis tout à fait rebutée de Maintenon par la

foule du monde qui s'y jette. Si vous y venés, ne perdez pas une occasion de dire, que vous ne voudriés pas vous jouer à me surprendre, & que je suis au desespoir d'avoir un monde sur lequel je ne compte pas. Je passerai pour bizarre : mais du moins je serai libre. Je vais là pour me reposer : & l'on m'y étouffe.

L E T T R E XLVIII. *

*Ce mercredi 12 juillet.*1678.

NE parlez jamais d'affaires avec les parens de Mme. d'Aubigny. On s'aigrit. On ne s'entend point. On s'éloigne. Et ce n'est pas ce qui les avance. Prenez Viette. Servez vous du tems où j'ai encore du crédit pour les mettre à la raison. Pourquoi vous dites vous réduit à dix mille livres de rente ? Premièrement, cela n'est point. Ensuite, comptez que l'argent que vous touchés du Roi doit être évalué plus de quinze mille livres de rente. Maintenon m'a appris ce que valaient les fonds de terre. Mais ne faut-il pas que vous touchiés tôt ou tard la dot de Mme. d'Aubigny ?

Ne vous chagrinez pas, je vous en conjure. Vous avés une femme dévote, jeune,

* *L'adresse* : Pour M. d'Aubigny, rue St. Pierre, Fauxbourg St. Germain, à Paris.

douce , & qui vous aime. Une plus riche vous auroit été moins soumise. Ouvrez moi votre cœur sur son sujet , afin que je la traite plus ou moins bien suivant que vous en ferez plus ou moins satisfait. Il faut la punir , il faut la récompenser comme un enfant. Consolez vous des defagrémens de votre mariage par les bons côtés qu'il a. Il est fait. Dieu l'a permis : songez à votre salut. Ne jouez point si vous m'aimés. Opposez vous à une mélancolie qui est votre pente naturelle. Venez ici , quand vous voudrés. Vous ne manquerez pas de gens qui vous présenteront. Si vous avés de la tristesse , vous m'en donnerés. Vous ne connoissés pas la moitié de ma tendresse pour vous. L'autre jour , je vous vis sain & gai. Je m'en porte encore bien. Songez mon cher frere , à ce que nous étions il y a dix ans : & nous nous trouverons heureux

L E T T R E X L I X .

Ce vendredi au soir.

A L L E Z à Maintenon , quand vous voudrés. Et disposez en comme moi-même. Menez y votre femme. Elle s'y ennuiera. Mais il est bon qu'elle apprenne s'ennuier. Mlle. de la Harteloire * e

* Parente de Scaron.

assez bonne compagnie. Nos amis ont tort de croire que je vous aime moins. Ce soupçon est fondé sur ce que nous avons vécu si peu ensemble, que vous paroissés devant moi dans une contrainte qui approche de la méfiance, ou si vous voulés, du respect. Vous me voïés assez. Et je ne desire de vous que votre plaisir, votre bonheur, & votre amitié.

Je parlai bien rudement à Mme. d'Aubigné sur ses mauvaises habitudes. Elle vous échapent, parcé que vous la voïés tous les jours. Mais il est sûr qu'elle a appris à parler du nez, à rire sans en avoir envie, à s'aplaudir en parlant avec des airs & des minauderies, qui fesoient contrefaire Me. de Longueville, qui les soutenoit pourtant avec l'esprit & la figure d'un ange. Qu'elle parle naturellement aux gens, à qui elle veut plaire, comme à son laquais. Que ses souris ne soient pas de commande. Qu'elle se mette dans l'esprit qu'il vaut mieux passer pour sérieuse que pour ridicule, & pour taciturne que pour imbécile. Adieu. C'est un mauvais personnage auprès d'elle que celui de gouvernante. Je m'en abstiendrois, si je l'aimois moins. M. Fagon est persuadé qu'elle mange des vilainies, & qu'elle n'aura jamais de santé ni d'enfant, si par une longue suite de bonne nourriture, elle

ne rétablit son estomac & ne purifie son sang.

Votre M. le Gois est très importun. Il présente une figure triste. Et non seulement il veut que je le serve de mon crédit, mais encore que je cherche en quoi & comment. On m'offre pour lui un emploi à Blaye : & il le veut à Bourdeaux. Je le servirai pourtant par considération pour la mémoire du maréchal d'Albret. Mais il faut me donner les affaires toutes mâchées. Je ne puis donner un moment aux miennes : & l'on exige que je commence & que je finisse celles des autres ! Je vais parler tout à l'heure à M. de Louvois.

L E T T R E L.

Ce jeudi saint, à dix heures du matin.

JE suis bien fâchée de la maladie de Mme. d'Aubigny. Une femme de seize ans n'est pas un petit embarras. Je vous admire de vouloir courir le péris ! Vous la laisserez donc seule. J'aurois souhaité qu'elle eut passé avec moi l'été, soit à Barege soit à Clagni. A son âge, passer d'une mauvaise éducation au gouvernement absolu de sa propre personne, c'est la chose du monde la plus dangereuse. Mme. de Montesparme paroît fort contente de vos soins & de vos procédés à son égard. Je ne vous di

rien de notre voïage , ne sachant comment je le ferai. S'il n'y avoit que M. du Maine , on pourroit suivre la voiture. Mais si les petits marchent , c'est un embarras qui ôte tout plaisir. Il y a du tems d'ici au 15 de mai. Et il ne faut qu'une minute pour tout changer. Bon jour. Je vous plains tout à fait de voir toujours souffrir une personne que vous aimez. Ne peut-on pas vous donner une commission ? c'est deux cens aunes de damas bleu qu'il me faudroit : ni pâle ni turquin , mais fort & beau. Quoique vous en disiez , vous n'êtes sur la route de personne : & je vous aime uniquement. Quand Mme. d'Aubigny sera mieux , amenez la un peu. Nous lui ferons voir la cour. Elle dineroit chez Mme. de Montespan , & souperoit chez Mme. de Richelieu. J'ai grande envie d'aller dans l'entresol. C'est un lieu charmant : excellens repas , air de solitude , conversation libre : tout m'en plaît.

Je vous envoie le mémoire de ce que j'ai dépensé pour Mme. d'Aubigny depuis quinze mois , non pour vous le reprocher ni pour vous le faire péier : mais pour vous montrer que deux mille écus sont bientôt partis. Elle est bien habillée. Je n'ai jamais eu ni n'aurai rien de pareil , quoique je passe ma vie à la cour , où l'exemple porte à l'excès ce gout de luxe qui y est comme naturel.

Adieu, je vous embrasse tous deux, M. du Maine se porte bien. Mlle. de Nantes a la fièvre. Vous voïés les deux autres qui ne sont pas en fort bon état.

L E T T R E L I.

A sept heures du soir.

CHERCHEZ une maison à votre fantaisie : & ne pensez pas à moi. Outre la complaisance que j'aurai pour votre choix, je suis si peu à Paris, que vous ne devés pas me compter. Je suis bien fâchée de n'avoir pu mener Mme. d'Aubigny au camp. Je n'ai pu y aller. Cependant M. de Noailles m'y avoit conviée. Tout ce que votre femme fera avec Mme. de Breuillhac fera très bien. Elle a de l'esprit & des mœurs. Elle n'est pas du grand air : tant mieux : les prudes sont la société la plus convenable aux jeunes personnes. Nous partons de demain en huit pour Fontainebleau. Je n'entends rien à la chicane. Je renvoie tout à M. Viette Je suis très inquiète de M. de Montchevreuil. Ne le soïez pas de moi : je passerai l'été à Clagny. Adieu, mon ami. Je vous embrasse tous deux : & je voudrois vous voir. Le Roi ne mene à ce voïage-ci que très peu de dames, & cinq ou six vieux seigneurs. On ne fera que chasser & se pro-

mener. Après cela , voïez si vous voulés en être , vous qui n'aimés ni l'un ni l'autre. Vous n'aurés pas Blaye , à moins que le Roi ne vous le donne de lui-même. Si en effet vous avés donné de bons avis , pourquoi n'en demanderiez-vous pas le droit ? Adressez vous à M. de Pontchartrain & non à moi : il peut tout là dessus. Vous ne voudriés pas que j'entretinssé le Roi de ces misères !

L E T T R E L I I .

A midi à St. Germain.

JE vous remercie de tous vos soins : & je les reçois avec beaucoup de plaisir. Je ne puis vous rien dire sur notre convertie que je n'aïe parlé à M. Pellisson. Je ne comprends point pourquoi je ne le vois plus. Il faut accompagner notre zèle de quelque prudence , & ne nous pas charger d'une fille dont nous pourrions être embarrassés. Je vous verrai du quinze au vingt de ce mois : & nous ferons de ces merveilleux soupers , excellens remèdes contre mes migraines. Vous aurés dans peu notre cousin Villette. Faites lui bien ma cour , je vous prie : & réparez les irrégularités qu'il trouvera dans mon procédé. J'ai vu le bon homme Cau-

mont. * Il est moins chagrin en conversation que par écrit. Vous l'avez adouci sans doute. J'embrasse votre petite femme. Si elle est raisonnable, je lui permettrai de venir me voir avec sa robe de velours.

L E T T R E L I I I.

A Maintenon le , 29 octobre.

JE vous écrivis hier en partant de Versailles. Dans la crainte que ma lettre ne soit perdue, je vais vous la redire. On ne peut être plus inquiète que je le suis de la petite verole de ma sœur. Je souhaite de tout mon cœur que son tein puisse s'en sauver. J'espère beaucoup de sa jeunesse. Elle sera très aimable, tant qu'elle se conduira bien. Nous ne craignons pas tant la petite verole que vous pensez : il y a long tems que je suis aguerrie contre tous les maux. Ne changeons rien à nos mesures. Je vous recevrai ici quand y viendrez. Me. d'Aubigny y demeurera, si elle veut. Si non, elle trouvera un appartement meublé à l'hôtel des princes. Bon prétexte pour ne pas voir de monde. Toutes les fois qu'on me dit qu'elle n'aime que Dieu & vous, je suis si ravie, que je me livrerois volontiers à l'inclination que j'ai de la gêner. Mais

* Son oncle.

pourquoi choisir l'hiver pour voir Maintenon? Il perd bien de ses agrémens. J'ai donné ordre qu'on reçut vos meubles à l'hôtel du Maine. Vous pouvés être ici les premiers jours de décembre. Arrivez donc.

L E T T R E L I V .

Fête de St. Thomas.

J'AI une manière de rhumatisme dans la tête & par tout le corps qui me tient fort violemment depuis hier au soir. Me. de Montespan & moi nous irons vendredî à Paris. Que personne ne le sache. Que votre carrosse soit à onze heures précises à la porte de la rue St. Honoré. Nous irons chez vous à une heure après midi. Trouvez-vous y pour donner la main à Mme. de Montespan. Je ne crois pas qu'elle hazarde de voir Mme. d'Aubigny à cause de la petite verole. Nous dînerons chez M. de Mortemar. Accoutumez votre femme à la solitude. Elle n'est point faite pour être dans le monde. Offrez à M. de Mortemar votre équipage. Il n'en a point. C'est le seul service que vous puissies lui rendre : & il peut vous en rendre mille. Vous avés trop peu de gens dans votre grande maison. Recueillez vous y, au lieu de vous y éparpiller. Instruisez Mme. d'Aubigny pendant

sa convalescence. Elle a un air d'emplâtre que je voudrois bien lui ôter.

L E T T R E L V. *

A M^E. D'AUBIGNÉ.*A Versailles, ce samedi au soir.*

J'Avais résolu de vous voir aujourd'hui. Mais puis-je répondre un moment de moi ? Mme. de Montespan a voulu profiter de ce beau soleil pour voir Noisy. Et je conduis demain au val ** Mlle. de Tours. Lundi j'irai recevoir la cour à St. Germain. Je vous prête Noelle. Ne l'emploiez point aux achats. Elle est dépensière. Je vous promets un laquais fort grand : les petits ne sont bons à rien. S'il vous déplaît, chassez le. Si son successeur a le même mal-

* Cette lettre, qu'on a déjà vue en partie dans l'édition de Nancy, a déplu à quelques personnes. Je l'aurois retranchée de celle-ci, si elle n'avoit plu^s à d'autres d'un goût aussi fin quoique moins frivole. C'est une lettre de caractère : elle donne une idée juste du luxe, & du prix des denrées de ce tems-là : enfin il y a je ne sai quel plaisir à entendre parler ménagé une femme qui a régné. J'aurois dû sans doute supprimer de ce recueil beaucoup d'autres détails aussi minucieux. Mais les copies manuscrites de la plupart de ces lettres étant assez communes à Paris, j'ai craint qu'un libraire ne recueillît ces minucies, & ne fit acheter deux fois au public le même livre, en annonçant une édition plus complète.

** Petite maison dans le parc de St. Germain.

heur , chassez le aussi , jusqu'à ce que vous en aïés trouvé un bon. J'en ai deux très inutiles que je vous prêterai. Il vous faut un bon feu , de la gelée , & peu de train. Quatre chevaux vous suffiront. Je vous écris tout ce qui me vient dans la tête , non pour vous gêner , mais pour vous instruire. Vous croirés bien que je connois Paris mieux que vous. Dans ce même esprit , voici , ma chere sœur , un projet de dépense , tel que je l'exécuterois si j'étois hors de la cour. Vous êtes douze personnes , Monsieur & Madame , 3 femmes , 4 laquais , 2 cochers , 1 valet de chambre.

Quinze livres de viande à 5 s. la livre

	3 liv.	15 s.
Deux pieces de rôti.	2	10
Du pain	1	10
Le vin	2	10
Le bois	2	
Le fruit	1	10
La bougie		10
La chandelle		8

14 13

Je compte 4 s. en vin pour vos 4 laquais & vos deux cochers. C'est ce que Mme. de Montespan donne aux siens. Si vous aviez du vin en cave , il ne vous couteroit pas 3 s. J'en mets 6 s. pour votre valet de

chambre , & 20 pour vous deux qui n'en buvés pas pour trois.

Je mets une livre de chandelle par jour ; quoiqu'il n'en faille qu'une demie livre. Je mets 10 f. en bougie. Il y en a fix à la livre qui coute 1 liv. 10 f. & qui dure trois jours.

Je mets 2 liv. pour le bois. Cependant vous n'en brulerés que trois mois de l'année : & il ne faut que deux feux.

Je mets 1 liv. 10 f. pour le fruit. Le sucre ne coute que 11 f. la livre : & il n'en faut qu'un quarteron pour une compote.

Je mets deux pieces de rôti. On en épargne , une quand Madame ou Monsieur soupe ou dine en ville. Mais auffi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage. Nous entendons le ménage. Vous pouvés fort bien sans passer 15 liv. avoir une entrée , tantôt de saucisses , tantot de langues de mouton ou de fraise de veau , le gigot bourgeois , la pyramide éternelle , & la compote que vous aimés tant.

Cela posé , & que j'apprends à la cour ma chere enfant , votre dépense ne doit pas passer 100 liv. par semaine : c'est 400 par mois. Posons 500 , afin que les bagatelles que j'oublie ne se plaignent point que je leur fais une injustice. 500 liv. par mois font.

Pour votre dépense de bouche	
• • • • •	6000 liv.
Pour vos habits	1000
Pour loier de maison	1000
Pour gages & habits des gens	1000
Pour les habits , l'opéra , & les magnificences de Monsieur.	3000

12000 liv.

Tout cela n'est-il pas honnête ? Et le reste de votre revenu ne peut-il suffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder , comme quelques grands repas , l'entretien de deux carrosses , l'acquit de quelque petite dette ? Cent pistoles suffiront pour vos habits. Vous avés une année d'avance. Et je vous en donnerai. Je suis ravie que vous aïés été dîner chez M. de Vaujour. Mme. d'Hudicourt compte aussi beaucoup sur vous. Ne vous piquez point de leur rendre ces somptueux festins qu'ils vous donnent. Je prends sur moi toutes ces vilainies-là. Bon soir, en voilà assez pour un jour. Si de tout ce que je vous ai dit , un mot peut vous être utile , je n'aurai nul regret à ma peine. Et du moins je vous aurai appris à ne pas dédaigner le ménage. En lisant ce projet , peut-

être me trouverez-vous avaré. Efféiez en : & l'on vous trouvera très magnifique. Adieu, mon enfant : aimez moi comme je vous aime.

L E T T R E L V I.

A M. D'AUBIGNÉ.

1679.

ce vendredi , 15 decembre.

NE grondez pas *la France*. Je l'ai retenu. Je ne suis point dame d'atour. M. de Villette dit , que je ne suis que dame d'honneur : & cette charge-là n'est point embarrassante. Quand la maison de Mme. la Dauphine sera déclarée , vous le saurés des premiers. Jusques-là , moquez vous de tout ce que vous entendrés dire. Ces bruits sont répandus par des gens mal-intentionés , que le mépris seul fait taire. Ne pensez plus à ce que vous apellés ma faveur : & songez à votre mal. Le carrosse y est pernicieux : la diète y est inutile. Si les douleurs augmentent , un bain d'eau tiède. J'en fai plus là dessus que M. Fagon. Efféiez de la chaisse inventée par l'abbé Têtu. Elle est très commode. Beaucoup de soins , point de remédés. Voilà ma recette. Si vous traités ce mal cavalierement , il augmentera. Vous faites

trop valoir le peu que je fais pour vous :
envoiez cette lettre à la mere de M. Ba-
rillon. J'embellis un cabinet dont je suis
fort occupée. Je ferois fort aise de vous
voir dimanche.

L E T T R E L V I I .

à Fontainebleau , ce 30 juin.

1680.

JE veux des mulets à tout prix : les cha-
retes versent , & demeurent dans les de-
files des chemins de Flandre : les mulets
arrivent toujours.

J'ai encore fait un pas pour M. Brillon ,
qui sera , je crois aussi inutile que les
autres.

M. de Bonrepaux sort de ma chambre....
On a effacé 4 lignes dans l'original.....
vous ne pouvés trop le remercier. Faites
visiter mon carrosse , je vous prie : il rompt
à tout moment : & je ne sai si celui de Me.
d'Aubigny ne seroit pas plus sûr ; aïez pitié
de moi : & donnez ce que vous croirés le
meilleur : si mes femmes demeuroident en
chemin , où en serois-je ?

J'écris à M. Viette de ne plus agir dans
mes affaires , sans l'avis de M. le président
Pelletier.

Vous me paroissés content de Madame
d'Aubigny : je voudrois de tout mon cœur

que vous vécuffiés mieux ensemble : Dieu vous béniroit l'un & l'autre : elle fera toujours contente de moi : car elle me trouvera un procédé fort égal.

Il n'y a rien de nouveau dans les déchaînemens que l'on a contre moi. Comme je suis fort glorieuse , les premiers mouvemens sont fort violens. Mais je me dis fort vite ce que la raison dit fort tard à ces furnois qui n'osent éclater : & ce que vous m'en écrivés est fort raisonnable & fort pieux. Toutes ces agitations sont calmées : calmez vous aussi.

L E T T R E L V I I I .

1680.

à Fontainebleau , le 3 juillet.

JE vous defie de recevoir mon meuble de velours d'aussi bon cœur que je vous le donne. Je parlerai pour vous à M. Colbert, quelque mal satisfaite que je sois de lui : il en fera plus porté à ne pas me refuser. Les chagrins, & les injustices valent encore mieux que les procès. Vous seriez trop riche , si vous pouviés quitter le jeu & vivre régulièrement. Quand les malheurs vous donneroient cette pensée , vous ne seriez que ce que tout le monde fait : nous nous piquons d'un sentiment contraire par vanité : mais il n'importe

comment nous allons à Dieu. Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal : rien n'est si voisin de la faveur que la disgrâce. Envoyez à Beuvron cette lettre pour Mlle. de Martel. Je suis si paresseuse & si occupée, que je serois fâchée qu'elle fut perdue après avoir eu la peine de l'écrire. Ne prenez point feu sur le mal que vous entendés dire de moi. On est enragé : & on ne cherche qu'à me nuire. Si on n'y réussit pas, nous en rirons : si l'on y réussit, nous souffrirons avec courage. Adieu, mon cher frère : songez à l'état où nous étions autrefois pour nous trouver heureux dans celui où nous sommes. Dans les premiers jours, je ne pourrai quitter Madame la Dauphine, parce que je serai seule. Veillez à vos discours par rapport à moi. On vous en fait tenir de bien insensés : qu'on me répète avec complaisance. Du reste, je suis tranquille : on s'accoutume à tout : il faut prendre le bénéfice avec les charges. Mme. la Dauphine a mal aux dents. C'est tout ce qu'il y a de nouveau.

L E T T R E L I X.

1680.

à Ca'ais, ce 22 juillet.

JE remis en partant à M. Viette l'ordonnance de M. Colbert. Avez vous été péié? Je vous envoie 949 liv. que vous ne voulés pas que je vous doive. J'ai du loisir. Et je vous le donne. Je reviendrai de ce voïage aussi grasse que je l'étois à mon retour de Schelestadt. Mes mulets sont admirables. Je trouve toujours mon lit arrivé avant moi. Je fais fort grande chere. Je suis gaie, desœuvrée, gourmande, & mal vêtue. Il est arrivé de grands accidens au manteau *feuille-morte*. J'en demanderois un autre à Nanon. Mais je crains d'être grondée. Quand partez-vous pour Cognac? Je m'intéresse uniquement à vous. Je ne vous le dis ni souvent ni tendrement. Mais vous me connoissés. Je ne suis ni doucereuse ni importune. J'embrasse Mme d'Aubigny. Il ne se passe ici rien de nouveau. Mais que dit-on à Paris?

L E T T R E L X.

A St. Omer, le 24 juillet.

1680.

VOILÀ l'ordonnance de M. de Louvois. Vous serés, je crois, content de ma diligence. Il sera bien difficile de ne pas l'être de tout ce qui sera en mon pouvoir. Mon carrosse me déplait autant qu'à vous. Mon équipage va bien, ma santé comme mon équipage, & mon enjouement comme ma santé. Je vous suis très obligée d'en avoir été en peine. Rien de plus agréable que de se bien porter, & de savoir qu'il y a des gens qui craignent qu'on ne se porte mal. Mes complimens à Mme. d'Aubigny. Je ne comprends pas M. Colbert. Il vous fait donc attendre encore votre argent ! Je n'en suis pas fâchée dans la conjoncture présente. Nulle femme de la cour n'est mieux servie que moi. M. Bontems me prépare mon appartement de Versailles : ainsi je le trouverai en bon état. Voilà deux lettres que je reçois de votre femme. J'y ferois réponse de bon cœur : faites la pour moi. Ce ne seroient que des remerciemens : & elle peut prétendre de vous des amitiés.

L E T T R E L X I.

1681.

Ce premier jour de l'an.

CETTE année , je n'ai à donner pour étrennes à Mme. d'Aubigny qu'un habit, & un carreau que Mme. la princesse d'Harcourt m'a aporté d'Espagne. Je crois que je changerai ma livrée. Cela convient. Notre voïage est remis au mois de fevrier. M. Fagon est déclaré premier médecin de Mme. la Dauphine. On ne dira pas du moins que cette princesse est environnée de fots & de fripons. Vous êtes déraisonnable de vouloir que je demande au Roi dans un tems où il m'accable de biens, d'honneurs, & de toutes sortes d'agréments. Je ne lui demanderai jamais rien. Et je ne songe plus qu'à le servir en la personne de ma maitresse avec un zèle, une fidélité, une assiduité qui lui marquent ma reconnoissance. Je verrai M. des Marez. Si je puis achever votre affaire, vous serés trop heureux. Me. d'Aubigné peut venir ici quand il lui plaira. Qu'elle vienne en robe de chambre. Je l'habillerai. Je l'enverrai à l'opéra. Le lendemain elle dînera chez Mme. de Montespan. Quand j'aurai une maison montée elle fera un plus long séjour. Qu'elle me

ende le portrait de Mine. de Montespan.
Je vous souhaite une bonne année , une
vie & une mort chrétienne.

L E T T R E L X I I .

A M E . D'AUBIGNÉ .

Le 3 janvier.

JE demande tous les jours à Dieu, ma
très chere enfant , qu'il vous conduise
dans ses saintes voies. On ne fait pas ces
vœux-là dans le monde. Je les fais au mi-
lieu de la cour , où il ne faut qu'être pour
voir le monde & ses plaisirs. J'y éprouve
bien que Dieu seul peut remplir le vuide
du cœur de l'homme. Croiez, ma fille ,
que toutes les choses que vous vous figurés
si délicieuses , & que vous m'enviés peut-
être , ne sont que vanité & affliction d'es-
prit. La cour est comme ces perspectives
qui veulent être vues dans l'éloignement.
Je ne puis vous y placer : & quand je le
pourrois , je ne le ferois pas. Aimez vo-
tre mari , & vous serez heureuse. Vous êtes
indolente & mal saine ; tournez ces incon-
venients au profit de votre salut. J'approu-
ve fort que vous ne vous exposiés pas aux
visites. Si le monde ne vous gâtoit pas , il
vous ennuiroit. Vous savés combien je

vous aime : faites que je vous aime davantage. Ne voiez point Mme. de L.... cela n'est bon à rien. Ne faites pas de nouvelles liaisons. Connoissez avant que d'aimer. Je suis votre sœur, votre mere, votre amie.

L E T T R E L X I I I . *

A M. D'AUBIGNÉ.

1681.

Luneville, 10 fevrier.

J'AI été si accablée de visites à Nancy, que je n'ai pu vous écrire. Je me porte bien. Quand j'ai mon lit, je me trouve toujours bien logée : & je l'ai. Si je demeure en chemin, ce ne sera pas manque d'argent. Remerciez bien M. Brillon. Dans le besoin, je recourrai à lui. Faites préparer mon appartement à mon gré. Cela n'est pas aisé. Mais pour moi vous fériés bien quelque chose de plus difficile. Il me faut un feu doré : que la grille en soit très grosse. J'aime le grand feu préférablement à toute autre délicatesse. Mes complimens à Mme. de Coulanges. Elle aura de mes nouvelles quand j'aurai vu Mme. la Dauphine. Mill'amitiés à Mme. d'Aubigny. Et pour vous Monsieur, notre amitié doit être égale & je crois qu'elle l'est aussi. Adieu.

L E T T R E

* *L'adresse : à M. d'Aubigny, rue St. Pere, près charité, au fauxbourg St. Germain,*

L E T T R E L X I V . *

à St. Germain , 2 mars.

1681.

I L y a bien long tems que je ne vous ai écrit. Tantot migraine , tantot occupation , souvent paresse. On aime les gens. On en est aimé. On en est sûr. On les néglige. On ne se contraint point avec eux. Ils se plaignent. Un billet les apaise. Mon carnaval a été languissant. M. Fagon m'a ordonné des eaux de Ste-reine. Elles me font du bien. Point de carême. J'ai des soins infinis de ma personne. Je jouis d'un grand repos. Et Mme. d'Aubigny ne travaille pas plus en tapifferie que moi. Me. de Fontmort pourra vous dire de mes nouvelles. Elle a été la premiere victime de la résolution que j'ai prise de ne plus voir personne. Ma tendresse en souffrira. Mais je me suis si mal trouvée des exceptions que je fesois, que j'ai mieux aimé prendre le parti de faire tout égal. J'en essuierai quelques murmures: on dira & peut-être le dit-on, que la tête m'a tourné. Mais les murmures sont moins fâcheux que les affaires qu'on me fesoit. On avoit parlé de

L'adresse : à M. d'Aubigny , gouverneur de Cognac , à Cognac.

Tom. I.]

H

quelques voïages pour ce carême. Mais ils font rompus. On passera 8 jours à Saint Cloud , d'où l'on partira le lendemain de pâques. On se preparera ici au voïage de Bourbon , où la cour séjournera tout le mois de mai. On ira passer le mois d'août à Chambord , & celui de septembre à Fontainebleau. Projet qu'un caprice peut déranger. Je souhaite que ce soit une grosse. Monseigneur se porte à merveilles. Il y a quinze jours que Mme. la D. de Richelieu est à Paris , où le duc a la fièvre tierce. Mme. la Maréchale de Rochefort est encore plus souvent malade que moi. Mme. de Montchevreuil soutient seule la fatigue. Elle a augmenté son troupeau de la plus laide fille qu'on puisse imaginer. C'est votre Mlle. de Jarnac. Laval à triomphé dans les bals. Présentement elle est malade. Voilà les nouvelles de notre maison , ou si vous voulés de notre cour. Je n'en sai guère d'autres. Apprenez moi ce que l'on vous écrit de moi. Mille amitiés à Mme. d'Aubigny.

L E T T R E L X V.

à Versailles, 19 mai.

1681.

JE voudrois de tout mon cœur que votre capucin vous convertît. Vous en seriez plus heureux & dans ce monde & dans l'autre.

J'ai vu Charlot. Il est admirable, & tout à fait bouffon: il ne croît pas du tout. Je voulois le mettre au college: mais il ne perd pas son tems à Maintenon. J'y vais demain: je n'y coucherai qu'une nuit: ma principale affaire est de voir mes vieilles.

La grossesse de Mme. la Dauphine est déclarée, & rompt tous nos voïages, excepté celui de Fontainebleau. On parle de marier Mlle. de Jarnac: je ne fais encore à qui. Mlle. de Laval est depuis quinze jours à Paris, & avec elle un grand mal aux yeux. Le Roi tomba de cheval avant-hier à la chasse. Vous croïés bien que chacun fut allarmé à proportion de son amitié, & que je ne le fus pas le moins. Il ne se fit aucun mal.

Vous aurés vu mon prince mignon. J'espère que vous m'en dirés des nouvelles. La passion que j'ai pour lui ne diminue point.

Je crois qu'il ne demeurera d'huguenots en Poitou que nos parens. Il me paroît que tout le peuple se convertit : Bientot il sera ridicule d'être de cette religion-là.

La maréchale de Rochefort est malade. Je le serai bientôt par conséquent. Je ne suis pas propre à la fatigue. Cependant point d'inquiétude. Vous savés que je prends de grands soins de ma personne. Ce n'étoit rien en comparaison de ceux d'aujourd'hui.

Mme. d'Aubigné devroit bien convertir quelques-uns de nos jeunes parens.

L E T T R E L X V I.

à Maintenon , 23 mai.

VOUS avés bien fait de montrer Bourdeaux à Mme. d'Aubigny & Mlle. de la Carte à Bourdeaux. J'écrirai à M. de Roquelaure sur tout ce que vous m'en mandés : & je n'aurai pas de peine à lui en témoigner beaucoup de reconnoissance.

Je suis bien de votre avis sur M. & Me. de Saint Eugenes : ils m'ont toujours plû au dernier point. Je voudrois leur marquer mon estime.

Je suis ravie que vous soïés content de votre femme , & qu'elle ne perde pas sa

piété dans un âge où elle a d'ordinaire de foibles racines , & en province où il y a peu de dévotion. Je passai deux heures à Paris avant de venir ici. Je fis une visite à l'a-veugle. Si j'avois un peu plus de loisir , je vous mitonnerois bien cet homme-là.

Vous êtes insupportable sur les détails. Vous ne m'en écrivés jamais. Et je les aime tout à fait. Vendez donc cette maison de St. Cloud , qui ne vous rapporte ni argent ni plaisir.

Je ne reponds point à tout ce que vous me dites sur la guerre & sur les emplois. La paix va finir tous ces projets-là : du moins on en a de grandes espérances.

Ne nous chagrinez ni sur M. de Jarnac , ni sur votre fortune. Vous êtes né gentilhomme , mais sans un sou. Vous voilà dans un lieu délicieux. Vous avés quinze mille livres de rente , de l'esprit , & de la réputation. Vous pouvés venir à Paris quand il vous plaît. J'embellis tout les jours un beau château , & une belle terre pour vous , ou pour vos enfans. Vous avés fait votre devoir dans votre jeunesse. Passez votre vieillesse en joie & en paix. Jouissez de tout. Soiez homme de bien : & préparez vous à la mort le plus gaiement que vous pourrés. Ne vous livrez point à votre melancolie : & songez que vous portés en vous-même

l'ennemi de votre tranquillité & de votre bonheur. Dites à Mme. d'Aubigné , que plus elle m'écrira souvent , plus je l'aimerai. Mais qu'elle n'exige pas de moi un commerce réglé. Je suis fort occupée & fort paresseuse. Mais je pretends que ma paresse ne me prive pas de ses lettres. D'ailleurs, cela forme son stile : car plus on écrit , mieux on écrit.

L E T T R E L X V I I .

1681.

A Maintenon , 26 mai.

ENFIN voilà des détails : & c'est ce que je demande. Je vous en remercie autant que de vos amitiés. Je vais faire l'impossible pour obtenir de M. Colbert ce que vous desirés. La paix va le rendre de meilleure humeur. On travaille à mes jardins. On fait des canaux. Et Maintenon sera fort joli. J'ai grande envie de vous y faire mauvaise chere. Il m'en couteroit trop de vous la faire bonne. Vous savés que j'ai bu toute honte là-dessus. Vos gens seront au cabaret , pour l'exemple , & si vous me fâchés , par économie. Enfin vous me verrés continuer toutes les avarices que j'ai commencées , & dont vous avés l'imbécilité de rougir. Mais aussi vous

verrés un hôpital bien entretenu, des manufactures florissantes, mes *vieilles* bien vêtues, & notre école de charité qui va fort bien. Mme. de Montespan habille les pauvres & les autels.

L E T T R E L X V I I I .

A Maintenon, 12 juillet.

1681.

J'AI ici M. & Mme. de Montchevreuil, Mme. de Lencosme, Mlle. de Mongeron, Mme. de Fontenay, & Mr. de la Laigne. J'y ai pourtant plus de loisir qu'à St. Germain. Malgré votre disposition à dénigrer mon vieux château, vous en serés très content. Je vois tous les jours M. Colbert. Mais il trouve ce que vous demandés aussi difficile que je le trouve raisonnable. Ainsi il n'est pas encore défait de moi. Que votre femme soit dépéïlée de ses parens. Si vous avés un autre avis, comptez que je ne m'en soucie guère. J'aime mieux me gêner que vous contraindre. Vivez obscurément. Nulle part, on n'est plus son maitre qu'à Paris. Il s'agit de bien commencer. Je suis ravie de la regle & de la dévotion qui est dans votre maison. Jouissez de l'état où vous êtes. Je vous le répète : il est bien différent de celui que la fortune vous promettoit. Nous

nous plaignons de ce que nous sommes : hé ! qu'étions nous il y a douze ans ? Ne vous cachez pas de moi. Vous êtes le seul de mes amis dont je n'aie pas la confiance. Si vous vous ouvriés à moi, vous y trouveriés des secours, des complaisances, des consolations, auxquelles vous ne vous attendés pas.

Les fermes sont adjudgées, & par conséquent l'affaire de M. Rouvrières consommée. J'ai obtenu sans effort : mais il m'a fallu faire une extrême violence pour demander. J'en suis trop récompensée puisque vous en êtes content. Si vous êtes à Paris pour ce que je crois, vous ne pouviés mieux faire que de prendre le tems de l'absence de la cour pour y être *incognito*. Je voudrois être informée exactement du succès de vos remèdes, & avertie de tout ce qui peut vous arriver. Je voudrois aussi que vous eussiés des enfans. Il faut tout recommander à Dieu. Vous ne dirés plus que je moralise bien à mon aise. Car vous êtes plus riche que moi. Nous partirons demain pour Fontainebleau. Le changement de lieu n'en apporte guère à la disposition des journées. Mme. la Dauphine se porte bien. Elle n'a plus à desirer qu'une heureuse grossesse. Adieu : j'embrasse ma belle-sœur. Je ne connois d'autre chirurgien

gien que Clément avec qui vous n'êtes pas trop bien. Je ne crois pas que Turbier vous trompe.

L E T T R E L X I X .

Ce 2 septembre.

1681.

JE ne fais si Mr. le Gois vous en impose comme à moi. Mais je puis vous dire sans reproche que votre affaire me donne des peines & des chagrins infinis. Excellente leçon pour moi. Me voilà confirmée pour le reste de mes jours dans la résolution que j'avois prise de n'écouter jamais aucune proposition. Vous m'avez fait parler pour un homme insolvable. La tête lui a tourné dès les premières avances. Il y a huit ou dix jours qu'il est perdu. On ne fait où le retrouver. Le Gois n'a pas pris son parti si brusquement. Il a encore le courage de me proposer un homme un peu moins accrédité que ce M. de Rouvrières. Je ne ferai pas sa dupe une seconde fois. J'ai mis l'affaire entre les mains de M. Colbert & de M. Brunet qui la tourneront d'une façon moins avantageuse, mais plus solide. Ils feront eux-mêmes cautions. Vous n'auriez jamais touché que la première année, & quelques pistoles sur les autres, à force de menaces. Ne croiez pas, malgré ce que

H s

je vous dis-là , que je me plaigne de le Gois. Il a été trompé lui-même. Je le plains plus que je ne m'en plains. Mais, je vous prie , employez utilement l'argent que vous allés avoir. Les terres en Poitou se donnent pour rien : la désolation des huguenots en fera encore vendre. Surineaux , St. Pompin , & plusieurs autres vont être en decret. Si vous joignés à une année de votre pension la somme que vous toucherez bien-tot du bien de votre femme , vous pouvés aisément vous établir grandement en Poitou : n'aïez là dessus aucune soumission pour mon avis : mandez moi le vôtre. Adieu. Je me porte fort bien : nous allons à la fin de ce mois à Chambord. J'embrasse Mme. d'Aubigny.

L E T T R E L X X.

à Fontainebleau, ce 22 octobre.

VOUS n'imaginerez jamais les peines que j'ai eues pour votre affaire , ni les difficultés que j'y ai trouvées. M. de Gois ne sera point chef de mon conseil. Du reste cent huit mille livres que vous toucherez me consolent. Vous ne sauriés mieux faire que d'acheter une terre en Poitou ou aux environs de Cognac. Elles vont s'y donner par la fuite des huguenots. Vo-

tre voïage de Paris est une bagatelle. Il est impossible que vous vous portiés bien après ce que vous avés eu. J'ai donné votre ordonnance à M. Berthelot. Si vous me permettiés de vous vendre mon crédit, je vous demanderois les cent pistoles que je vous dois : je voudrois les donner à Mme. d'Aubigny. J'ai bien de la joïe de la conversion de M. de Vaux. je vous prie de lui en faire mes complimens. Poignette est bonne catolique. M. de Marmande l'est aussi. M. de Souché fit abjuration il y a deux jours. On ne voit que moi dans les églises conduisant quelque huguenot. Ne soïez point en peine de ma santé. Elle est délicate : un rien la dérange : souvent des maux : jamais de maladie. Nous partons mardi. On dit aujourd'hui que c'est pour Metz. Vous savés avec quelle tranquillité je me dispose aux voïages. j'ai mon équipage tout prêt : & j'espère qu'il ira gaiement. Adieu : personne ne songe à vous brouiller avec moi. Eh ! qui pourroit se flâter d'y réussir ? Mme. d'Aubigny ne m'écrit guères : je l'embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E L X X I.

à Incisheim, ce. 20 octobre.

1681.

QUOIQUE je croie avoir raison dans ce que je fais & dans ce que j'exige de vous, je vois pourtant que ma conduite a quelque chose de dur. Je m'éloigne de tout ce que j'ai de plus proche & de plus cher. Vous savés l'estime que j'ai pour M. de St. Eugenes. J'ai cru ne rien hazarder en lui ouvrant mon cœur. Il vous dira mes raisons, que je ne puis vous écrire. Il me semble que vous traités assez cavalièrement votre conscience. Vous avés, dites-vous, assez de tems pour vous convertir. Il ne faut qu'un moment, il est vrai: mais Dieu ne l'accorde qu'à ceux qui le demandent. Je ne comprends point les gros présens que prétend Mme. d'Aubigny. Pour M. le Gois, vous ne lui devés que de la pitié. Ce que j'ai fait pour vous n'est pas un effet de ses soins, & de son application: son affaire s'est terminée à la banqueroute de M. de Rouvieres. Pourquoi donc prétend-il avoir sa part à un bien fait particulier du Roi qui ne regardoit que nous, qui n'est point dépendant de l'affaire de Rouvieres, qui est une pure gratification de Sa Majesté? Soiez en repos là dessus. Ce n'est

point à vous à réparer ni ses malheurs , ni ses sottises. Je ne sai ce que vous voulés dire quand vous rebattés souvent dans vos lettres qu'il est des gens qui veulent vous brouiller avec moi , & d'autres qui disent que nous ne sommes pas trop bien. Je n'ai jamais varié à votre égard. Je vous traite souvent de mauvais ménager : & quelque-fois je vous cite comme un exemple du peu de commerce que je puis avoir avec mes proches , pour me défaire de leurs plaintes , & de leurs importunités : est-ce cela ? Moquez vous de tout ce qu'on vous dit. Je vous aime : je vous le dis & je dois être cruë. J'ai lû avec plaisir tout ce que vous me mandés de Maintenon. Charlot est très joli : si vous aviés envie de l'avoir , vous en êtes le maitre. Si vous me le laissés , je le mettrai bientôt au college. Adieu : mon cher frere. Dites à M. de St. Eugene que je ne puis écrire au procureur général , mais que je mande à Mme. la duchesse de Richelieu de lui recommander son affaire de ma part. S'il veut lui porter un placet , elle le donnera : & je suis assurée qu'il sera content de la duchesse. Quand vous vous trouverez malheureux , songez aux plus malheureux que vous , la recette est infail-
tible.

L E T T R E L X X I I . *

à St. Germain , ce 8 decembre.

1681.

M Onseigneur est toujours mal. Mais on espère que nous en serons quittes pour beaucoup de langueur tout l'hiver. Mme. la Dauphine a eu un petit retour de fièvre , qu'on ne peut remarquer que dans une Dauphine. Si vous pouvés finir avec le lieutenant général par la douceur, n'hésitez pas. Si non , écrivez à M. de Croissy. Faites vos plaintes vous-même. Tout ce que je puis faire, c'est de solliciter pour vous, si vous avés raison , & de me taire si vous avés tort.

Notre petit neveu ** est catolique. je l'ai chez moi. Il fait fort bien sa cour : & j'espère que le Roi lui fera du bien : Il est très joli. j'attends St. Hermines. je n'oublierai rien pour le convertir. j'ai su que Mademoiselle a parlé au Roi pour Mlle. de jarnac. On n'a rien conclu à cause des voïages. Il s'est répandu depuis quelques jours qu'elle est très laide : voilà tout ce que j'en fais.

Mandez moi souvent de vos nouvelles

* *L'adresse*: A. M. le comte d'Aubigny, gouverneur de Cognac , à Cognac.

** M- de Murçay , fils aîné de M. de Villette.

les miennes sont très bonnes en toutes façons. Réjouissez vous, vivez en Chrétien & en repos. Vous avés trop d'esprit pour douter que tous les états n'aient leurs peines. Mille amitiés, je vous prie, à Mme. d'Aubigny. je ne puis vous écrire séparément : la première de mes lettres s'adressera à elle. Faites mes complimens à Me. de Mioffens : & demandez lui si je lui ferois plaisir de lui donner un portrait du maréchal d'Albret, à mettre au rabs.

L E T T R E LXXIII.

à St. Germain, ce 19 decembre.

1681.

JE me joindrai à M. de Louvois pour l'affaire de St. Lazare. je ne sai si vous aurés encore quelque exclusion pour ce bienfait-là.

Vous auriés bien pu vous passer de donner sur les dévotes en faisant le portrait de Mme. d'Aubigny. On ne peut avoir trop de soin de soi, quand d'ailleurs on fait son devoir. Ne soïez jamais en peine de ma santé, quoique vous entendiés dire. Si j'étois malade, ne vous le dirois-je pas ?

Il y a long tems que le petit de Murçai est catolique. M. de Ste. Hermine est arrivé aujourd'hui : il me donnera plus de peine. j'aurai dans peu de jours Mesde-

moiselles de Ste. Hermine, de Caumont, & de Murçai. J'espère que je n'en manquerai pas une. Mais j'aime Minette * que j'ai vue à Cognac. Si vous pouviés me l'envoier, je la convertirois aussi. Il n'y a plus d'autres moïens que la violence. On sera si affligé dans la famille de la conversion de Murçai, qu'on ne me confiera plus personne. Il faudroit donc que vous obtinssiés d'elle de m'écrire qu'elle veut être catholique. Vous m'enverriés cette lettre-là. J'y répondrois par une lettre de cachet, avec laquelle vous prendriés Minette chez vous, jusqu'à ce que vous trouvassiés une occasion de la faire partir par le moïen de M. de Xaintes, de M. de Marillac, ou de M. de Tours. Je trouverois des amis sur toute la route. J'ai de l'inclination pour cette petite fille: & je ne puis mieux la lui témoigner qu'en lui enseignant la vérité. Je vous associe à cette bonne œuvre. Quant aux autres conversions, vous n'en pouvés trop faire. Mais ne corrompez pas les mœurs en prêchant la doctrine. Adieu, mon cher frere. Mille amitiés à cette pauvre dévote. Je suis fâchée de la continuation de ses maux. Vous ne me dites rien de Mme. de Mioffens.

* Depuis, Mme. de Mailly.

L E T T R E L X X I V .

*à St. Germain , ce 5 fevrier.*1682.

Vous favés trop bien que je ne me mêle de rien , pour croire que j'aie voulu mettre Mademoiselle de R... auprès de Mme. la Dauphine. Mme. d'Albret en a eu le dessein. Elle me l'a amenée dans ma chambre où je l'ai reçue avec la considération & l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui portera le nom de On dit qu'elle a un canser au sein. C'est une assez légitime exclusion pour la cour. Vous pouviés vous épargner tout le mal que vous en dites. Je croirai Madame de Mioffens comme un article de foi en toutes choses , hormis en celles de la religion. Je sai que dans la sienne on ne pardonne jamais à ceux qui l'ont quittée. M. de Ste. Hermine part dimanche avec ses sœurs. Ils ont tous fait une belle résistance , & font une belle retraite. Je suis persuadée qu'ils s'en repentiront. La petite de Murçai * dit qu'elle les attend dans la basse-cour de la Laigne. Je vous recommande Mme. de Fontmort qui n'a agi en cette occasion que pour Dieu & pour moi. Elle va être exposée à la fureur de toute sa famille. Sou-

* Depuis Mme. de Caylus , morte à Paris en 1728.

tenez la , je vous en conjure. C'est une très bonne femme , qui a de l'esprit.

Tout le monde est au ballet : & moi je suis dans ma chambre toute seule , où je passe une bonne partie de ma vie , & depuis quelques jours dans un repos qui me plaît fort.

Nous irons à bourbon , le 28 d'avril.

Mes complimens à Mme. d'Aubigny. je suis très aise de recevoir de vos nouvelles & des siennes.

Lors que vous serés ici , il faudra vous montrer quand vous le pourrés , voir M. de Louvois quoique vous n'aïés plus besoin de lui , voir M. Colbert , qui ne vous fera jamais inutile , & vous lier avec le marquis de Mortemar , qui est sage comme on l'est à trente ans , quand on n'a pas une si longue jeunesse que vous.

L E T T R E L X X V.

1682.

à St. Germain , le 20 fevrier.

L Es affaires de Mme. d'aubigny vont leur train , & je fais là dessus tout ce qu'on me demande. j'avois choisi un excellent rapporteur : mais on l'envoie en Poitou. je n'ai rien fait pour Mlle. des Coyeux. On n'a nul besoin de moi quand on est parente de M. de Montauzier. j'ai

au Mme. de Jarnac à votre intention, quoique je ne voie personne. La grosse Me. la Dauphine est très heureuse. Pas la moindre incommodité : elle n'a point encore senti son enfant. Elle sera bientôt à quatre mois & demi. On ira à St. Cloud après pâques pour y passer huit ou dix jours. Ensuite on s'établira à Versailles pour y faire les couches de Mme. la Dauphine. Elle en relevera à la fin d'août. On ira passer le mois de septembre à Fontainebleau, & octobre à Chambort. Delà on reviendra passer novembre à Versailles, & tout l'hiver ici. Je crois que ces projets s'accompliront cette année : car il n'y a pas tous les ans un Strasbourg à prendre. Nos filles * vivent toujours dans une régularité qui étonne toute la cour. Mme. d'Heudicourt est ici, malade, & plus caduque qu'on ne l'est à soixante ans. Je suis très heureuse : je vous en souhaite autant. Charlot m'écrit souvent : il montre beaucoup d'esprit. Les enfans de M. de Villette en ont aussi, & profitent de leur bonheur. Adieu.

* Les filles d'honneur de Mme. la Dauphine.

L E T T R E LXXVI.

1682.

à Versailles, le 8 mai

RIEN de nouveau sur l'affaire que vous me proposés. Vous savés ce que je fais à Fontainebleau, & la passion que j'ai de réussir. Aujourd'hui même importunité & mêmes raisons. Plus on a d'une certaine faveur en ce pays, & plus on est hors d'état de faire certaines affaires. Je ne vois plus M. de Bonrepaux, ni qui que ce soit sans nulle exception.

Je serois ravie que vous puissiez recommander Mr. de Villette, & Mme. de Fontmort : je suis bien de votre opinion sur la douleur qu'il montre de ses enfans : il se félicite dans le fond du cœur de les voir avec moi malgré lui. Ils sont très jolis & parfaitement biennés. Si la petite de Marçai a deviné sur l'ennui de la basse-cour, je serai toujours prête à aider les Saintes Hermines.

Il faut bien que l'on s'acoutume à mon personnage. Ma vie est fort tranquille, très solitaire, & très assortie à mon humeur.

Mille amitié à Mme. d'Aubigny : elle ne m'écrit ni assez souvent ni assez librement.

La pauvre Mlle. de Jarnac a de la peine

s'accoutumer à la fatigue de la cour. Elle a les jambes enflées : & l'on craint ne hidropisie.

L E T T R E LXXVII.

à Versailles , le 14 mai.

J'AI reçu une lettre de vous , pleine de complimens & de remerciemens. Je n'en veux point : je suis contente , pourvu que vous le soïés , & que vous fassiez un bon usage de tous les biens qui vous arrivent. Ils ne sont pas inépuisables. C'est un ruisseau que le moindre tems de sécheresse peut tarir. J'ai fait un petit voïage à Maintenon , où j'ai fait des projets merveilleux pour le bien public. Charlot est embeli & a tout à fait de l'esprit. Il écrit mieux que moi , & je l'admire , depuis que nous avons son baptistaire : je le croiois plus vieux. L'idée que vous vous faites de Ruel est assez juste. C'est un lieu admirable où je me divertis fort. Dieu bénit tout ce qui y fait. Le succès passe nos espérances. La police feminine y triomphe. Vous n'en seriez pas étonné. On ne parle ici que de guerre : pour moi , je ne la crois point par ce que je ne la desire pas , & que j'ai l'humeur assez heureuse. Mrs. de Murçai & sa sœur réussissent fort bien. Je suis fâ-

chée qu'aucun Ste. Hermine ne partage leur bonheur : j'aime leur mere, & leur nom. Point de nouvelles. Ma santé est bonne, & mon visage mauvais : c'est Rue & Versailles. Adieu, mille amitiés à M^{lle} d'Aubigny. Vous m'apprenés de singulieres nouvelles de ma faveur. Les nouvellistes en savent plus que la favorite.

L E T T R E LXXVIII.

Ce 21.

1682.

JE n'ai garde de vous dire si je penche pour Aubigny ou pour Ste-Gemme, je ne connois ni l'une ni l'autre. Je ne puis que vous conseiller d'acheter l'un des deux. Quant à l'argent, vous avez 20000 livres d'une part, 18000 de l'autre pour commencer. Il ne sera pas impossible de vous faire avancer une année de 18000 livres par M. Brunet. Vous vendrés la maison de St-Cloud 9000 livres. En voilà plus qu'il n'en faut pour entrer en négociation. Du moins fais-je bien qu'ayant mon argent tout prêt, j'ai été trois ou quatre ans à péier Maintenon. Et encore ai-je fait le dernier péiement si mal à propos par un excès d'exactitude, que je le ferai encore une fois. Voilà ce que j'ai pensé de vos affaires. Si j'ai eu tort, il n'y a encore rien de gâté. Vous auriez la tête bien pre-

tourner , si vous comptiés pour quelques
moses ce que l'on vous dit sur mon com-
te. On est peu instruit de mes projets : &
comment le seroit-on ! Je n'en ai aucun.
Chassez toutes ces imaginations là. Faites
ce que vous voudrés. Mon étoile est d'être
éternellement contrainte. Mais mon hu-
neur est de ne me contraindre que le moins
que je puis , & de ne jamais contraindre
les autres. Je vous enverrai un cachet. Je
desapprouve fort l'affectation que vous avés
de mettre les armes de la mere de votre
grand'-mere : car c'est de là que sont les
te-Hermine. Adieu : je voudrois de tout
mon cœur que votre acquisition fut faite.
Vous vous en occuperiés peut-être , & ce
sont des plaisirs de tout âge : je sai celui
que Maintenon m'a donné , quand j'ai pu
penser.

L E T T R E L X X I X .

à Versailles , ce 28 mai.

J'AI fait depuis peu connoissance avec
Mr. le marquis & M. l'abbé d'Aubi-
ny de Tigny : ils m'ont instruite de notre
raison. C'est apprendre bien tard qui l'on
est ! mais cela n'est jamais indifférent : il
y a douze ans que le maréchal d'Albret
n'en avoit dit quelque chose. Je n'ai pu

voir sans plaisir une généalogie de 400 ans très bien prouvée par des contrats de mariage , & l'endroit où nous nous sommes séparés. * Ces messieurs m'ont appris que la terre d'Aubigny est à vendre , celle de Ste-Gemme qui étoit à l'ainé de la maison , & celle de la Jouffelinierie dont ils sont sortis. Il me semble que si vous vouliez placer votre argent , il seroit bon de rentrer dans quelqu'une de ces terres qui seront à bon marché : ils prétendent que vous auriez les deux premières pour quarante mille écus. Mandez moi si vous avés d'autres vues , ou si vous voudriez que je suivisse celle-là. L'argent que vous devez toucher à la fin de l'année , les vingt mille francs que j'ai à vous , & le bien de Mme d'Aubigny qui ne sauroit être mieux placé vous feroient aisément entrer en possession. Je me porte à mon ordinaire : souvent la migraine , jamais d'autres maux. Rien de nouveau , si ce n'est que M. le duc du Maine a eu le gouvernement de Languedoc par la mort de M. de Verneuil dont on prend le deuil dimanche pour quelque jour. On dit que nous passerons l'hiver à Versailles , parce que St. Germain n'est pas prêt.

L E T T R E

* Voici la généalogie d'Aubigné & de Mme. de Maintenon , dans le premier livre des *Mémoires*.

LETTRE LXXX.*

à Versailles , ce 25 juin.

J'AI reçu votre triste lettre : mais je connois trop bien les vapeurs pour m'en effrayer. Leur effet le plus ordinaire est de faire envisager une mort prochaine. Mais cet effet est corrigé par la propriété qu'elles ont de la faire envisager long tems. Je me ferois pourtant scrupule de vouloir vous en effacer entièrement la pensée. Il est bon de s'y préparer , sur-tout quand on a de grands comptes à rendre. C'est là ce qui doit nous occuper , & non ce qui se passera après nous. Ces migraines ne méritent pas l'inquiétude que vous en avés. C'est le seul tribut que mon tempérament paie à la nature. C'est en être quitte à bon marché. J'ai toutes les connoissances possibles & certaines de notre maison : je vous en enverrai la généalogie. On les met en ordre. Je voudrois que vous eussiez cette terre. L'argent ne vous manqueroit pas. La terre d'Aubigny vient d'être vendue à un chapitre. Et il n'y a qu'un tems limité pour la dégager. Il faudroit aussi que le chapitre ne fut pas que vous en avés envie :

* *L'adresse : à M. le comte d'Aubigny , gouverneur de la ville & château de Cognac.*

il feroit à craindre qu'il ne s'en prévalut. M. de Caumont & son fils feront leur abjuration demain : j'en ai une grande joie : car c'est un très bon gentilhomme , & qui a du service. Si Mlle. de Caumont se trouvoit ébranlée par l'exemple de son pere , rien ne manqueroit à ma joie. Adieu , mon très cher frere. J'embrasse Madame votre femme : écrivez moi de vos nouvelles , & tâchez de vous divertir. C'est le seul remède pour les vapeurs.

L E T T R E LXXXI.

A St. Germain , ce 8 avril.

A LNES & Saujeon qui sont les deux terres que M. le duc de Richelieu avoit en Saintonge ne sont plus à lui. Pour les acheter , vous auriés à faire à Mme. la duchesse d'Aiguillon qui est toute hérissée de difficultés & de chicanes. Voilà vingt mille francs que le Roi vous donna hier. Vous en auriés autant de M. Brunet. Le tout feroit une somme considérable , mais facile à dissiper. Faites mille amitiés pour moi à Mme. d'Aubigny , je vous prie. Je voudrois bien qu'elle se sentit un peu des bienfaits du Roi. Je ne lui envoie plus rien , parce que vous êtes plus riche que moi. J'aime mieux nourrir mes pauvres

que vos chevaux. Adieu , mon cher frere. Je suis toujours la même pour vous. Je suis votre sœur : & vous ne me connoissés pas encore !

L E T T R E L X X X I I .

à Versailles , ce 18 août.

I L est vrai que je serois ravie que vous retirassés Aubigny du chapitre d'Angers qui vient de l'acheter : il me l'a fait offrir fort honnêtement. Il vous convient d'avoir une terre , sans maison à entretenir : vous n'en pouvés avoir une plus belle que le château de Cognac.

Je suis bien aise que M. de Ruelles ait mis ses enfans dans les nouvelles compagnies que le Roi vient de faire. C'est un grand soulagement pour la noblesse. Il n'y aura point d'état ni de condition qui ne doive son bonheur au Roi.

Il faut prendre patience sur Mme. de Caumont. Il n'est rien que le tems n'adoucisse.

Je n'ai rien de meilleur à vous dire sur les vapeurs , que de vous conseiller de vous divertir , de n'être jamais seul , de manger peu , & souvent , de vous promener à cheval , en carrosse , en bateau , de marcher

peu , d'éviter toutes sortes d'épuisemens , soit de corps , soit d'esprit , de ne faire aucune lecture fatigante , & surtout de ne point rester couché dans cette grande chaise où je crois vous voir.

Je vous remercie de l'éclaircissement que vous me donnés sur la maison de notre grand'mere. J'en ai de reste présentement. Mais je voudrois bien savoir qui étoit M. de Cardillac. C'est ce que je trouve de plus obscur.

J'ai peine à croire que M. de Villette se convertisse ; je le voudrois de tout mon cœur. Mais le respect humain !

Vous aurés appris l'heureux accouchement de Mme. la Dauphine : jamais on n'a vu tant de joie que Paris & la cour en ont témoigné.

Adieu. Vous ne me dites rien de Mme. d'Aubigny : vous ne serés jamais heureux , ni bien avec Dieu , si vous n'êtes bien avec elle.

On vient de m'apprendre que messieurs les échevins de Cognac ont un petit démêlé avec les dames de la charité pour l'emploi d'un fonds destiné aux pauvres. Ce n'est point à moi à le juger. Mais je vous prie , mon cher frere , d'être , autant que votre conscience le voudra , dans les intérêts des dames de la charité. Elles sont

établies par messieurs de la mission , dont vous connoissés le zèle. Ils sont très appliqués aux bonnes œuvres , & si droits qu'ils pourroient mieux décider que personne. J'ai tant d'estime pour leur maison en général , & pour quelques uns d'eux en particulier, que je vous recommande cette affaire de tout mon cœur. Il est si difficile que les pauvres aient tort ! soit dit , sans corrompre votre intégrité.

L E T T R E LXXXIII.

Le 15 octobre.

J'AI reçu une lettre de Mme. de Miossens sur l'état où vous êtes. Il n'y a , dit-elle, aucun danger : mais vous souffrés : Quand l'esprit est attaqué par les vapeurs , toute la machine est dérangée , & cela me desole. J'en ai tant eu , & j'en ai vu tant ! rejouissez vous : c'est le seul remède. Prenez l'avis de M. Fagon qui vous envoïoit dès cette année à Vichy. Voici une lettre de M. le duc du Maine qui est d'un stile assez gai , & la signature assez magnifique. Il conserve toujours beaucoup d'amitié pour vous. La cour part lundi prochain pour Chambort. Mme. la Dauphine demeure ici. Elle n'est pas encore en état de marcher , au grand regret de toute sa maison.

J'aurai l'honneur d'aller avec la Reine. Nous retrouverons Mme. la Dauphine à Fontainebleau. L'air de Versailles m'ôte la moitié de mes migraines. Mme. d'Aubigny me fait une belle & bonne rélation de vos plaisirs sur la naissance de notre jeune prince. Je suis assurée qu'elle dansa de fort bonne grace : au moins je la vis un jour s'y prendre fort bien. Adieu , mon cher frere. Mes complimens à vos dames de la Charité. Elles m'ont bien remercié de ce que vous avés fait pour elles.

L E T T R E LXXXIV.

A Chambort, le 6 octobre.

1682.

J'AI reçu une lettre de vous par Mr. de St. Denis que j'ai remerciée. J'ai tenu sa fille avec M. de Chevreuse : j'ai trouvé Mme. de St. Denis , telle que vous me la représentés. Je suis fâchée que vous n'aïés pu aller aux eaux. En attendant le retour de leur saison , assujettissez vous aux avis , que je vous ai donnés.

Je crains votre gout pour la solitude. La plus mauvaise compagnie vaut mieux que ces tristes rêveries où l'on se plonge quand on est seul. On m'a montré la déclaration de la terre d'Aubigné. Le revenu est assez peu de chose. Les droits en sont

beaux. On peut retirer Ste. Gemme, qui est aussi de la maison.

Allez faire un tour sur les lieux : & concertez tout avec Mr. de Tigny qui est un fort honnête homme. Changez d'air & de lieu : appliquez vous sans vous occuper. Point de meilleur remède. Je vois bien que l'affaire de Curfai seroit bonne. Mais il faudroit faire à M. d'Ouilly un priere, que mon crédit lui seroit prendre pour un ordre. Et l'on n'est point en faveur pour faire des incivilités, des injustices, ou des violences. Mr. Turc fait de son mieux pour ne pas nous péier. Le Roi a été reçu à Maintenon par Nanon & la Couture, qui s'en acquitterent fort bien. J'en étois partie, deux heures avant qu'il y arrivât. Il le trouva fort joli. Le jardin commence à s'accommoder : les arbres, & les palissades sont assez grandes : & sans les inondations de l'hiver, le potager seroit beau. Ma manufacture le divertît fort. Outre mes Normands pour faire de la toile, il vient de m'arriver vingt-cinq Flamands pour le linge ouvré comme celui de Courtray où j'ai débauché des ouvriers. Charlot est si embelli & si sage, que je ne le reconnus pas : il a beaucoup d'esprit, & la mémoire de sa race. La Reine lui demanda qui il étoit : il répondit : un petit gentilhomme que

» Me. de Maintenon fait élever. « Adieu, mon cher frere : je me porte fort bien à Chambort , & je m'y plais tout à fait. Nous en partons lundi , 12 de ce mois , pour Fontainebleau , où je suis toujours accablée de vapeurs. J'y passe les jours à pleurer , à étouffer , à me contraindre , & à me trouver la plus malheureuse personne du monde. J'ai pris un Lion herminé , * quand j'ai vu que ce sont nos véritables armes. Faites de même.

L E T T R E LXXXV.

à Versailles, ce 1 decembre.

J'AI à répondre à une lettre de vous du 7 de novembre , à une de M. de Tigny , & à une autre de M. Vieux-Fourneaux. Je commence par la vôtre. Je suis ravie que l'Anjou vous plaise , & que vous n'ayés nulle répugnance à acheter la terre de Ste. Gemme ou celle d'Aubigny. Ces aquisitions sont plus raisonnables que celles que vous pourriés faire ailleurs. Sans avoir une vanité ridicule , on peut préférer une terre de son nom & de ses peres : si j'a

* Mme. de Maintenon se trompoit. Le Lion d'Aubigné a été herminé par les la Jouffelinier. Et les d'Aubigné de Poitou n'étoient pas de cette branche. Voir les Mém. de son grand-pere.

vois été aussi bien instruite là-dessus que je le suis à présent, je n'aurois pas acheté Maintenon. J'avois regardé comme une chose avantageuse que le château d'Aubigny fut détruit, parce que je voulois que vous achetaffiez du revenu sans occasion de le dépenser follement. D'ailleurs, quelle plus belle habitation que celle de Cognac ! Cependant je vois par ce que m'écrit M. de Vieux-Fourneaux que vous croiés cet air trop subtil pour vous. Voiez : déterminez vous : agissez là-dessus sans moi. Comment ferois-je vos affaires ? Je n'ai pas le loisir de penser aux miennes. J'ai perdu une procès, pour ne l'avoir pas sollicité. En un mot, par cent mille raisons trop longues à déduire, je ne puis vous donner que des conseils fort vagues. Vous avés plus de loisir : l'exercice vous est bon : vous êtes sur les lieux : vous trouverez plus de facilités que moi. Si vous voulés Aubigny, voiez le marché de Mrs. du chapitre, & concluez. Ils me prient de demander un droit d'amortissement. Ce seroit leur procurer un très grand avantage pour les péier de vous laisser rentrer dans une terre de votre maison. Ni grace ni faveur, quand on veut agir avec justice. Si l'année de leur achat n'est pas expirée, vous pouvés par le droit du nom rentrer

dans la terre : si vous ne le pouvés par droit ,
voiez s'ils veulent vous rendre ce service :
mais ne l'achetez pas. Si vous aimiés
mieux Ste. Gemme , je la ferois demander
à M. de la Rochefoucault. Mais ne fefons
de pas qu'à mesure qu'ils seront nécessai-
res. Ce n'est pas le bon air d'Anjou qui
vous a fait du bien : c'est l'exercice & l'oc-
cupation. Vous avés une paresse extrême :
& vous vous laissés aller à une mélancolie
qui devoit vous avoir donné des vapeurs
plutôt. Vous faites fort bien de garder M.
de Vieux-Fourneaux. * C'est un homme
qui vous seroit bon à plus d'une chose , &
que vous devés attirer chez vous. Je ne
vous répons point sur M. Arnaud : vous
savés que je ne suis jamais entrée dans ces
fortes de procédés. Vous ne pouviés mieux
faire que de laisser Mme. d'Aubigny chez
Mme. de Mioffens : bonne compagnie : il
ne faut pas se lasser de travailler à sa con-
version. Il est vrai que la Reine me fit
l'honneur de me donner son portrait à
Chambort. Je n'aime point à parler de ces
choses-là : & la faveur , à mon gré , ne sied
pas mieux que la modestie. Nulle peine
sur ce que je ne vous mande rien. Vous
entendrés assez parler de moi : & je ne se-

* Voyez une lettre du chevalier de Méré , dans le
premier recueil, Let. LII.

rai jamais paresseuse quand il s'agira de vos intérêts. Je vous le répète : je ne me chargerai point du détail de votre acquisition. J'en suis incapable. J'ai acheté une terre , sans avoir eu le loisir de l'aller voir. Adieu : mon cher frere : ne soïez jamais seul , si vous ne voulés que la tête vous tourne.

LETTRE LXXXVI.

à Versailles , ce 18 janvier.

1683

JE ne ferai pas toujours tout le bien possible : mais du moins je ne m'opposerai jamais à aucun. Voilà qui est bien sérieux pour en venir à vous dire , que s'il ne tient qu'à mes vieilles jupes que vous ne preniés cette demoiselle , je les lui donne de bon cœur. Mais l'union qui doit être entre Mme. d'Aubigny & vous ne fera-t'elle point troublée ? J'avoue que je ne puis regarder Cognac comme une solitude affreuse. Il m'en reste une idée fort agréable. Votre imagination est blessée. Allez aux eaux : & menez y votre femme. Il est vrai que rien n'est plus difficile que de traiter avec des communautés : chicanes , défiances , longueurs , incertitudes. J'aimerois donc mieux Ste-Gemme. Personne ici n'a échapé aux rhumes : j'en ai eu un , mais

très léger. Laissez dire Mme. de Fontenai : on parle des plus grands princes du monde. Je suis sur le théâtre : il faut bien qu'on me siffle ou qu'on m'aplaudisse. Je vous souhaite là dessus autant de tranquillité que j'en ai. Dites à Mme. d'Aubigny que si sa lettre est purement d'elle , il faut qu'elle se soit prodigieusement formé l'esprit : son stile est aussi beau que ses caractères. On ne peut écrire ni avec plus d'élégance , ni avec plus de gout , ni avec plus de tendresse. Adieu , Monsieur , songez à vous réjouir & à vous sauver.

L E T T R E L X X X V I I . *

Ce 29 avril.

1683.

JE crois que vous savés fort bien que je vis encore , & même avec plus de santé que jamais. Je ne sai qui va à Vichy. Me. de Montespan devoit aller à Bourbon : mais son voiage est rompu. Vous avés assez d'esprit pour vous conduire vous-même. Il faut bien écouter , parler peu , éviter les airs de grand seigneur qui ne conviennent pas même aux Rois , & prendre cet air de modestie & de simplicité , qui va si bien aux particuliers. M. l'abbé d'Aubigny négocie l'affaire de Ste-Gemme , sans que vous y

* *L'adresse : A M. le Cte. d'Aubigny , à Vichi.*

paroissies. Si vous voulés une terre , celle-là me paroît belle & bonne : un prix convenable : point de maison : une forêt : de beaux droits : & sortie de votre famille. Notre été se passera en voïages. Nous partons le 26 mai pour aller en Bourgogne : & nous traverserons toute l'Alsace. Nous allons à Betfort , & pour la troisieme fois à Strasbourg. Nous ferons de retour ici , le 24 de juillet. Nous y passerons le mois d'aoust : & nous irons dans celui de septembre à Chambort , en octobre à Fontainebleau , & en novembre à Versailles. Me. la Dauphine ne vient point : elle est grosse : & tout le monde en est ravi. Mlle. de Laval sera bientôt mariée : je ne sai encore à qui : mais le Roi s'en mêle : & vous savés qu'il est accoutumé à réussir. M. du Maine est toujours fort honnête homme , & sera du voïage. Mme. de Montchevreuil est très languissante : & j'en suis en peine : ma vie est fort douce & solitaire. Cette Dlle. des Coublans n'est point notre parente : je m'en suis informée. Adieu.

L E T T R E LXXXVIII.

*à Versailles, ce 21 mai.*1683.

J'AI su de vos nouvelles par votre médecin. M. Fagon l'estime beaucoup. Je vous ai écrit par Madame la duchesse de Noailles. J'espère que les eaux vous feront du bien. Je crois vous avoir déjà mandé la disposition de tout l'été, & que Madame la Dauphine le passera ici, par une raison qui plaît à tout le monde. Mlle. de Laval épousa hier M. de Roquelaure, que le Roi fait duc comme étoit son pere. Avez vous su que M. de Montchevreuil s'est cassé un bras ? Il ne pourra suivre M. du Maine. On parle de Mlle. d'Hamilton. D'autres disent Mlle. de Leuvestein, * niece de M. de Strasbourg. Voilà mes nouvelles donnez moi des vôtres. Tout est à souhait si vous joignés aux eaux la tranquillité qui est encore plus nécessaire qu'elles.

Je voudrois faire un voïage avec vous pour vous faire avouer que toutes les femmes ne sont pas implacables sur les montagnes & dans les vallées. La description que vous me faites de l'embarras de la vôtre m'a fait rire, & je l'ai cru voir : tant est naturellement conté.

J'ai affecté de ne point paroître dans

* Depuis, Marquise de Dangeau.

l'affaire de Ste-Gemme, parce que tout se feroit passé en civilités sans conclusion. Et il faut toujours traiter les affaires d'intérêt de turc à maure. Je suis fâchée que Mme. d'Aubigny n'en sache pas sur les vapeurs autant que moi. Elle vous feroit très utile. Dans ces maux-là, on tire plus de secours des autres que de soi-même. Je juge bien de l'effet qu'elles doivent produire sur un homme aussi chagrin & aussi taciturne que vous. Mais n'aurez vous point d'enfans après Vichi ?

LETTRE LXXXIX.

à Fontainebleau, ce 7 août.

1683.

L'Affliction générale, & la mienne particuliere ne m'empêchent pas de répondre à votre lettre, puisque vous attendés ma réponse pour vous déterminer.

M. Fagon n'est point ici pour le consulter sur Bagnères : mais je connois assez bien ces eaux-là, pour vous dire qu'elles ne sont pas bonnes à boire, & que leur grand mérite est pour les maux extérieurs. Barege amolit ; Bagnères fortifie : qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec vos vapeurs ? ce sont elles qui vous font voir les choses si tristement, & qui vous conseillent des eaux qui ne vous guériroient

pas. Le malheur de n'avoir point d'enfans est très médiocre pour tout le monde. Je vous crois trop raisonnable pour vous soucier que votre nom périssè. La raison qui vous empêche de me voir est si utile & si glorieuse, que vous n'en devés avoir que de la joie. Il ne me convient point d'avoir aucun commerce. Je vous ai conseillé par l'intérêt que je prends à vous de demeurer dans le plus beau lieu du monde, où l'on vit avec le plus d'abondance : où vous êtes libre : sans affaires, au milieu de vos parens : en un mot dans un état que je préférerois au mien, si brillant, si envié, & si ennuyeux. Je ne prétens point vous contraindre. Mais si vous venés ici, vous ne me verrés pas : il vaut donc encore mieux être en commerce de lettres que d'être si près l'un de l'autre sans nous écrire & sans nous voir. N'allez point réveiller vos chagrins. Si le Roi ne vous a pas fait justice, si vos ennemis vous ont fait du mal, c'est un malheur très ordinaire. Vous êtes vieux : vous n'avez point d'enfant : vous êtes infirme : que vous faut-il ? du repos, de la liberté, de la pieté : tout ces biens sont entre vos mains. Si vous voulés acheter une terre, achetez en une. Mais si vous aimés mieux manger votre revenu à Cognac, mangez le. Vous avés plus de trente mille

livres de rente pour six ans : si je vis encore , vous en aurés davantage , & si je meurs, Maintenon. Je vis à Betfort des restes de l'amitié qu'on a eue pour vous. Bien des gens ne voulurent pas prendre un sou des miens , quand ils furent que j'étois votre sœur. Charlot est toujours à Maintenon , plus spirituel & plus petit que jamais. Vous avés raison de croire que je suis fort affligée de la mort de la Reine. Personne n'en a plus de raisons : je les sens toutes très vivement : & la douleur du Roi est une terrible augmentation à la mienne. On dit que Mme. d'Aubigny est grosse : j'en aurois bien de la joie. Je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XC.

à Fontainebleau , le 7 septembre.

VOUS aurés sans doute appris qu'avant d'être consolés de la perte de la Reine , nous avons eu à trembler pour le Roi , & que nous lui avons cru le bras cassé : il n'a été que démis : & graces à Dieu , il est si bien rétabli qu'il n'y a rien à craindre. Cet accident l'a fait voir aussi ferme dans la douleur que dans toutes ses autres actions : & il y a eu peu de différence de son

sang froid à celui de ce philosophe * qui disoit : *Je vous avois bien dit que vous m'rompriez la jambe.* Vous jugerés par ma bonne humeur que la santé du Roi n'est pas mauvaise. M. Colbert est mort : & M. le président Pelletier va remplir sa place vous l'avez vu prévôt des marchands. Le Roi ôte les bâtimens à M. Dormois à qui il donne cinq cens mille francs. M. de Louvois aura la charge. On ne fait plus : on ira à Chambort : le bras du Roi en décidera. Mais Mme. la Dauphine n'ira pas Elle est trop avancée dans sa grossesse. Je me suis informée de tout sur la mairie de Bourdeaux : elle ne se vend jamais. Je vous conjure encore de vivre commodément , & de manger tous les ans les dix huit mille francs de l'affaire que nous avons faite. Nous en ferons quelque autre. Allez Bourdeaux, si l'air en est meilleur pour vous que celui de Cognac. Il n'y a que pour son salut qu'il faut se contraindre. Je vous aime plus que je n'aimerai vos enfans : & d'autant plus ils auront mon bien. Plus je vis , & plus je me defabuse des soins & des projets à venir. Dieu les renverse presque toujours & comme ils ne sont presque jamais par rapport à lui , il ne les bénit pas. Je deviens une vieille bien relâchée , & bien douce

* Epitacte.

mangez votre revenu ; faites en part à votre femme ; vivez heureux , & en paix : Dieu pourvoira à tout , pourvu que vous le serviez ; préparez vous à la mort sans en être plus triste. Ordonnez à *la France* de vous mander toutes les nouvelles qu'il ramasse dans les antichambres ; cette gazette vous divertiroit. Vous croiés bien que je suis fort aisé de la grosseffe de Me. d'Aubigné. Les femmes en savent plus là dessus que les medecins. Il faut s'habiller bien large , pour qu'un enfant se place à son aise , manger de bonnes choses pour qu'il se porte bien , contenter ses envies avec modération pour qu'il ne soit ni timide , ni capricieux , ni gourmand. Adieu. Je vous aime plus que ma sêcheresse ne me permet de vous le dire.

L E T T R E L C I .

à Fontainebleau , ce 28 septembre.

1683.

J'AI montré au Roi ce que vous m'avés écrit sur son accident. Il l'a reçu comme vous pouvés le desirer. Il quitte l'écharpe aujourd'hui , & est , graces à Dieu , en parfaite santé.

Voici la réponse de M. Pelletier qui vous renvoie votre lettre à cause du *Monseigneur* qu'il ne veut recevoir de personne. Il mon-

tre une sagesse & une modération admirables ; & tout le monde est ravi de le voir où il est ; jamais choix n'a été plus approuvé. Nous verrons si la prospérité le gâtera.

Monsieur Brunet me demanda hier s'il étoit possible que je consentisse que vous mangeassiez votre bien. Je lui répondis que je vous en avois prié. Réjouissez vous mon cher frere , mais innocemment. Songez à l'autre vie ; & préparons nous à passer avec le plus de confiance que nous pourrons. Faites de bonnes œuvres , mais avant tout , votre devoir. Le vôtre est d'aimer & de supporter la femme que Dieu vous a donnée. Lisez St. Paul ; il vous dira que les forts doivent supporter les foibles & que vous n'êtes qu'un , votre femme & vous. Vous lui devez de la patience , de l'amitié , de la complaisance. Je vous aime beaucoup , quoique je vous le dise peu.

Je crois que la Reine a demandé à Dieu la conversion de toute la cour. Celle du Roi est admirable. Les dames qui en paroissent les plus éloignées ne quittent plus les églises. Mme. de Montchevreuil, Mesdames de Chevreuse , & de Beauvilliers , la princesse d'Harcourt , & en un mot toutes nos dévotes , n'y sont pas plus souvent que Mesdames de Montespan de Thianges , la comtesse de Grammont

la duchesse du Lude , & Mme. de Soubise. Les simples dimanches sont comme autrefois les jours de pâques. Avez vous des livres ? Et en voulez vous ? M. de Louvois expédie un peu plus que ne fesoit M. Dornois. Versailles qui n'auroit pas été prêt à Noël le sera à la fin de ce mois. Mme. la Dauphine part d'ici le 6 d'octobre : je demeure ici pour partir le 9 avec le Roi , Madame , Monseigneur , & la princesse de Conti. La maréchale de Rochefort est dangereusement malade.

L E T T R E X C I I .

A Pont à Mousson , le jour de la roussaint.

1683.

JE ne suis point surprise que vous aïés commencé par manger les dix-huit mille livres que vous devés toucher à la fin de l'année. Mais je le suis de ce que vous croiés que les fermiers généraux vous doivent prier par avance : c'est ce qu'ils ne feront pas. Cette affaire si considérable , si bien conduite , si assurée , ne vous mettra donc pas à votre aise ? Je suis au desespoir de vous dire des choses désagréables : mais comment être sincere , & diffimuler ? Il ne semble qu'après ce que je viens de faire pour vous on ne peut dire que nous soions brouillés. On ne le croit pas à la

cour , où ce qui s'est passé à Fontainebleau a fait grand bruit. Quelle bonté au Roi d'applanir lui-même toutes les difficultés qui naïssent les unes des autres ! Et vous voulés qu'il ordonne à ces messieurs de vous prier par avance ! Que dirois-je de vous voir demander un bienfait avec l'empressement , le chagrin , la tyrannie dont vous rougiriés d'exiger une dette ! Je ne puis donc que prier Monsieur Brun comme mon ami particulier de vous faire plaisir , s'il le peut. Adieu. Nous serons le 17 à St. Germain. Je vous dirois que je vous y verrois avec plaisir , si je pouvois vous y voir content. Mais j'avoue que mes parens sont si peu sensibles à ce que je fais pour eux , & le sont tant sur ce que je ne puis faire , que leur commerce ne me donne que du chagrin. Ce chagrin au beau faire : il ne m'empêchera pas de vous aimer.

L E T T R E X C I I I . *

à Versailles , ce 1^{er} mars.

1684.

JE ne vous aurois pas cru si inquiet sur ma santé ! L'hiver s'est passé avec tant de plaisirs , & mes migraines m'ont si fort tourmentée , que j'ai toujours été , ou à

* à M. d'Aubigny , à Cognac.

lutter dans mon lit contre la douleur , ou contre l'ennui dans les apartemens du Roi. La layette doit être arrivée. Elle n'est pas magnifique. Vous savés que je me pique d'avarice. J'attends avec impatience la nouvelle de l'accouchement de Mme. d'Aubigny. Je suis assez indifférente sur le sexe : j'ai mes raisons pour cela. Je suis très contente de Mançeau : s'il continue , nous serons long tems ensemble. Vous m'avez fait-là un très bon présent. La guerre m'afflige. Elle nous ôtera d'ici tout l'été. Le Roi doit partir pour l'armée le 10 d'avril. Cela est encore bien éloigné : mais mon attachement pour lui me le rend présent. Madame la Dauphine a déclaré qu'elle veut aller sur la frontiere , pour être plus près des nouvelles : elle a raison : mais ces petites consolations ne m'empêchent pas d'envisager la guerre comme un grand malheur. Adieu : écrivez moi souvent : & croïez que saine ou malade , négligente ou soigneuse , en faveur ou en disgrâce , je suis toujours la même pour vous. Charlot est un vrai original. Je le mettrai bientôt au college. M. du Maine ne fit hier une visite , où il ne me parla que de vous. Il n'est point vrai que j'ai dit que j'étois contente de M. Arnaud. Mme. de Lencosme n'a proposé plusieurs affaires : j'ai tout re-

fusé. Mais je n'ai jamais aimé à me déchaîner contre personne , & à présent moins que jamais. Je verrai le gentilhomme que vous avés converti, quand il plaira à Mançeau de me le montrer. Les voïages ne m'embarraissent point ; mais je hais le campagnes. D'ailleurs , nous serons si peu de tems avec le Roi ! L'avis de M. le Contrôleur général seroit de placer votre argent sur la ville au denier dix-huit. Il croit ce parti meilleur que la caisse des emprunts. Consolez vous du retardement des couches de Mme. d'Aubigny ; les héros sont au moins dix mois dans le sein de leur mer

L E T T R E X C I V.

à Condé , 5 mai.

1684.

JE vous félicite de l'heureux accouchement de ma belle-sœur. Je le savois par Mme. de Mioffens , quinze jours avant l'arrivée de votre lettre. Je sens déjà que quelque chose de fort tendre pour ma niece. Je vous prie , qu'elle ne demeure pas unique , afin que je puisse l'avoir , quand quelque autre enfant vous amusera. On dit que vous vous en occupés fort , que vous l'allés voir plusieurs fois le jour ; c'est bien fait. Mais ne la tuez pas force de la caresser. Laissez-la dormir. Prenez garde à ses yeux. Quel

ne lui arrive point d'accident dans la figure. J'aimerois mieux qu'elle mourut , que de la voir difforme. Je ne me tire pas si bien de ce voiage-ci que des autres. J'ai eu l'honneur d'être dans le carrosse du Roi. C'est un grand plaisir , mais toujours accompagné de quelque contrainte. L'esprit est inquiet. Je voudrois la paix : & nous avons la guerre. De-là , mille maux , dont pas un n'est considérable. Mes amitiés à votre accouchée. La santé des femmes dépend de leurs couches. Dites à la nourrice qu'elle nourrit mon héritière. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E X C V.

Versailles , 18 juin.

1684.

JE vous ai conseillé de ne point vous établir à Paris , parce qu'il seroit bizarre que vous fussiés à portée de me voir , & que vous ne me vissiés pas. Mais un conseil n'est point une défense. Outre qu'il ne me convient pas de vous en faire , je n'exigerai jamais de vous la moindre contrainte. Je desire votre bonheur aussi ardemment que le mien. Nos états sont différens : le mien est éclatant & agité : le vôtre , obscur & tranquille. Le sage préférera toujours votre médiocrité à mon élé-

vation. C'est Dieu qui m'a placée : il fait que je ne l'ai pas cherché, pas même prévu. Je ne m'élèverai jamais davantage : & je ne le suis déjà que trop. Si ma famille en souffre d'une façon ; elle en sera dédommagée de l'autre. Je fais ce que je crois devoir faire. Mes raisons peuvent être mauvaises : mais mes intentions sont droites. J'aime déjà votre fille. Et je voudrois assez qu'elle fut héritière. Mais Mme. d'Aubigny n'en demeurera pas là. Je suis sensiblement touchée de la mort de Mme. de Richelieu. * Dieu nous la ôte. Soumettons nous. Nous la suivrons bientôt. Il n'est pas permis aux chrétiens de s'affliger. Et toutes ces morts doivent nous apprendre à mourir. Ecrivez moi souvent. Je vous répondrai quelquefois.

L E T T R E X C V I.

à Versailles, 25. juin.

1684.

VOUS avés bien fait d'aller voir M. le maréchal d'Estrées. Vous n'avés nulle

* Anne Pouffart, fille de François Pouffart, marquis de Fors, & baron de Vigean : dame d'honneur de la Reine & de Marie-Anne-Victoire de Bavière : mariée en 1646 en secondes nœces à Armand de VVignerod du Plessis, duc de Richelieu, pair de France : morte en 1684 sans postérité.

occupation : & ce n'est pas un grand malheur. Amusez vous : & sauvez vous. Vous serez plus habile que ceux qui se donnent tant de peine. Moi , vous donner des ordres ! il faudroit que je fusse folle. Je ne fai ce que vous voulés dire sur la *beauté de la cause*. * Voulez-vous que je vous répète ce que je vous ai déjà écrit là-dessus ? Ne voïez point Mr. Arnaud. Il seroit bien difficile qu'un procédé tel que le sien ne vous échauffât : & ce regne-ci n'est pas propre aux violences , outre que les affaires qui roulent sur l'argent ont toujours quelque chose de sâle. En apprenant que vous étiez enfin pere , je dis : voilà un enfant qui les unira. J'apprends avec douleur que son humeur vous choque. Et vous , croïez vous ne rien avoir de choquant ? Pourquoi êtes vous homme ? si non pour suporter cette enfant. Que vous sert-il d'avoir de l'âge , de l'esprit , si vous n'en êtes pas plus patient ? Ah ! que les hommes sont tiranniques ! Ils aiment une liberté extrême , & n'en laissent aucune. Ils enferment pendant qu'ils courent. Ils croient une femme trop heureuse de les recevoir quand il leur

* Mme. de Maintenon lui avoit dit dans une des lettres précédentes : *la cause qui m'empêche de vous voir est si belle , & si glorieuse*. Et apparemment M. d'Aubigne avoit fait quelques plaisanteries là-dessus.

plaît de revenir. Ils exigent mille complaisances ; & ils n'en ont que pour leurs maîtresses. Procédé imprudent avec la plupart des femmes , & cruel avec toutes. Pour moi , je n'amuserois guère un mari qui n'auroit nulle attention à mon amusement. De l'aveu de toute la terre , votre femme est d'une vertu & d'une soumission , qui devroient vous obliger à toutes sortes d'égards. Quand vous rentrés chez vous , faut-il être surpris des restes de l'ennui dont votre absence l'a accablé ? Esséiez de mes conseils : rendez vous propre mon expérience ; que j'aie reçu pour vous & pour moi.

Verfailles me donne de la santé : & la paix avec les Hollandois , de la joie. Celle d'Espagne suivra bien-tôt : & je serai délivrée des inquiétudes de la guerre , & de ses affreuses suites. La cour est fort vive & fort belle. Mme. la Dauphine n'est plus renfermée. Elle se donne au public avec autant d'empressement qu'elle s'y déroboit. Elle a pour le Roi toute la complaisance qu'il mérite. Il en est content. La famille Roïale vit dans une grande union. Mme. d'Arpajon * fait très bien dans sa charge

* Catherine Henriette d'Harcourt , sœur du marquis de Beuvron , mariée le 24 avril 1659 à Louis duc d'Arpajon , chevalier des ordres du Roi , lieutenant général au gouvernement de Languedoc.

(de dame d'honneur de Mme. la Dauphine.)

La chambre des filles de Mme. la Dauphine va être complete. Les étrangères auront l'avantage sur les Françoises : car nous n'avons rien à opposer à la beauté de Mlle. de Leuvestin niece de M. de Strasbourg que l'on vient de prendre , ni à celle de Mlle. Hamilton que l'on va nommer. Mlle. de Murçay se fait , & danse des mieux. Mais en faisant tout ce que je puis pour les Villettes , je sens qu'une petite fille , vieille de deux mois , me touche de plus près ; & je pense souvent au plaisir que j'aurai de la marier , si ma vie & ma faveur durent encore douze ans. Adieu : je vous embrasse , & vous aime plus tendrement que je ne vous le dis , & que vous ne le croiés.

LETTRE XCVII.

à Versailles, 11 juillet.

OU prenez vous que je vous ai écrit une lettre mélancolique ? je n'ai aucun sujet de l'être : & naturellement personne ne l'est moins que moi. je vous ai parlé de la mort , parce que j'y pense souvent. je m'y prépare avec gaieté. je voudrois vous porter à vous y préparer. C'est vous que j'aime , ce n'est pas votre vie.

K 3

Ma tendresse fait des vœux continuels pour votre salut. C'est peu d'être philosophe : il faut être chrétien.

Le Roi ira à Chambort le 15 de septemb. de là , à Fontainebleau jusqu'au 15 de novembre. Prenez ce tems-là pour venir à Paris. N'écoutez point les sots discours de nos envieux, je fais de mon mieux en tout. je ne me reproche rien sur personne. Songez à notre état passé : voïez vous au bout trente mille livres de rente ? Que mon état présent ne trouble point la félicité du vôtre. C'est une aventure personnelle , qui , comme vous dites très bien , ne se communique point. Vous avés du bien & du repos. Tout le reste n'est qu'un jouet d'enfant. Après ceux qui ont les premières places , je ne connois rien de plus malheureux que ceux qui les envient ; si vous saviés ce que c'est ! Si je vis assez pour marier ma niece , elle le fera bien. Et cette idée me console de la perte de ma liberté. Vous ne me parlés point de son baptême. Est-elle nommée ? Qui l'a tenue ? Est-elle jolie ? Comment s'appelle-t'elle ? je lui voudrois un joli nom. * je me porte bien. je deviens un peu grasse : mais l'embonpoint sied mieux à la vieillesse que l'étisie. M. de Montauzier m'a donné une lettre que lui écrit le

* Elle fut nommée *Amable* :

P. Chavrand qui fait votre panégyrique. Je l'ai lu avec plaisir : il roule sur les vertus chrétiennes : car pour les morales , il y a long tems que je vous les connois. Je ne suis point dévote , mon cher frere : mais je veux l'être : je suis persuadée que la dévotion est la source de tout bien.

L E T T R E X C V I I I .

A Versailles , 18 juillet.

1684.

IL faut qu'un de nos parens tienne votre fille : car attendre M. Barillon seroit un grand ridicule. Je la tiendrai avec grande joie. On ne parle que trop de moi soit en bien , soit en mal. J'ai toujours oui dire que les femmes doivent desirer d'être oubliées. Dieu m'a fait sortir de l'ordre commun. L'air de Versailles est admirable. On y manquoit d'eau : & delà , tant de maladies : aujourd'hui il y en a de bonne. Vous entendés sans doute parler des mariages de Mlle. de Murçai. * Elle n'a encore que treize ans & trois mois. Je vous dis en confidence , que je prends à Noisi des demoiselles dont le Roi paie les pensions. Je le dis le plus bas que je puis , parce que j'en serois accablée. Je voudrois bien que mon péis eut part à ce bienfait. Si l'on vous parloit de quelque

* Demandée par le marquis , depuis duc de Bouffiers.

demoiselle convertie , instruisez moi de son nom , de son âge , de sa race , & de l'état de sa famille. Mme. de Brinon ne veut point de votre M. Chandelier. On ne peut être curé & aumônier tout à la fois. Adieu. Prenez le vous-même. S'il vous est inutile pour vous dire la messe , vous aurés du moins le plaisir de donner à quelqu'un deux cens francs de pension.

L E T T R E X C I X.

à Versailles , ce 3 septembre.

1684.

JE vois les choses de près : je ne puis regretter que vous soïés sans emploi. Je suis bien fâchée non de l'exclusion , mais des mauvais offices qui vous l'ont donnée. J'ai de la peine à pardonner à vos ennemis. Mais en vérité , ils vous font un si grand bien que j'en suis desarmée. Je ne vous interdis point Paris. Je serois bien injuste : si je me servoïs de ma faveur pour tyranniser un frere aîné , à qui je dois du respect. Je vous l'ai dit cent fois : il ne me convient pas de vous voir souvent : ainsi je vous aime mieux en province. Je vous le répéterai , tant que je verrai dans vos lettres des traits de chagrin & d'aigreur là-dessus. Croïez que je ne puis que ce que je fais. J'entends dire à tout le monde que votre fille est

belle. A - t'elle la bouche auffi grande qu'elle doit l'avoir , soit qu'elle tienne de vous ou de Mme. d'Aubigny ? Mlle. de Murçai ne fera point mariée que vous n'en soïés averti. Elle profitera peu de ma faveur. Une autre la porteroit aux nues : mais vous connoissés mon humeur. Elle fera toujours mieux placée qu'elle ne l'auroit été, si je fusse restée dans le néant. Nous vieillissons. Songeons à mourir. Est-ce un mal , quand on est chrétien ?

L E T T R E C.

à Chambort, 27 septembre.

1684.

JE ne doute pas de tous les propos qu'on vous tient. On voudroit vous exciter contre moi , & peut-être auffi vous engager dans quelque extravagance dont le ridicule tomberoit sur l'un & sur l'autre. Je ne pourrois vous faire connétable quand je le voudrois : & quand je le pourrois , je ne le voudrois pas. Je suis incapable de rien demander de déraisonnable à celui à qui je dois tout. Je n'ai pas voulu qu'il fit pour moi-même une chose au dessus de moi. * Ce sont des sentimens dont vous pâtissés peut-être. Mais si je n'avois l'hon-

La charge de dame d'honneur de Mme. la Dauphine.

K 5

neur qui les inspire , je ne serois pas où je suis. Adieu , mon cher frere. Je me porte bien , à quelques migraines près que je ne compte pas.

L E T T R E C I .

A Chambort le 3 octobre.

1684.

JE suis ravie que vous soïés content de mes établissemens. La manufacture & Noisi sont mes endroits favoris. Vous ne pouviés me mieux faire votre cour qu'en louant l'un & l'autre. Quant à Maintenon, il est un peu abandonné. Il est difficile de s'occuper avec plaisir d'une maison où l'on ne va jamais. Elle ne sera point mauvaise pour votre héritiere. Combien de tems serez vous à Paris ? mandez moi de vos nouvelles , & tous vos projets. Nous ferons ici jusqu'au 12 de ce mois , & à Fontainebleau jusqu'au 15 de l'autre. On se divertit fort bien à Chambort : le tems est très beau , & la cour fort gaie. Le Roi est à la chasse tout le jour : le soir , on a d'autres plaisirs. Mme. la Dauphine fait merveilles : & tout le monde en est content. On mange toujours avec le Roi : & cela fait une familiarité très agréable. Il y a un jour bal , & un autre , comédie. Tout cela ne me console pas d'être loin de Noisi. C'est le lieu de

délices pour moi. Il le deviendra encore bien plus par le gouvernement des cent demoiselles qui y seront bientôt. Les places sont remplies présentement. Adieu, mon cher frere. Je serai ravie de vous voir & de vous embrasser. Soïez vêtu modestement & de bon air. Je crains pour vous le trop grand ajustement. Voïez comme sont les autres : & n'en croïez ni les tailleurs ni les marchands.

L E T T R E C I I .

à Versailles, le 7 avril.

1685.

VOUS voulés une lettre tous les mois : voici celle d'avril : & je compte de ne pas manquer à ce soin là : car ce que vous exigés est raisonnable, & proportionné au peu de tems que j'ai. Les voïages de Noisi sont plus fréquents que jamais, les révérences y sont plus réglée, les fontanges tout à fait établies, & les promenades du soir commencées. Jugez de mon plaisir, quand je reviens le long de l'avenue, suivie de cent vingt-quatre demoiselles qui y sont présentement. Je m'amuse à pourvoir à tous leurs besoins.

M. de Louvois arriva hier au soir de Maintenon dont il prend un soin très utile : il fait rebâtir le château du parc, & mille

choses trop longues à dire qui embelliront votre terre. M. de Montchevreuil & vous, n'aurez plus de peur sur le pont : car on le fait grand & solide. Noelle a quelquefois quarante personnes chez elle. On loge jusques dans les greniers. Six mille péïsans travaillent : l'argent y roule : & on commence à en convenir. Soïez bon mari, bon pere, bon gouverneur : soïez bon chrétien, & vous ferés tout cela. Ne vous mettez point en peine de Maintenon. Le dédommagement passera le dommage, & roïalement. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous remercie d'être parti de Paris, sans me dire adieu. Ne doutez jamais de mon amitié. Vous me feriés une injustice.

L E T T R E CIII.

Dimanche, ce 3 juin.

LE Roi est plus incommodé de la goutte qu'il n'a jamais été : le siege va parfaitement bien : on avance tous les jours : on n'y perd personne de connoissance. Monsieur le prince d'Orange n'a pas encore marché, & n'est pas jusqu'à cette heure assez fort pour secourir Namur : il y a lieu d'espérer que tout ira bien & que Dieu bénira les desseins du Roi.

Nous sommes sans contredit dans le plus

vilain lieu du monde : mais nous y avons souvent des nouvelles : & c'est ce que nous sommes venus chercher. Je me porte fort bien.

Je suis bien fâchée des peines que Me. d'Aubigny vous donne : & je ne vous parle point de celles que j'ai. Il faut que vous & moi fassions de notre côté le mieux que nous pourrons , & que nous abandonnions le succès à Dieu. Il faut souffrir : nous ne sommes ici que pour cela : mais il faut mettre les souffrances à profit en les acceptant en esprit de pénitence. Je passe ma vie à écrire : & je vous connois trop pour me contraindre avec vous. Qu'est ce qu'une lettre plus longue ? souvent un plus long ennui.

LETTRE CIV.

A Versailles , ce 19 juin.

1685.

CE n'est point mes dévotions qui m'ont attiré un rhume : c'est le vent du nord que je haïs presque autant que le haït M. Fagon : je crains qu'un tems aussi fâcheux ne redouble vos incommodités : je vois peu de santés à l'épreuve du froid hors de saison que nous effuions.

Je vous assure que j'ai autant d'envie d'avoir ma niece , que vous en pouvés avoir

de me la donner : mais je sens une grande peine de celle qu'aura Mme. d'Aubigny en perdant tout son plaisir & son amusement : je voudrois bien qu'elle fut en état d'en espérer un autre.

Je prendrai certainement Mlles. de Montalambert & de l'Estang , & quand il vous plaira : je dois connoître ces noms-là ; & leur âge me convient fort.

Mlle. de St-Osmane est sortie de Noisi , & va être religieuse.

Le pere Chavrand est à Maintenon , pour y établir un hôpital général : je me suis lassée d'y donner beaucoup , & d'entendre toujours crier que l'on y mouroit de faim. Vous ne doutés pas qu'il ne trouve des difficultés à chaque pas : il m'en a déjà couté une maison de mille francs qu'il a fallu que j'aie achetée pour les pauvres , M. le prieur Dornaville m'aïant tout saintement tenu le pié sur la gorge pour profiter de l'occasion.

M. de Bonrepaux & vous , vous encensés à qui mieux mieux : il m'écrit de vous à peu près ce que vous me mandés de lui : & je le montre à celui à qui il est bon de plaire. Je fais toujours la même vie que vous avés vue. Je vais à nos chambres un jour , un autre à Noisi qui va à merveilles : je vais à St. Cyr qui avance d'une

manière incroyable : on a commencé vers le 15 de mars : & l'on couvrira mon appartement à la fin de ce mois ; tous les autres corps de logis sont élevés ; le refectoire est presque fait. je vous parle sur tout celà , parce que vous possédez notre plan.

M. le Marquis de Marcilly me desole , & cela sans vouloir parler à la mode : il est ici , assiégeant ma porte : on ne veut rien faire pour lui : il veut que je lui donne de l'argent : je le veux bien aussi : mais je n'ose lui en donner peu : & je n'en ai point beaucoup.

Le Roi est en parfaite santé , & fort gai : il chasse le plus souvent qu'il peut ; mais vous savés que ses plaisirs ne vont qu'après ses affaires.

Mme. la Dauphine se promene tous les jours , & va faire colation à la ménagerie ; Monseigneur chasse tous les jours aussi , & fort souvent à St-Leger ; le cerf le menera un de ces jours à Maintenon.

M. de Louvois en revint hier , charmé des facilités qu'il trouve pour son aqueduc. Vauban m'a dit qu'il iroit plus vite & couteroit moins que l'on n'avoit cru , mais qu'il avoit été deux mois sans comprendre qu'on put en venir à bout.

Le parc est un fort beau château ; les

vitres y brillent comme à Versailles ; on y en a mis pour cent écus. Les choses se tourneront d'une manière utile pour nos héritiers ; vous devriés en avoir encore un , sur ma parole. Maintenant m'a fait faire une digression ; revenons à la maison roïale.

Monsieur est ici en meilleure santé qu'il croit devoir à l'usage des remèdes d'une Mme. Mallet.

Madame est très affligée de la mort de son frere , & de ce que l'électorat est hors de sa maison. On croit que Mme. sa mere viendra ici ; Monsieur lui a offert un asile , après en avoir demandé la permission au Roi.

Mademoiselle me voit toujours fort souvent , quand elle est ici mais elle y séjourne moins qu'à l'ordinaire.

Mme. de Guise est à Alençon pour six mois. M. le Prince , M. le Duc , Mme. la Duchesse , & toute leur maison sont dans la joie du mariage du duc de Bourbon avec Mlle. de Nantes , que le Roi accompagne de tout ce qu'ils peuvent desirer d'utile & d'agréable. Mme. de Langeron est dame d'honneur de Mme. la duchesse de Bourbon , & Mme. de Moreuil la fera de Me. la Duchesse. On ne le fait pas encore.

Me. de Montespan me voit souvent , &

m'a menée à Clagny. Jeanne * ne m'y croïoit pas en sûreté.

Le Roi fait quelquefois des promenades particulieres avec la princesse de Conti , moi , & quelques dames ; cette princesse-là se tourne tout à fait au bien.

Le doge est parti , charmé du Roi & de la France ; je ne le vis que de ma fenêtre ; mais il y passa si souvent que nous en etions à nous sourire d'intelligence.

Je vous conjure de dire à Mme. de Miolsens que j'ai parlé au Roi de ce dont elle m'a fait l'honneur de me charger , mais qu'il m'a répondu qu'il n'avoit rien fait que de concert avec M. de Marfan.

Me. de Roquelaure vient rarement ici ; son mari ne brilla pas le jour du carouzel. je compte que les créatures que vous avés ici vous en envoient le livre , & vous mandent les nouvelles. Mançeau est à Maintenon ; c'est mon homme de confiance. Adieu , mon très cher frere , jusqu'à la lettre de juillet ; car je ne manquerai pas à ce que vous m'avez prescrit.

Savez vous que M. de Murçai fut bien près de gagner le prix , & que le Roi me dit qu'il est un des plus adroits ? ce que je ne croïois pas.

J'ai la main très lasse ; mille amitiés à Mme. d'Aubigny.

* La bouffonne de Mme. la Dauphine.

L E T T R E C V.

à Versailles, ce 5 août.

1685.

J'AI bien du déplaisir de vous voir si peu satisfait d'une personne avec qui il faut que vous passiez votre vie, & que Dieu vous a donnée. C'est une occasion continuelle de mériter envers lui, & qui est plus essentielle que de donner tout son bien aux pauvres. Il faut s'en consoler par ses bons endroits, & lui prescrire une vie qui ne la fasse guère connoître. Nous en parlerons quand il sera tems. Je ne trouve d'inconvenient à passer par Maintenon, que d'essuier de mauvais chemins, si la pluie continue. Mais s'il fesoit beau, vous ne pourriés mieux faire que de vous y reposer un peu. Faites de Maintenon, en ce tems-là comme en tout autre, ce que vous voudrés; il pourra vous servir de maison de campagne à présent que vous serés tout à fait établi a Paris. Il est vrai que le Roi donne souvent des fêtes, & que je m'y trouve le moins que je puis. je ne saurois veiller sans en être fort incommodée. Et je ne veux pas que Mademoiselle de Poitiers me puisse dire ce qu'elle dît à Seaux à Mme. d'Heudicourt, qu'elle appella *beau visage de fête*. Vous aurés appris aussi que les

plaisirs on été mêlés depuis quelques jours de plusieurs disgraces. Le Roi aiant voulu savoir ce qui obligeoit Mrs. les princes de Conti d'envoïer incessamment des courriers , on en a fait arrêter un ; on a pris toutes les lettres ; & l'on en a trouvé plusieurs , pleines de ce vice abominable qui regne présentement , de très grandes impietés , & de sentimens pour le Roi bien contraires à ce que tout le monde lui doit , & bien éloignés de ceux que devroient avoir les enfans de gens comblés par lui de bienfaits & d'honneurs. Ceux de M. de la Rochefoucault sont les plus criminels ; M. d'Alincourt y est pour sa part. Le cardinal de Bouillon est chassé pour plusieurs raisons trop longues à déduire. Il vouloit être égal en tout aux princes du sang. Il est peu plaint dans sa disgrâce , parce qu'il est peu estimé. Marly est fort à la mode. On y passa hier tout le jour ; & j'en revins comme le spectacle alloit commencer aimant mieux mon repos que le plaisir. j'oublois de vous dire qu'on a trouvé des lettres de la princesse de Conti , qui ont fait voir au Roi quelque petite ingratitude pour lui , & beaucoup de crainte de moi. Cela ne m'empêchera pas de l'aimer. Me. de Mioffens m'écrit des merveilles de votre fille. je meurs d'impatience de l'avoir

J'ai mis a Noisi les deux vilaines parentes que vous m'avés envoiées..... Seroit-il possible que vous les eussiez trouvées jolies ? Cela me fait trembler pour ma niece. Je ne me soucie pas qu'elle soit fort belle ; mais je voudrois qu'elle ne fut pas laide.

Il faudroit faire toutes sortes d'efforts pour convertir Mme. de Mioffens ; il me semble que ce seroit une femme propre à réussir ici.

L E T T R E C V.

A Chambort , ce 10 octobre.

ON met l'ardoise à St. Cyr à mon appartement. Ce sera un beau déménagement dont j'espère que vous serés témoin. Il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon appartement meublé ; & je vous conseille de demeurer à Paris jusqu'à ce que vous soies las d'y être , puisque y êtes tout porté. Mais où êtes vous logé ? Vous avés trop de gout pour ne pas admirer Versailles ; il est dans un grand desordre présentement. Nous partons d'ici après demain , au grand regret des courtisans , & au mien. Je m'y porte à merveilles , & je me trouve toujours mal à Fontainebleau. j'ai été bien aise de voir la lettre de Mme. d'Aubigny. Elle marque une grande union entre vous. Mme. de Miof-

ens m'a mandé des merveilles de votre fille. je la prendrai quand elle sera sevrée. je vous assure avec vérité que je vous aime tendrement ; mais peut-être n'en serés vous pas plus heureux. je m'expliquerai plus clairement quand nous serons ensemble. Cependant, mon très cher frere, comptez que la providence, qui regle jusqu'aux moindres de nos actions, ne vous a point amené à Paris pour voir l'opéra. Cherchez quelque homme de bien qui vous conduise à Dieu. Voiez M. l'abbé Gobelin. S'il vous plaît, demeurez en là ; si non, voiez le pere Bourdaloue, nous avons tous besoin de secours. Il y a peu de gens éclairés dans les provinces. Vous voilà à la source ; profitez en ; vous y trouverez le bonheur de cette vie-ci & de l'autre. Mme. de St. Hilaire a fait une belle fin ; je recevrai la cadete de ses filles ; l'aînée n'est pas assez jeune ; je me suis bien promis de n'en recevoir aucune de son âge ; je ferai des nécontens ; mais il vaut mieux en faire que s'arrêter en si beau chemin. Le Roi est content de vous ; mais cela ne suffit pas ; il faut que Dieu le soit aussi ; & il n'est pas plus difficile que les hommes.

L E T T R E C V I.

ce mercredi, 25 octobre.

IL me semble que je vous dis assez souvent & assez sincèrement que je ne vous conseille point de demeurer ici, pour que vous eussiez pû concerter avec moi votre départ. Ce sont ces disparates-là qui font que je vous crains près de moi ; & en vérité, vous n'êtes pas excusable, aiant autant d'estime que vous en montrés pour moi, de ne vous pas conduire par mes conseils dans un péis que je puis connoître mieux que vous ; la chose est faite ; il ne faut songer qu'à la reparer. je dirai que vous vous êtes trouvé mal cette nuit, & que n'étant pas logé commodément vous avés regagné Paris. Il faut que vous reveniés dans cinq ou six jours ; que vous soié à tems ici à faire votre cour & à me voir qu'ensuite vous retourniés nous attendre & que vous veniés encore faire un voiage à Versailles. Vous verrés la cour & ces appartemens dont on parle tant. Cette conduite paroîtra naturelle, au lieu que celle que vous projettes paroît chagrine ou folle. Car qui peut s'imaginer que m'aimant, & aiant été cinq ans sans me voir, vous venié m'envisager un quart d'heure, & puis, sans

m'avertir , vous enfuir , ne m'ayant pas seulement parlé ? Conduisez vous donc à ma fantaisie durant ce peu de tems ; je vous le demande par votre amitié. Rien n'est bagatelle dans ce péis-ci ; soiez sur vos gardes à Paris comme à la cour. Ne voiez guère ni Mme. de Montespan , ni M. de Lauzun ; on dira que vous cherchés les mécontents ; allez à l'opera , allez voir St. Basile , voiez M. de Lufignan ; divertissez vous ; ne jouez guère ; voiez le pere Bourdaloue , & M. l'abbé Gobelin ; venez passer la touffaint ici ; vous y entendrés le pere Bourdaloue ; vous verrés le Roi faire ses dévotions ; ce qui en donne aux plus libertins. Adieu ; je me fesois un plaisir de vous faire voir aujourd'hui une cavalcade de toutes les dames après dîné , & le bal ce soir. Si vous vouliés me croire , votre vie seroit assez agréable ; & j'ose vous dire encore que vous n'avés pas assez de confiance en moi. Voiez M. de Villette , je vous en prie ; & dites lui de venir ici. j'ai plus de tems pour l'entretenir , que je n'en aurai à Versailles ; & il est bon que je lui parle promptement.

L E T T R E C V I I .

Ce mercredi, 5 juin.

JE vous rends mille graces de tous vos soins. Et je vous prie de vivre au jour la journée le plus gaiement que vous pourrés : c'est une assez mauvaise phrase : mais elle exprime fort bien mon idée. Ne vous chagrinez pas par avance : les chagrins viennent assez tôt. J'ai vu M. de Bonrepaux : il doit vous voir aussi : comptez que je n'oublie rien pour faire réussir l'affaire de M. Brillon : sollicitez bien celle que j'ai contre M. de Villeroi. J'aime mieux qu'il ait tort que moi. Il est vrai qu'à la dernière chasse du sanglier , le Roi courut quelque péril : son cheval fut blessé en quatre endroits : & si le Roi n'eut levé la jambe fort à propos , il l'auroit été. Le sanglier étoit furieux & revenoit à la charge : il y vint aussi deux fois contre Monseigneur : Mr. du Maine étoit à cheval tout auprès du duc de Villeroi qui fut renversé. Jugez du plaisir que j'eus à ce divertissement. Il en est ainsi de plusieurs états que l'on envie , & qui ont de fâcheux côtés. Après cette brillante réflexion , je vous donne le bon jour. Dites à Nanon que je lui ai fait réponse , & que je serai ravie de la voir.

Pourquoi

Pourquoi Madame votre femme ne vient-elle pas quelquefois faire sa cour comme les autres ? Croiez que je vous aime autant que je vous le dis peu.


L E T T R E C V I I I .

*Ce 15 mars.*1793.

J'Ai appris avec beaucoup de peine que vous êtes malade ; & je vous avoue que vos moindres maux me font trembler, quand je songe à l'état où vous êtes. Est-il possible que vous n'aies le cœur mal fait que pour Dieu, de qui vous tenés tant de bonnes qualités qui vous seront inutiles dès qu'elles ne seront pas employées pour lui ? Vous êtes bon, humain, libéral, juste, doux, aumônier ; & tout cela sans rapport aux maximes de votre religion ; voyez M. Tiberge, ou M. Brisacier, je vous en conjure ; ou quelque autre homme de bien ; je vous nomme ceux-là par l'estime que j'ai pour eux, & parce que s'ils étoient contens, j'aurois l'esprit en repos. Verrai-je tout le monde se convertir, pendant que vous demeurerez dans le chemin de vous perdre ? Au nom de Dieu, mon cher frere, faites quelques réflexions solides sur un sujet si important, & pardonnez mes importunités en faveur de mon

amitié. votre fille est en bonne santé ; mais la petite verole augmente tous les jours à St. Cyr. Mlle. d'Aubigné y est mieux que dans son grenier. Prenez votre parti là dessus. Voiez la au parloir quand je n'y serai pas ; vous entrerez quand j'y serai.

S'il est vrai comme on me le veut persuader que M. le président Bignon se souviennne encore de notre ancienne connoissance , je vous prie de l'affurer que j'ai conservé pour lui toute l'estime qu'il mérite & toute la reconnoissance que je lui dois des bontés qu'il avoit autrefois pour moi. Recommandez lui les intérêts de M. le duc de Richelieu. Je crois qu'il ne demande que la justice ; & je fais qu'on demanderoit inutilement toute autre chose à M. le président Bignon. Adieu , mon cher frere , vous ne répondés point aux lettres que je vous écris ; peu de gens en usent de même ; mais il faut , pour la rareté du fait , vous le pardonner.





LETTRES

DE MADAME

DE MAINTENON,

A MONSIEUR ET A MADAME
DE VILLETTE.

LETTRE I.

DE ME. DE VILLETTE.

A St. Germain, le 7 juin.

JE NE fai si M. de Villette vous a
mandé que son fils a été blessé légére-
ment à cette derniere occasion : mais je
fai bien que vous ne vous attendés pas au
compliment que je vous en fais : j'en ai
été ravie : je l'ai fait savoir au Roi & à
Mme. de Montespan. Quand le premier
mouvement de tendresse sera passé, je suis
sûre que vous penserés comme moi & que
vous vous saurés bon gré d'voir mis un
petit héros au monde. Réjouissez vous en

donc , ma chere cousine , puis qu'il est vrai sans flatterie que vous avés le plus joli & le plus surprenant enfant du monde. Mes amitiés & mes complimens à la famille : n'oubliez pas Me. de Montgon que j'aime & que j'estime fort : vous me ferés plaisir de me mander de leurs nouvelles : car malgré l'oubli que vous me reprochés je conserve beaucoup de tendresse pour mes parens : vous savés que là-dessus vous n'êtes pas traitée en alliée.

L E T T R E I I.

A M. DE VILLETTE.

à St. Germain , ce 26 fevrier.

IL est vrai que j'ai senti une extrême joïe d'apprendre du Roi même que vous avés fait des merveilles. J'ai connu en cette occasion toute la tendresse que j'ai pour vous depuis si long-tems. M. de Seignelay m'a promis de faire souvenir S. M. dans toutes les occasions de ce que vous venés de faire & de ce que mes neveux promettent. M. le chevalier de Chaumont n'en a oublié aucun ; & je n'ai plus rien à desirer de vous pour fonder mes espérances & mes services. Mon crédit est desormais tout à vous. Mais

continuez ; car il n'est pas aussi grand que votre bravoure ; & ce que vous avez fait d'éclatant aura auprès du Roi plus de succès que les bons offices de tout ce qu'il y a de dames en France. Vous ne voudriez pas devoir votre fortune à une femme , vous qui pouvez la devoir à votre mérite ! J'ai écrit à Mme. de Villette. Elle pleurera de joie. On conte des choses étonnantes de votre fils *. J'ai montré sa lettre à Me. de Montespan qui m'a dit qu'elle parleroit au Roi. Vous ne me dites plus rien sur les étoffes. Vos échantillons ont été à Barege , & revinrent ici dans le tems que le Roi se trouva mal. On les jeta au feu sans y penser. Adieu , mon cher cousin , j'attends mon frere. On me fait espérer un mariage pour lui. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur. Vous savés que les femmes aiment les braves.

L E T T R E I I I .

Ce 14 janvier.

IL n'y a ni affaire ni paresse qui puisse m'empêcher de me presser de vous dire une bonne nouvelle. Si vous voyés ma joie , je m'assure que vous y seriez aussi sensible.

* Il se distingua fort au combat de Messine , quoiqu'il n'eut que onze ans.

qu'au bienfait du Roi. Voilà le billet de M. de Seignelay. Croïez , mon cher cousin, que je n'aurois pas plus de plaisir d'un bien qui me seroit venu directement ; mes complimens à Mme. votre femme , & à ce prodige dont on parle ici à tous momens ; mille amitiés à Mme. de la Laigne ; son fils aîné a plus obtenu que nous n'espérions ; mais on a oublié le second ; il faut prendre patience. J'attends le damas. Vous savés que les meubles m'occupent bien autant qu'autre chose. Je n'avois pas bien lue le billet de M. de Seignelay ; il n'a oublié personne , & a donné sur tous les articles plus que l'on ne demandoit.

L E T T R E IV.

A MME. D B VILLETTE.

Le 25 decembre.

SI vous aviés été de même religion que M. de Villette , je vous aurois priée de m'envoïer votre fille. J'aurois espéré de vous autant de complaisance qu'en ont eu M. & Me. de la Laigne , & M. & Me. de Caumont. Mais j'ai craint qu'on ne vous soupçonnât d'avoir été bien aise de me la donner & d'être d'intelligence avec moi sur la religion. J'ai mieux aimé m'exposer

à tout ce qu'un enlèvement a d'odieux , que de vous commettre. Voilà ma chere cousine , ce qui m'a obligée de vous tromper , & pourvu que M. de Villette ne soit point mécontent de vous , je me démêlerai bien du reste. J'espère qu'il ne prendra pas si sérieusement le rapt de Mlle. de Murçai , & qu'il consentira qu'elle demeure avec moi jusqu'à ce qu'elle soit en âge de dire sa volonté. Ne la plaignez point ; elle se trouve fort bien ici. Je suis ravie de l'avoir ; elle est polie & aimable ; & le talent que j'ai pour l'éducation des enfans sera tout employé pour elle. Adieu , ma chere cousine , votre lettre me fait pitié ; votre état m'attriste ; mais enfin vous êtes catholique ; & il est impossible que dans votre cœur vous ne soiez bien aise de voir vos enfans dans le chemin où je les ai mis. Votre fils ne servira plus sur mer. Je suis sensiblement touchée d'affliger mes cousines par les marques les plus essentielles que je puisse leur donner de mon amitié : car assurément je songe à leur témoigner dans la personne de leurs enfans la reconnoissance & la tendresse que j'ai pour elle & que j'aurai toujours , quoi- qu'elles puissent faire. Elles peuvent me hair : jes le défie de m'empêcher de les aimer & de leur faire du bien.

L E T T R E V.

A L A M E M E.

à St. Germain, ce 2 juillet.

LE chevalier de Chaumont a apporté au Roi la nouvelle de la plus grande action qui se soit jamais faite sur mer. Il a repassé par ici, & m'a conté des merveilles de M. de Villette, de son fils, & de nos neveux: il m'a appris aussi que mon cousin a demandé son congé, & qu'il l'aura au premier jour. Ainsi vous le verrez bientôt: je m'empresse de vous l'apprendre. Il m'est bien agréable de vous annoncer la première une nouvelle qui vous le fera. Comptez sur mon amitié comme sur la chose du monde qui vous est la plus assurée. Ste-Hermine doit porter une nouvelle au Roi: mille amitiés à mes trois cousines, & à Poignette * aussi. Vous savez que la passion que j'ai pour elle ne finit point.

* Gouvernante des enfans de M. de Villette.

L E T T R E VI.

A M. DE VILLETTE.

Ce 5 avril,

1682.

JE viens de recevoir deux de vos lettres ; & je vois avec douleur que la moins douce est la dernière. Je ne m'en plains point. Avec tout autre que vous , j'effuierois de plus grandes aigreurs. Je ne suis point trompée dans votre procédé ; & quoi qu'on m'ait pû dire , j'ai soutenu que rien ne pourroit vous emporter contre moi. Je connois votre tendresse ; & je connois votre raison. L'une vous intéresse pour vos enfans ; l'autre vous parle pour moi. Vous êtes trop juste pour douter du motif qui m'a fait agir. La gloire de Dieu est sans doute le premier ; mais s'il eut été le seul , d'autres ames étoient aussi précieuses pour lui & moins couteuses pour moi , que celles de vos enfans. C'est mon amitié pour vous qui m'a fait desirer avec ardeur de vous faire du bien malgré vous dans ce que vous avés de plus cher. Mais , je me suis servi de votre absence ! Et n'étoit-ce pas le seul tems où je pouvois réussir ? J'ai fait enlever votre fille par l'impatience de l'avoir & de l'élever à mon gré. J'ai trompé , J'ai

L 5

affligé Me. votre femme pour qu'elle ne fut jamais soupçonnée par vous, comme elle l'auroit été si je m'étois servi de tout autre moïen pour lui demander ma niece. Voilà, mon cher cousin, mes intentions. Elles sont pures & droites. Le moïen est violent : mais le motif est plein de bonté. Vous ne sauriés desapprouver cet acte d'autorité, non plus que je ne desapprouve votre affliction. Recevez donc avec tendresse la plus grande marque que je puisse vous donner de la mienne. J'attriste l'homme que j'aime & que j'estime le plus, pour servir des enfans que je ne puis jamais autant aimer, & qui me perdront avant que je sache s'ils seront ingrats ou reconnoissans. La lettre que vous avés écrite à votre fils a fait pleurer tout les gens d'honneur & de sens à qui je l'ai montrée. Elle est d'un caractère si tendre & si ferme, que quelque idée que je me fusse faite de votre procédé il va encore plus loin ; mais pour parler comme vous : ne traitons jamais de controverse, & gouvernons vos enfans de concert : je m'en vais pour cela vous dire ce que j'en pense ; afin que nos instructions soient conformes. Votre fils a de l'esprit & du sens ; il est doux, bien né, plein de bonnes intentions, ambitieux, hardi ; & en un mot je n'ai rien vu de mauvais en lui qu'une

grande présomption. Je l'ai poussé là-dessus, & il s'est corrigé si promptement que je le vois & ne puis le croire. Je pensois l'affliger en lui proposant l'académie, & qu'il auroit de la peine à devenir écolier après avoir été officier sur sa bonne foi, & depuis, homme de cour. Cependant, c'est où je vis sa raison prématurée. Benardy me fait dire qu'il en est très content. Nous eumes un petit démêlé sur ce que j'exigeai qu'il ne sortit que pour venir à la cour. Je fais qu'il ne peut plaire au Roi que par une extrême sagesse. M. de Fourbin me l'amène toutes les semaines. Une telle société lui est plus utile & même plus honorable que d'être avec ces princes du sang. Nous le laisserons à l'académie tant que vous le jugerez à propos. Ecrivez lui souvent, exigez qu'il vous réponde : cela forcera sa paresse à écrire. Votre fille est à peu près comme lui : je la trouve plus appliquée à se corriger & à plaire. Je vous conjure, mon cher cousin, laissez la où elle est. Elle ira à Bourbon avec moi, & je lui donnerai de l'esprit, de la raison, & des graces. La nature a déjà fait tout cela : il ne faut que le faire sortir. Je l'ai mise aux ursulines de Pontoise avec les deux demoiselles de Montchevreuil, pour l'instruire à faire sa première confession. Réconciliez-vous avec

Mme. de Fontmort : pardonnez lui pour l'amour de Dieu , pour l'amour de moi , pour l'amour de vous-même , pour l'amour de vos enfans une chose qu'il étoit difficile qu'elle refusât à la religion qu'elle venoit d'embrasser , à notre amitié , & si vous voulés , à mon crédit : elle a cru en tout rendre un grand service à vos enfans : elle vous aime tendrement : faites tout de bonne grace. Je ne vous réponds point sur ce que vous me demandés de votre fille. Jugez vous-même si je dois vous la rendre , après avoir fait une violence pour vous l'ôter. Donnez moi plutôt les autres par amitié pour elles. Si Dieu conserve le Roi : il n'y aura pas un huguenot dans 20 ans. Je me chargerois volontiers de tous : & je crois ne pouvoir mieux marquer la tendresse que j'avois pour ma tante qu'en rendant à ses petits-fils le traitement que j'ai reçu d'elle. Je ne vous ai point rendu de mauvais offices auprès du Roi. Et plut à Dieu que vous n'eussies pas pour le servir une exclusion insurmontable ! Je crois que vous aurés été bien aise de la promotion de M. le maréchal d'Estrées. Il me dit beaucoup de bien de vous. Je lui répondis , qu'il ne m'apprenoit rien de nouveau , & qu'il me feroit plus de plaisir de le dire au Roi. Je ne comprends point pourquoi vous n'avez

pas appris par moi la conversion de M. de Murçay ; je vous la mandai le jour qu'il fit son abjuration. Je suis. &c.

L E T T R E VII.

A M^E. DE VILLETTE.*Le 25 janvier.*1682.

SI Mlle. de Murçai vous envoie tous les brouillons qu'elle fait , vous êtes accablée de ses nouvelles. Il y a long tems que je veux vous en dire. Mais je fais sirement ce que je veux ! Je suis très contente d'elle. J'en ferai une très aimable personne : elle est quelquefois fort belle : elle me craint & ne me hait pas : c'est de quoi en faire un prodige. Son caractère est très bon : vous n'êtes pas le seul objet de ses tendresses : elle me parla hier de la misère de sa nourrice avec des larmes qui me charmerent. Envoyez la ici ; je prendrai soin d'elle & de ses enfans. Murçai est plus étourdi ; mais il est joli ; il va à l'académie ; le Roi lui donnera une pension quand il aura ses exercices. Croiez que je traiterai l'un & l'autre comme mes enfans. Que leur bonheur vous console de l'état où vous êtes ! n'oubliez rien pour adoucir mon cousin. Il est honnête

te homme : & il vous aime. Qu'il ne se prenne point à Mme. de Fonmort de ce qu'elle a fait ; elle n'a pu le refuser ni à sa religion ni à mes prières. Et je ne pouvois avoir votre fille sans elle. Je n'ai point voulu vous mettre entre votre mari & moi ; quoique persuadée que dans le fond de votre cœur vous me remerciés de mes violences, je connois votre tendresse pour lui ; & je serois au desespoir d'altérer votre union.

L E T T R E V I I I .

A L A M E M E .

1682.

à St. Germain , ce 3 fevrier.

IL faut que l'on en veuille à Mlle. de Murçai à la poste, ou que son écriture indéchiffrable en veuille aux yeux des commis. Car je l'ai souvent vue vous écrire, & même de fort longues lettres. Vos enfans verront la différence des traitemens que je leur fais quand ils font bien ou mal ; j'avoue que ma tendresse suit toujours mon estime. Mlle. de Murçai alla il y a trois jours à Ruel ; c'est ce qu'on appelle mon couvent ; elle s'y confessa hier avec plus d'instruction & de repos qu'elle n'auroit fait ici ; elle en est revenue aujourd'hui. Je vou-

drois que son esprit fut aussi heureux que son humeur ; elle est ravie de tout ; ce sont les filles d'honneur qui l'ont été quérir ; elle aime passionnement Mlle. de Biron. Adieu , ma chere cousine ; je souhaite de tout mon cœur que le petit secours que je vous ai envoié vous dise ce que je suis disposée à faire pour vous.

L E T T R E IX.

A M. DE VILLETTE.

à St. Germain , ce 16 janvier.

JE me suis trop souvent plainte de vos enfans pour ne pas m'en louer enfin. M. de Fourbin qui se mêle de leur argent & de leurs exercices en est content ; M. l'abbé Gobelin qui a soin de leur conscience est très satisfait de leur conduite ; M. de Nesmond ne peut s'en taire. Ils voient quelquefois M. le duc de Bourbon qui a un gouverneur d'un grand mérite & qui est des amis de mes neveux. Mlle. de Murçai est embellie & bien plus aimable. Nous n'avons pas eu le moindre démêlé, depuis qu'elle est revenue de Pontoise. Je ne doute pas qu'elle ne vous fasse part de sa joie. J'ai voulu vous en donner , en vous apprenant de leurs nouvelles. Vous en ferez part

à Mme. de Villette; je ne lui écris point. Je vous assure qu'il n'est rien que je ne donnasse pour vous voir dans un état qui vous permit de profiter des bontés du maître pour moi, & de l'estime qu'il a pour vous.

L E T T R E X.

A U M E M E.

à Versailles, ce 30 janvier.

1683.

JE vous écrivis l'autre jour bien succinctement. J'étois pressée. Vous ne devés point mener ici le fils de Mme. de Caumont. Vous avés fort bien senti que vous feriés mal votre cour. Tenez vous en à cette idée. Ce regne-ci n'est pas le regne des huguenots. Tout ce que vous montrés d'esprit, de bravoure, de prudence, augmente mon chagrin de vous voir & capable de tout & exclu de tout. Le bien que je fais à vos enfans ne me console point de celui que je ne vous fais pas. Je travaille à en faire des hommes sans espérance de jouir jamais de leur mérite. Il faut donc que je renonce au votre qui est à peu près de même date que le mien & dont il me seroit si doux de jouir ! Songez à cette grande affaire. Humiliez vous devant Dieu. Demandez lui

d'être éclairé. Pouvez vous être environné de gens qui ont reconnu l'erreur, & être inaccessible aux doutes sur ce que vous appellés vérité ? Convertissez vous comme tant d'autres. Convertissez vous avec Dieu seul. Convertissez vous sur mer, où vous ne ferés soupçonné ni de foiblesse ni de complaisance. Convertissez vous comme il vous plaira. Mais enfin convertissez vous. Je ne puis me consoler de votre état. Et ma tristesse m'apprend combien je vous aime.

Adieu, mon cher cousin : j'aime toujours les eaux de senteur, & je n'aime ni finge ni perroquet. Voilà ce que vous avés mandé à Mademoiselle de Murçai de vous faire savoir. Elle est fort occupée avec ses maitres. Je n'en veux pas faire une *Virtuose*, mais que feroit-elle quand elle n'est pas auprès de moi, & qu'apprendroit elle avec mes femmes de chambre ? Les instrumens lui donneront du gout pour la musique : la danse formera son maintien : & son maitre de François lui apprendra la valeur des mots & le pourquoi des phrases. Elle croît fort. Tous les jours on me la demande en mariage. Quand les propositions seront quelque chose de plus qu'un compliment, vous en entendrés parler. Elle dit qu'elle veut être religieuse : mais elle ne dit pas

vrai. Je ne vous parle point des garçons. Je vous crois mieux instruit d'eux, que moi-même ? M. de Fourbin en est content ; le Roi le fera : & vous devés l'être. Je voudrois vous voir. Venez, si vous croiés votre présence utile à vos affaires. Mais si vos enfans sont l'objet de votre voïage, attendez encore. Les voir souvent, ce seroit vous rendre suspect. Et il vous seroit bien desagréable d'avoir quelque contrainte avec eux. Adieu. Continuez à nous écrire : vos lettres sont admirables. Mais au nom de Dieu, convertissez vous, le plutôt que vous pourrés. Je vous crois supérieur à la mauvaise honte, & aux jugemens de votre parti.

L E T T R E X I.

A U M E M E.

Ce 13 fevrier.

1683.

J'APROUVE le voïage de Mme. de Villette, s'il est nécessaire pour sa santé. Je l'exhorte à l'avancer : elle trouvera plus de secours ici qu'en province. Mais pourquoi aller loger chez des huguenots ? Je n'oserai lui envoïer ses enfans aussi souvent & pour aussi long tems que je ferois ailleurs, toute catolique qu'elle est. Je crains

aussi qu'elle ne vienne dans un tems qu'ils seront tous éloignés. Pour qu'elle soit avertie des projets de la cour, je vais lui dire ce que j'en sai : on dit donc que le Roi part pour Compiègne le 4 de mars, qu'il reviendra ici le 20 du même mois, qu'il en partira le 15 de mai pour aller voir camper ses troupes sur la Saône, qu'il sera de retour ici le 15 de juillet, qu'il en partira le 15 de septembre pour Chambort, & qu'il viendra le 15 d'octobre à Fontainebleau, qu'il y sera jusques au 15 de novembre, & que l'on reviendra passer l'hiver ici. Pendant ces voyages-là, votre fille est dans un couvent, & vos mousquetaires seront au camp. Voilà les instructions que je puis donner à Mme. de Villette : si elle vient dans les tems que je serai ici, & que sa santé lui permette de s'y rendre, je la verrai avec beaucoup de joie. Adieu, mon cher cousin, je suis toute à vous.

L E T T R E X I I.

A U M E M E.

à Versailles, ce 23 mai.

J'A I reçu votre lettre qui ne m'apprend rien de nouveau. Ai-je jamais douté de votre passion pour le Roi ? Il ne vous est

1683.

pas auffi aisé de lui plaire que de le bien servir. Il connoit votre zèle : je connois tout votre mérite : plut-à-dieu qu'il n'y eût pas en vous un côté defavantageux qui empêche qu'on ne faffe valoir les autres ! Dieu , qui vous a donné tant de bonnes qualités , vous tirera enfin d'un état qui les rend inutiles pour ce monde-ci & pour l'autre.

Madame de Villette a fait un voiage utile. Elle a gagné de l'enbonpoint , elle a vu ses enfans : de moi elle n'en a guères joui. Je ne dispose pas d'un instant de ma vie. Elle a effüié toutes mes humeurs & toutes mes lassitudes. L'admiration qu'elle a pour ses enfans lui a attiré quelques petites aigreurs de ma part. Car j'avoue qu'ils ne me paroissent pas si aimables. Il est vrai que je ne suis que leur tante. La passion que j'ai qu'ils soient admirés un jour , fait que je ne me presse pas de les admirer aujourd'hui. Il faut toujours leur persuader qu'ils peuvent & doivent être au dessus de ce qu'ils sont. Votre fils aîné est honnête homme ; & je l'aime tendrement ; il a le cœur bien fait , & de bonnes intentions ; sa personne est contrainte & de mauvaise grace. Marmande est joli & adroit ; il a du cœur & de l'esprit ; je ne le crois pas si bon que l'autre. La petite devient plus raisonnable. Elle croît & embellit. Mais son

naturel est lent. Ses ressemblances avec Madame de Fontmort me desespèrent. Grande presse à l'épouser. On me la demande tous les jours. Je ne la marierai peut-être pas à votre fantaisie ; car pourquoi n'aurois-je pas pour elle la modération que j'ai pour moi-même ? Je compterai pour beaucoup le mérite aquis ou apparent ; & je la marierai mieux qu'elle ne l'auroit été en Poitou. A tout hazard, envoyez moi votre procuration ; car c'est une affaire à conclure en 24 heures. Je la laisse à Versailles. Au lieu de la donner à Madame la maréchale de la Motte qui me la demande , elle demeurera chez Bontems , enfermée avec ses maitres ; je fais pour elle ce que je ferois pour ma fille. Comptez que je ne suis point engagée. Elle est encore trop jeune , & trop délicate. Je voudrois que la paix fut faite pour demander au Roi quelque chose avec bienséance. Je pourrois me prévaloir de mon crédit , & la marier sans dot. Mais c'est une injustice que je ne ferai pas.

L E T T R E X I I I .

A U M E M E .

Ce jeudi, 14 août.

JE vous renvoie l'acte que vous me demandés : je le crois bien ; je l'ai signé, je suis ravie de ce que Monsieur de la Rochallart est sauvé , & inquiète des fatigues de Madame de Villette. Les nouvelles que vous m'écrivés sont très fausses. Le Roi n'a point de galanterie , & vraisemblablement n'en aura plus. Vous pouvés le dire sans craindre de paroître mal instruit. L'action de votre ingénieur me paroît mauvaise : mais du Couteaux me fait pitié. Je ne suis point d'avis que Monsieur de Murçai vienne ici : je ne puis le loger ; qu'il emploïe bien son tems & se laisse conduire : Mlle. de Murçay a souvent la fièvre. J'ai peu de santé à Fontainebleau ; l'air m'y donne des maux que je ne connoissois point. Adieu , mon cher cousin, je suis bien fâchée de ne pouvoir vous rendre heureux. Le plus grand obstacle vient par vous ; vous faites un grand sacrifice , qui , je crois , ne sera pas reçu ! Il est bien étonnant que ni l'exemple de tant de vos amis qui abjurent , ni votre respect pour

le Roi, ni votre amitié pour moi, ni les raisonnemens de tant d'habiles théologiens, ni les conseils de votre ambition ne vous ébranlent pas. Doutez du moins. Examinez. Instruisez vous. Et croïez.

L E T T R E X V.

A U M E M E.

à Versailles, ce 16 juillet.

1684.

JE viens de recevoir votre lettre du 9 de ce mois. J'ai ouvert celle que vous écrivés à votre fille. Je l'ai fort grondée de ce qu'elle ne vous écrivoit pas. C'est une paresse inouïe & que rien ne peut animer. Elle vous aime & ne peut vous écrire; elle a le toucher admirable pour le clavecin, & ne peut jouer; elle a très bonne grace pour la danse, & ne peut se remuer; elle a la prononciation excellente pour l'espagnol; & elle ne le parle jamais. C'est un prodige que son esprit, sa vivacité, son insensibilité, & son indolence. Vos enfans ne vous ressemblent point; ils n'ont rien pris de votre amour pour la gloire; du reste ils sont, comme vous, sans vices. J'ai la fille toujours auprès de moi; je l'accable de présens, de plaisirs, de reprimandes, & de caresses. J'essie de tout. Elle n'écrit

pas plus à sa mere qu'à vous ; cela me fait trembler pour son cœur. Qu'en attendre , si elle ne vous aime pas ? Son frere aîné a le cœur fait comme le vôtre ; il iroit loin s'il avoit autant d'esprit que de courage. Il a pourtant plus d'envie de plaire que les autres , & seroit plus capable de vaincre sa paresse ; il écrit fort mal ; nous le verrons cette semaine , bien affligé de la paix ; le cadet est très délicat & trop occupé de sa personne ; du reste , de très bonnes mœurs , & chéris de tout ceux qui les connoissent ; j'aime l'aîné tendrement. M. de Seignelay meurt d'envie de vous servir. Tout seroit bien disposé pour votre élévation , si vous leviez une exclusion insurmontable. Que nous serions heureux , si Dieu vous touchoit ! On me demande tous les jours votre fille. Je ne m'éblouirai pas pour elle. Je la marierai selon mon goût , puisque vous me l'avez donnée. J'ai remis votre lettre au Roi ; il vous estime autant qu'il peut estimer un hérétique. Vous pourriez bien le servir si vous vouliez. Vous manqués à Dieu , au Roi , à moi , à vous , à vos enfans , par votre malheureuse fermeté. Quand la grace vous éclairera-t-elle ? J'ai été charmée de la promotion de M. l'abbé de Luzignan. On croit Me. la Dauphine grosse. La cour n'a jamais été plus nombreuse

ni

ni si occupée des plaisirs. La paix va nous en donner jusqu'au dégoût. L'unique où j'aspire est de pouvoir jouir de mon bonheur avec vous. On ne peut ni dîner avec ses parens, ni les servir, ni avoir le moindre commerce avec eux sans déplaire. Voilà l'état des choses, désespérant pour vous & pour moi. Sans doute on pousse trop loin l'aversion de votre religion. Mais ne poussez vous pas trop loin aussi les préventions de votre enfance ?

L E T T R E X V.

A M E. D E V I L L E T T E.

à Chamhort, ce 5 octobre.

1684.

VOTRE fille est aux ursulines de Pontoise par punition. M. de Villette doit venir ici. Il a son congé. Il vous dira ce qu'elle a fait. En attendant ne vous inquiétez point. Vous aurés peut-être ouï dire que je prens cent demoiselles à Noisi dont le Roi péiera les pensions. Me. de Ste. Palaye m'a demandé des places pour mesdemoiselles de Montbrun ses nieces. Sont-elles bien pauvres & bien nobles ? Nous n'en voulons point d'autres. Et j'en avertis M. de Souché qui me veut donner deux filles de sa femme. Répondez moi avec

Tome I.

M

autant de sincérité que si Dieu vous le demandoit. Donner les places à celles qui peuvent s'en passer, c'est un vol fait à celles qui en ont besoin. Mettre des bourgeoises là où le Roi ne veut que des demoiselles, c'est tromper les intentions du Roi. Il faut entrer dans le bien public, sans écouter ni ses haines ni ses amitiés. Vos enfans sont à Orléans avec les mousquetaires. Je compte qu'ils en sortiront quand nous serons à Fontainebleau. Adieu, vous m'écrivés trop rarement. Je ne puis pas toujours vous répondre. Mais les embarras de ma faveur doivent-ils m'ôter les droits que j'ai à votre commerce ?

L E T T R E X V I.

A L A M E M E.

A St. Germain, ce 24 février.

JE vous dois un compliment sur les prodiges que M. de Villette a fais. J'en reçus la première nouvelle par le Roi qui me fit l'honneur de me dire, » votre cousin » s'est fort signalé. « Ce témoignage-là est de quelque prix, ce me semble; aussi je m'abandonnai à ma joie. je n'oserois vous peindre votre fils sur le tillac, essuïant le feu de 4 mille coups de canon, & criant au

major qui nous l'a dit ; » voilà les coquins » qui fuient. « Je ne doute point que ce récit ne vous coute quelques larmes. Pour moi je suis enchantée qu'ils se soient fait nommer. Le Roi s'en souviendra. Les Ste. Hermines ont aussi très bien fait. J'en écris à Mme. de la Laigne. Adieu, ma chere cousine ; conservez moi votre amitié ; je voudrois bien en pouvoir jouir.

L E T T R E X V I I .

A M E. D E V I L L E T T E .

Ce 9 octobre.

VOUS avés raison de croire que je suis plus libre à présent. Mais tout mon tems se passe à écrire ; l'absence de la cour m'assujettit à un nombre infini de lettres. Vous savés que de toutes les occupations c'est la plus terrible pour moi. Je m'en dispense le plus que je puis , & souvent plus que je ne devrois. Je suis très fâchée de ne pouvoir vous envoïer que la lettre que je viens de recevoir de M. le marquis de Seignelay. Il faut que le vaisseau que vous lui demandiés ait été donné bien vite ; car j'écrivis le même jour que je reçus vos paquets. Je ne me rebuterai pas ; on vous en fait espérer un autre ; je parlerai dès qu'on

M 2

fera ici. Je songe aussi à nos neveux ; & je voudrois avoir autant de crédit que vous m'en croiés. Mes parens s'en trouveroient, si non au gré de leurs desirs, du moins placés suivant leur mérite. L'éloignement, qui fait voir plus petits tous les objets : grossit toujours la faveur. J'ai lu l'éloquente lettre que vous avés dictée à Poignette. Je ne la prendrai pas qu'elle ne soit catholique. Mais si elle vouloit venir passer l'hiver avec Me. de Fontmort ; nous verrions de la convertir. M. de Caumont m'avoit prié de demander son congé. Je ne l'ai pas cru convenable dans l'état où sont les affaires. Le courrier suivant ; une lettre de lui m'a fait voir qu'il pensoit comme moi. Nous verrons dans un mois ce qu'il désirera. Car ce sera une saison où il n'y aura plus de gloire à acquérir. Ne vous rebutez point de m'écrire ; donnez moi des nouvelles de votre santé ; informez moi de tout ce qui vous passe par la tête pour votre fortune ; je choisirai parmi vos vues celles qui seront à ma portée. J'y travaillerai avec toute l'amitié d'une personne qui est de votre sang, qui vous a toujours aimé, & qui n'oublie point son enfance. Mes amitiés à Mme. de Villette.

L E T T R E X V I I I .

A U M E M E .

Ce 2 août.

1687.

M Le comte de Caylus dit encore hier au matin à Suson que M. Delpeche gouverneroit son bien d'Auvergne. Le soir , à son retour de Paris , il lui dit qu'il ne le vouloit plus. Voilà l'ouvrage de M. l'abbé. Pour ne le pas cabrer , il ne faut point lui proposer de rompre avec l'abbé de Lauriere. Il faut lui dire qu'il doit penser à se bien mettre avec moi , puisque c'est le seul moïen d'être heureux. Et pour cela , il faut que M. le comte de Caylus n'aïlle point en Auvergne : il faut que M. Delpeche gouverne ces biens là : il faut que le comte se raccommode avec sa mere : il faut qu'il voïe avec amitié tous ses parens : il faut qu'il prenne en tout une conduite qui nous satisfasse : il faut qu'il se mette dans la tête que cet état sera très heureux , & qu'il en tirera mille avantages. Je me suis levée à six heures pour vous dire ces trois mots : j'ai écrit aussi à M. de Lamoignon. Dans tous les embarras que me donne M. de Caylus , il m'est très agréable de vous avoir. Vous êtes sûr & exact. Menez la

ici, où j'aime encore mieux qu'elle soit qu'à Paris, où je crains toujours qu'elle ne fasse quelque sottise, ou qu'on ne lui persuade qu'elle en a fait. Elle est dans l'âge de la crédulité, des imprudences, & des malheurs. Et sa destinée s'annonce assez mal. Son caractère corrigera tout.

L E T T R E X I X.

A U M E M E.

1687.

Ce 5 août.

NE nous rebutons pas. Allez trouver le comte de Caylus. Il a promis à M. de Lamoignon de ne point aller en Auvergne, de n'y pas mener sa femme, & de laisser à M. Delpeche l'administration de son bien. Tirez de lui à vous les mêmes paroles. S'il s'engage, nous aurons tous trois une conférence, où nous réglerons sa maison & sa vie. Il faut absolument le changer. Votre fille sera bien malheureuse, si la crainte ne retient aujourd'hui M. de Caylus. Servons nous de la considération qu'il a pour moi, pour l'établir sur un bon pié. Je ne verrai le grand-pere qu'après le raccommodement. Faites valoir auprès de ma niece l'occupation que ses affaires me donnent.

Pour toute reconnoissance , je ne lui demande que d'être sage. Adieu mon cher cousin , je suis fort à vous.

L E T T R E X X .

A U M E M E .

*Ce 4 septembre.*1687.

PRENEZ garde à toutes les affaires dont vous vous chargés. Quel desagrément pour vous & pour moi , si vos exposés étoient faux ! M. de Seignelay a persuadé au Roi que Mlle. de St. Laurent étoit sur le point de se réunir. Si elle part sans avoir fait abjuration , on en sera fort mécontent ; on s'en prendra à vous ; on vous prêtera des intentions que vous n'avez point. Ne vaudroit-il point mieux la remettre aux nouvelles catoliques ? Quelle s'en tire comme elle voudra. Vous vous êtes convertie : ne vous mêlés plus de convertir les autres. Je vous avoue que je n'aime point à me charger envers Dieu ni devant le Roi de toutes ces conversions-là.

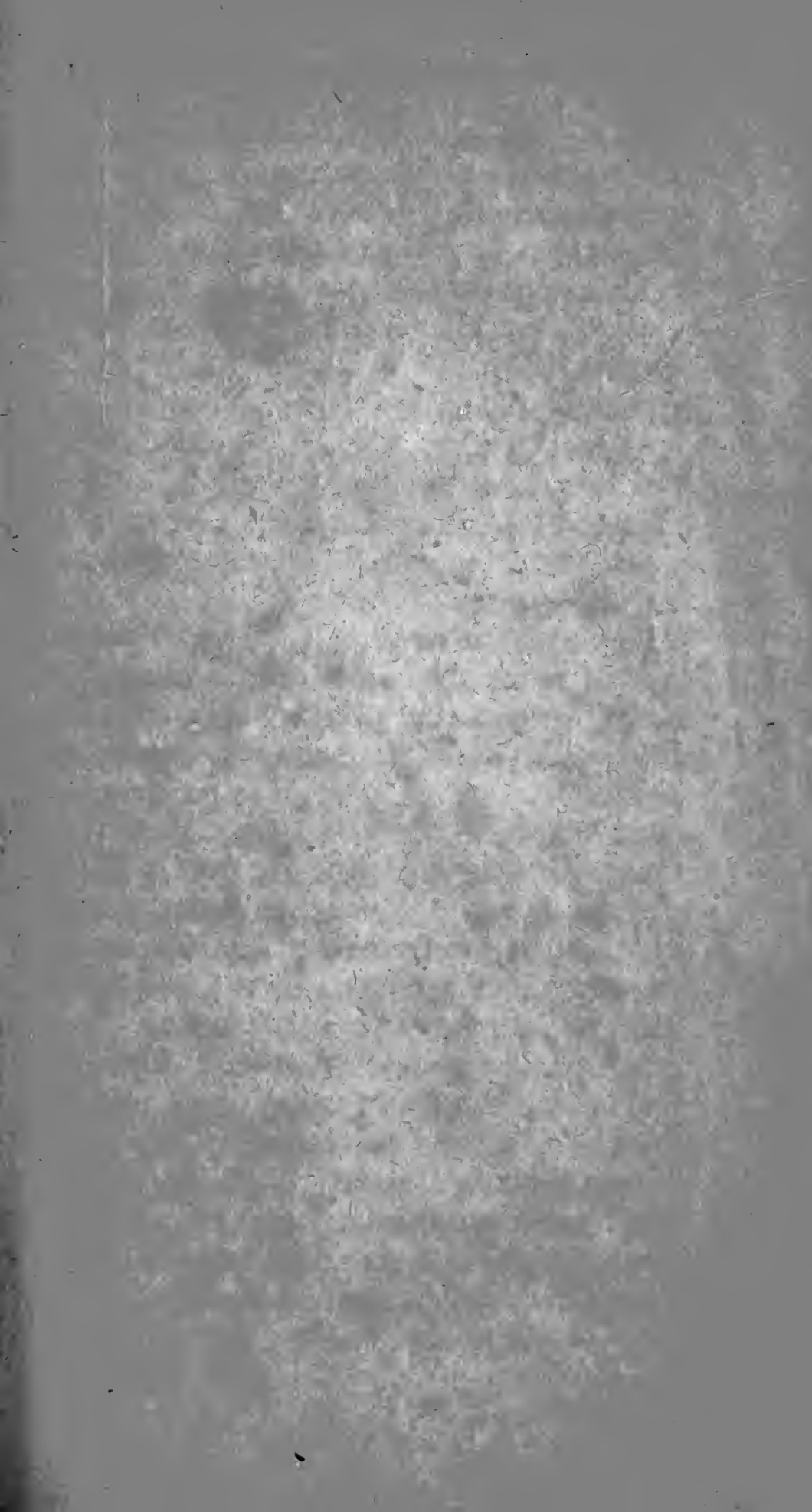
On prétend aussi que cette Mlle. de Boisfragond n'écoute point , & qu'elle ne fera jamais convertie. Cela sera encore sur votre compte. Si vous manqués les conversions que vous entreprenés , on ne vous saura nul gré de la vôtre. Mme. de Ste.

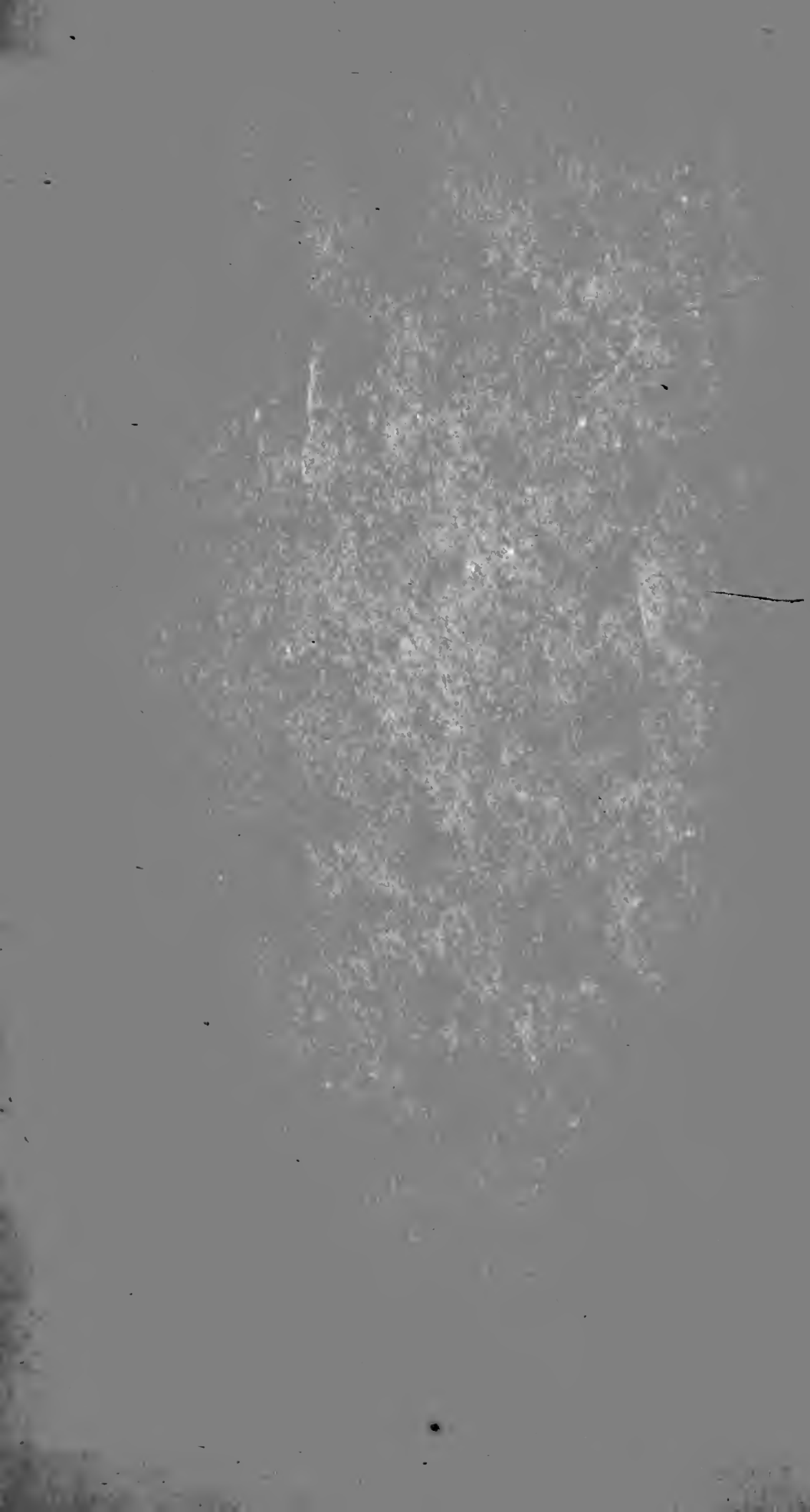
Hermine n'a point communiqué : du moins personne ne l'a vu. C'est son mari qui l'en empêche. Je suis indignée contre des pareilles conversions. La fermeté du chevalier de Ste. Hermine est déplorable : mais son état n'a rien de honteux. Celui de ceux qui abjurent sans être persuadé est infame.

Toutes ces raisons-là ne me conviennent pas à mettre Monsieur de St. Hermine en liberté. Faite de votre mieux là dessus, je vous en conjure. Ne les pressez pas trop, de peur d'être coupable de leur hipocrisie. Mais ne les soutenez pas trop, de peur de passer ici pour mauvais catholique.

J'envoie la comtesse de Mailly à Paris : je ne puis plus soutenir l'embarras où elle se trouve : entrez dans ses affaires. Je ne veux point la revoir qu'elles ne soient réglées. Je vous enverrai le comte de Caylus dès qu'il sera de retour d'Anet. Je crois que Monsieur Delpeche seroit utile dans ce conseil-là : si vous m'y jugiez nécessaire, parlez. Mais il faut que ce soit une décision prompte : car j'ai peu de tems à donner. Voilà des commissions fort pénibles : mais ce sont de bonnes œuvres : & il en faut faire. Vous verrez un jour que j'ai conservé pour vous la tendresse de mes premières années. Adieu. Vous êtes sage ; c'est le plus grand trésor.

Fin du Tome Premier.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of
Date**

--	--	--



a39003



009547265b

